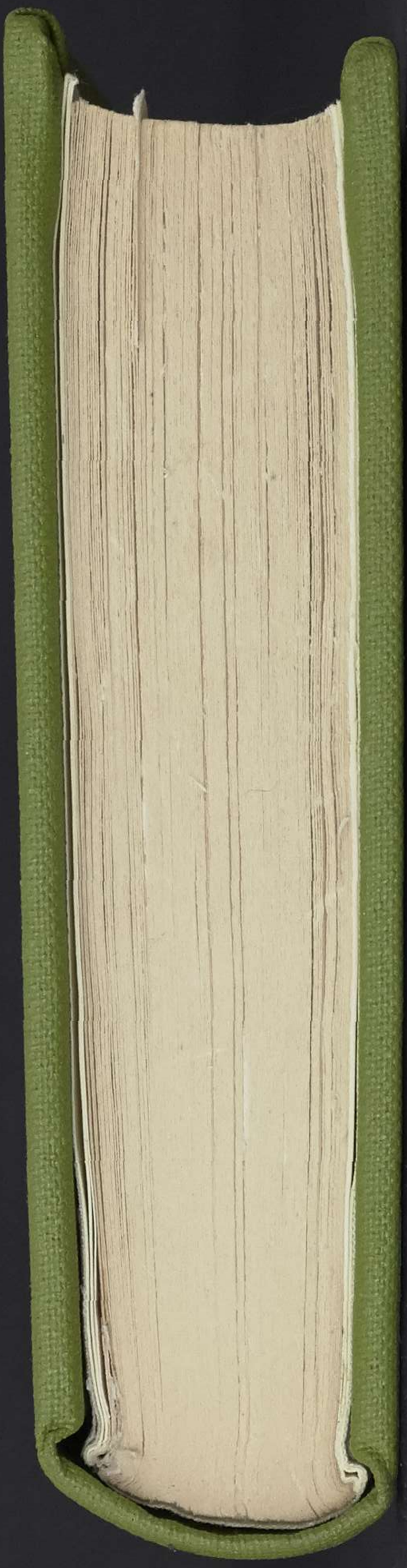
A. SOREL

VIEUX HABITS
VIEUX GALONS

SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

T.
0652



Dépôt
Annexe

Il a été tiré de cet ouvrage
12 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 1

VIEUX HABITS
VIEUX GALONS

ECOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande. Deux vol. in-8°. *(Épuisé.)*

La Question d'Orient au dix-huitième siècle : le partage de la Pologne et le traité de Kaïnardji. 4e édition revue par l'auteur. Un vol. in-18 ..... 3 fr. 50

Lectures historiques. 3e édition. Un vol. in-18... 3 fr. 50

Essais d'histoire et de critique. 3e édition. Un vol. in-18. Prix ..... 3 fr. 50

Nouveaux Essais d'histoire et de critique. 3e édition. Un vol. in-18 ..... 3 fr. 50

L'Europe et la Révolution française.
PREMIÈRE PARTIE : *Les Mœurs politiques et les traditions.* 13e édition. — DEUXIÈME PARTIE : *La Chute de la royauté* (1789-1792). 12e édition. — TROISIÈME PARTIE : *La Guerre aux rois* (1792-1793). 11e édition. — QUATRIÈME PARTIE : *Les Limites naturelles* (1794-1795). 11e édition. — CINQUIÈME PARTIE : *Bonaparte et le Directoire* (1795-1799). 11e édition. — SIXIÈME PARTIE : *La Trêve — Lunéville et Amiens* (1800-1805). 9e édition. — SEPTIÈME PARTIE : *Le Blocus continental — Le Grand Empire* (1806-1812). 9e édition. — HUITIÈME PARTIE : *La Coalition, les traités de 1815* (1812-1815). 9e édition. Huit volumes in-8°. Prix de chaque volume ..... 8 fr.
(Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert, et par l'Institut de France, prix Osiris 1906).

L'Europe et la Révolution française.
Table alphabétique des noms propres cités dans l'œuvre complète, publiée par les soins et sous la direction d'Albert-Émile SOREL. Un volume in-8° ..... 4 fr.

Bonaparte et Hoche en 1797. 2e édition. Un vol. in-8°. Prix ..... 7 fr. 50

Études de littérature et d'histoire. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Pages normandes. Un vol. in-8° écu ..... 3 fr. 50

Notes et portraits. Un vol. in-16 ..... 3 fr. 50

PARIS — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIERE. — 19644.

ALBERT SOREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

VIEUX HABITS VIEUX GALONS

NOUVELLES

T. 632

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

DEMI-SOLDE

DEMI-SOLDE

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Exilés à l'intérieur, internés en province, condamnés à l'hébétude, excités aux sursauts furieux des grands fauves en cage, les *demi-solde* de la Restauration subissent l'épreuve où se décèle le caractère : le désœuvrement forcé. Ce sont les dessous du cirque olympique, où l'on voit de quelles déformations procèdent les géants et tout ce qu'il entre de misère humaine dans l'âme des héros.

Les grands parvenus ne nous révèlent rien sur le fond d'eux-mêmes : ce que les circonstances ont fait d'eux, ce qu'ils seraient devenus sans les circonstances, ils n'aiment point à y réfléchir. Ils sont *arrivés*, et cette destinée leur suffit. S'ils possédaient un secret, le secret de

parvenir, ils l'ont noyé dans la mare de sang de la fusillade, comme Ney et Murat; ils l'ont tu, par révérence royale, comme Bernadotte; ils l'ont oublié dans l'assoupissement de la Chambre des pairs, comme les survivants de la République et de l'Empire de la première fournée, celle de 1814, ou de la seconde, celle de 1830, celle des récalcitrants ou des négligés qui attendaient le coup de grâce de Juillet.

C'est aux autres qu'il le faut demander, ce secret, aux interrompus, aux interceptés, à ceux que l'ordre de cesser le combat a surpris en plein essor, en pleine charge, en furie glorieuse, les yeux hors de la tête, le sabre haut, et qui tombèrent, haletants, sur le pavé des rues. Leur secret, ils l'ont trahi dans la rancœur de la disgrâce, dans l'effroyable ennui du café borgne, dans l'échauffement du vin frelaté de la gargote, ressassant jusqu'à l'exaspération leur existence déçue, depuis la première étape, dans l'aurore, jusqu'à ce faux écart qui les a jetés à bas de leur cheval, et d'un futur général, au moins

baron de l'Empire, à majorats et à pensions, époux d'une ci-devant comtesse, a fait un pauvre diable, réduit aux parties du tripot pour tout jeu de fortune, et aux amours de l'office pour toute entreprise de conquête. Mais instructifs, mais significatifs, ainsi que tous les *ratés*, en art et en littérature, parce qu'ils accentuent et exagèrent toutes les déviations d'un type et toutes les aberrations d'un caractère.

Cette extraordinaire génération revient, en réalité, à ses origines. Pour comprendre ce qu'ils sont devenus, déracinés, après 1815, il faut se rappeler ce qu'ils étaient, déclassés, avant 1789. Dans l'intervalle, les événements, les occasions les ont élevés au-dessus d'eux-mêmes, promus dans la vie; ils ont fait éclore en eux l'énergie, le génie guerrier qui y sommeillaient. Les événements finis, les occasions perdues, ils sont retombés sur eux-mêmes, ne se reconnaissant plus, étrangers en leur siècle, dépaysés en leur patrie, proscrits dans leur propre existence. Tel un navire qui a tenu sous

la tempête, agile, fier, obéissant au gouvernail, s'arrête en panne, pire que désemparé, radeau inerte sur l'eau stagnante, et pourtant le même dans sa coupe, dans ses voiles, dans ses œuvres vives.

Le demi-solde de 1815, c'est l'officier ou le sous-officier en réforme de 1789 qui n'a trouvé dans la guerre ni la mort ni la fortune; c'est le volontaire de 1791 emportant dans sa giberne, au lieu du bâton de maréchal de Victor, d'Oudinot, de Soult, de Lannes, de Gouvion, la feuille de route pour son cul-de-sac de province. Ils sont arrivés la distribution finie et les grandes enchères de la vaillance closes : plus de mosaïque de duchés à morceler en Italie, plus d'Allemagne à dépecer, grasse d'abbayes, florissante de principautés. Pour toute colonie, des sous-préfectures stériles et desséchées, comme des vieilles filles sans dot.

Entre le majorat et la demi-solde, durant leur vie, entre la relique et la défroque, après leur mort, un abîme : toute leur destinée. La relique

repose, pieusement conservée sous la vitre de cristal, dans l'hôtel de famille, au fronton chargé des symboles lourds et naïfs du blason impérial; le grand uniforme s'étale sans plis, correct, épousseté, chamarré de broderies, émaillé de croix; parmi les écharpes soyeuses, le sabre d'honneur décerné par la République, l'épée à diamants, don de l'Empereur, et, brochant sur le tout, l'immense chapeau qui se portait en bataille et provoquait les balles ennemies. Chaque pièce possède son histoire, ses titres, ses preuves, ses parchemins et souvent sa légende, qui se raconte aux petits-enfants du héros. Les habits ont leur chapelle des Invalides, et l'enveloppe du guerrier glorieux et prospère participe aux honneurs de son apothéose.

Cependant, à la porte d'à côté, devant la boutique écrasée, le long de la barrière qui ferme le couloir d'un hôtel garni, pendent, évidés, flasques, fripés, désastreux, plus semblables à des trophées de chasse oubliés chez l'empail-

leur qu'aux vêtements dépouillés par des êtres humains, les habits râpés, aux boutons rongés par la rouille, aux galons décolorés, effilochés, où l'on ne sait si les reprises et les pièces bouchent la déchirure des balles, la coupure du sabre ou seulement l'usure de l'eau à détacher et de la brosse de chiendent. Derrière les vitres poussiéreuses s'étagent les casques cabossés, pelés de leur crinière, les shakos énormes, défoncés, dépanachés, les sabres ébréchés, sans fourreau, les fourreaux craquelés et veufs de leur épée, les éperons dépareillés, les épaulettes égrenées, les bottes éculées, épaves du naufrage, résidu de la vente sur la table du crieur public, devant la maison du demi-solde endetté; harnais d'un homme qui n'a pas plus laissé de nom que le cheval dont les harnachements se mêlent aux uniformes et aux armes, dans la même friperie.

Pauvres débris, voués au dépeçage du chiffonnier, comme les chevaux à celui de l'équarrisseur, si, par fortune, quelque Meissonier,

quelque Gérôme, quelque Detaille, quelque Leloir ne les achète, ne les emporte à son atelier et ne les rend à l'honneur de revêtir la vie! Parfois l'acteur en quête de couleur locale les décroche, séduit par leur détresse même; il en habillera Chabert; plus souvent le costumier les ramasse quand son théâtre monte une pièce militaire, et, pour une soirée, ils reviennent à la gloire, costumant les maréchaux muets, que l'Empereur fait princes d'Eckmühl ou de la Moskowa, sur les planches, à la fin du drame.

Reliques ou défroques, les corps qui les habitaient, qui en faisaient des formes humaines, étaient pétris de la même chair, nourris du même sang, construits sur la même armature d'os mobiles et résistants, munis des mêmes muscles élastiques; le chimiste qui en analyse la poussière en extrait les mêmes éléments, combinés selon les mêmes formules; l'historien qui scrute les âmes les trouve agitées des mêmes passions, traduites par les mêmes phrases, et leurs pensées sont cousues des

mêmes sensations, comme l'étaient leurs drapeaux des mêmes soies tricolores.

« Est-ce un homme de talent? » demandait, en 1802, Bonaparte à Reubell, ancien membre du Comité de Salut public, ancien Directeur de l'an IV. Il s'agissait d'un général célèbre de la République, tombé dans les complots — et *fructidorisé* en l'an V. — « Je ne le crois pas absolument sans mérite, répondit Reubell; mais il cachait peut-être beaucoup de nullité sous un air taciturne. C'est, d'ailleurs, un vilain crapuleux... Je crois que sa réputation est bien au-dessus de son mérite réel, et peut-être ne la doit-il qu'au parti qu'il a pris de s'enrôler dans l'armée royale. S'il était resté général républicain, il ne serait peut-être plus question de lui. »

C'est l'ex-souffleur militaire de Saint-Just, le zélateur de Robespierre, le conquérant de la Hollande, l'affilié à Condé en 1796, le politicien et président des Cinq-Cents en 1797, le complice équivoque de Georges, le suicidé troublant de

1804. Mais pour un peu, pour très peu de chose, ne serait-ce pas aussi bien ce « grand cadavre » de Philippe Bridau, l'immortel demi-solde de Balzac, dompteur de mégères, « pour qui l'univers commençait à sa tête et finissait à ses pieds », qui se vantait « d'avoir mis dedans la Chambre des pairs, la justice, le gouvernement et toute la s... boutique ». Plus près encore, s'il est possible, de son rival que de sa victime, le capitaine Maxence Gilet, dont Napoléon aurait pu faire un duc de Cattaro ou un prince de Janina, s'il lui avait pris fantaisie de déplacer le fameux Ali et « d'affranchir » l'Albanie.

Il n'y a point de proportions pour ces êtres disproportionnés. Ils crèvent le plafond de papier de leur mansarde avec leurs coups de poing à défoncer le ciel. D'ailleurs agités, jusqu'à la fin du rêve de leur passé. M. Émile Fabre, l'écrivain qui s'est montré dans sa *Vie publique* un si vigoureux remueur de politiciens, a fait représenter, avec *la Rabouilleuse*, le drame

trouble, mouvementé, poignant de ces destinées. M. d'Esparbès, dans un roman haut en couleur, les a dépeints en leur utopie politique, conspirant le retour de l'*autre,* « tassant » à coups de lame les ci-devant qu'ils soupçonnent « d'embêter le roi de Rome ». On se les représente, frémissant au roulement lointain des chariots, croyant y reconnaître le bruit du tambour qui battra un beau matin, annoncera l'Empereur et la reprise de la guerre, de la grande, de la vraie, de la seule, — car si bas qu'ils soient déchus en leurs divertissements cyniques, en leurs oisivetés atroces, ils en restent tous épris, comme de leur première maîtresse, à Milan ou à Naples : la splendide aventure, verser la lumière sur le monde, reconquérir les limites du Rhin, « délivrer » les Allemands, les Italiens, les Espagnols, les Polonais, les Grecs, tout le monde, n'importe qui, n'importe où, dans cet hémisphère ou dans l'autre, et à défaut de Napoléon, pour les conduire, Mina, Dombrowski, Canaris, Bolivar, Méhémet-Ali.

Ils pleurent en lisant les discours de Manuel et du général Foy. Ils se lèvent de table, tout blêmes, se serrant les mains, les yeux pleins de larmes, en chantant Béranger :

Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats...
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!...

Avant tout, la déroute des aristocrates, du « parti prêtre », des « ventrus », et la glorification de l'épaulette. C'est ce qu'ils appellent aimer la liberté, et ç'a été pour eux toute la Révolution. Tel ce baron Gouraud, dont parle Balzac, gros homme court, avec des boucles énormes à ses oreilles poilues, des favoris en nageoires, qui régentait sous la Restauration le *parti libéral* de Provins et, après 1830, rentré en activité, passa pair de France, avec le grand cordon, pour sa vigueur dans l'affaire du cloître de Saint-Merri, « heureux de taper sur ces pékins qui les avaient vexés pendant quinze ans... ».

Donc de « mauvais garçons », au vieux sens

du mot, mais des gaillards à poigne et des gens de ressource, encombrants, incommodes, le désespoir des maris, la terreur des honnêtes femmes qu'ils obsèdent, la coqueluche des autres qu'ils exploitent; toujours le sang à la peau, congestionnés, des complexions qui expliquent la médecine de Broussais, auxquelles il faut la saignée de la guerre, au moins celle du duel, sinon vouées à l'humiliante intervention de l'apothicaire, la « large phlébotomie » dans l'arrière-boutique de M. Homais.

Mais une qualité supérieure qui rachète bien des défauts insupportables : ils n'écrivent pas. S'ils enragent de n'être devenus ni Soult, ni Masséna, la réputation de M. de Chateaubriand, de M. de Jouy ou de M. de Marchangy ne les importune point. Le demi-solde, voltairien dans les moelles, reste inaccessible au romantisme. Antony, s'il le rencontre, sur le tard, en tournée de province, lui paraît le dernier des bourgeois et des « avocats », un bourgeois énergumène, un avocat sans cause. « Elle me résistait, je l'ai

assassinée! » Voilà le seul crime dont Philippe Bridau ne se vantera jamais, n'ayant jamais eu l'occasion de le commettre.

« Un grand politique dans une haute sphère et un misérable dans la vie privée, — selon les circonstances », — voilà toute la morale que l'on rapporte de cet enfer des forces perdues, *le Ménage de garçon*. Balzac y oppose, dans son admirable *Médecin de campagne*, l'idéal des vertus militaires; il déroule le type en ses variétés, contrastes et transformations, et les unes expliquent les autres.

L'émigé découvre le fond de l'homme de cour, l'infirmité de l'ancien régime; les prisons et les échafauds de la Terreur révèlent ce qui subsistait de vertus cachées dans ce monde étourdi de sa propre frivolité. Il faut connaître les terribles déclassés des guerres de l'Ouest, les chouans sans chouannerie de Barbey d'Aurevilly, pour comprendre les conspirateurs de la trempe de Georges. Il faut suivre les régicides dans leur exil pour mesurer ce qu'il y eut

à la fois de colossal dans les événements et de mesquin dans les hommes de la Convention.

De même, pour discerner, à travers la fumée des grandes guerres, l'homme éternel, l'ondoyant et le divers, le monstre de génie et de brutalité, au-dessus de l'homme par le mépris de sa propre vie, au-dessous par le mépris de celle d'autrui, stoïque devant la mort, dépravé dans la vie, il faut passer la revue des déclassés, écouter leurs confessions, recueillir leurs doléances; il faut connaître le sublime de la guerre par ses deux extrémités, depuis le soldat le plus humble, le pontonnier Gondrin qui sauva les débris de la Grande Armée, à la Bérésina, et vieillit indigent dans une vallée perdue de l'Isère, curant les mares, cassant les cailloux sur les routes, jusqu'au plus grand, le demi-solde gigantesque, Napoléon à Sainte-Hélène.

Paris, 1903.

BARON BIDARD

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

BARON BIDARD

On raconte qu'après la bataille d'Eckmühl, Napoléon passa en revue les régiments de cavalerie, dont le premier bulletin dit qu'ils donnèrent « un des plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre ». Il rassembla les officiers et les invita à désigner le plus brave d'entre eux : il le ferait baron avec trois mille francs de rente.

Il n'y eut qu'une voix : « C'est Bidard ! » Et Bidard, qui se trouvait aux derniers rangs, s'approcha. Une étrange figure de soudard, à la fois falote et redoutable. Un petit homme sur un petit cheval noir : l'homme tout en buste, ramassé, bombé, des jambes osseuses, serrant en étau ; l'homme et la bête merveilleusement ner-

veux, souples, agiles et si bien soudés ensemble, qu'à les voir charger et foncer, l'homme hurlant, les yeux hors de la tête, l'animal écumant et secouant sa crinière, on ne savait pas si c'était l'homme qui emballait la bête ou la bête qui emportait l'homme. La barbe à fleur de peau, la peau grattée par le rasoir, rugueuse, congestionnée et tannée, comme un cuir de Cordoue, collée à des maxillaires de fauve; de petites moustaches hérissées, poivre et sel; des cheveux en brosse; la nuque, rouge brique, en rouleau entre le casque et le col de crin, étranglant le cou; un nez proéminent; des dents en dominos; un profil de cheval, mais de cheval qui mord; des oreilles de faune, de petits yeux verdâtres, où la prunelle, dardante, fouilleuse, obstinée, se détachait sur la cornée sanguinolente : cet homme, qui devait être effroyable dans la colère, ne portait pas d'âge, trop « culotté » pour quarante ans, trop alerte pour cinquante.

L'Empereur, en l'apercevant, eut un mouve-

ment de déception. Il se rappela aussitôt avoir vu le cavalier maintes fois à l'épreuve en Italie, en Égypte, en Autriche; ce dragon en remontrait, en hardiesse et en exploits, aux mameluks, aux cosaques. Murat l'avait porté plus d'une fois à l'ordre du jour.

« Je te connais, dit Napoléon... Bidard, n'est-ce pas? »

Le cavalier rayonna.

« Bidard, Arsène-Amable, quarante-quatre ans, engagé en 92 : la rue aux Prêtres, avec Custine; Mayence et la Vendée, avec Kléber; Lodi, les Pyramides, la Syrie, Marengo, Austerlitz, Iéna; homme à homme à Friedland avec le prince Ernest, fameux coup de pointe, enseigné par le citoyen Augereau... »

Il s'arrêta :

« Le maréchal duc de Castiglione, un coup célèbre dans toute l'armée; des blessures un peu partout; décoré de la main de l'Empereur... »

Napoléon l'interrompit : comment se faisait-

il qu'avec ses états de service il ne fût que capitaine... des fredaines, les femmes, la mauvaise tête?

« Excuse et respect, Sire. On n'est pas de bois; mais ni volé, ni joué, ni infractions à la consigne. Voilà! C'est rapport à mon instruction, c'est-à-dire à celle que feu mes père et mère, décédés avant l'âge, ont négligé de me donner. Je signe mon nom, et pour lire, tout justement, les bulletins de l'Empereur et Roi... »

Sur un signe de l'Empereur, Bidard salua, fit reculer son cheval et reprit sa place, glorieux et provocant, tel un vieux coq crêté, qui se dresse sur ses ergots.

Personne n'eut envie de rire.

Il acheva la campagne et fut envoyé au dépôt de remonte de son régiment à Évreux : sa connaissance du cheval et sa parfaite probité y seraient utiles.

En revenant, il séjourna à Linz et logea chez un conseiller de commission, qui répondait au nom de von Guldenheim. Ce conseiller, au nez en

bec-de-cane, possédait trois filles, dont la vocation était de courir le monde et d'y accrocher leur nid. Bidard ne rappelait par aucune de ses allures le jeune époux du *Hohelied* « semblable à un chevreuil et à un faon de biche »; mais les filles du conseiller de commission n'étaient point assez versées dans la langue française pour s'offusquer des bizarreries de son langage; elles distinguaient en lui les manières martiales qui rendaient à leurs yeux maint hobereau de Croatie, officier de pandours, un parti très enviable. Ajoutez le titre de baron et les trois mille livres de rente : « Cent cinquante napoléons d'or! » disait von Guldenheim, les lèvres humides de concupiscence; et sur le Grand-Livre! » Il prononçait ce nom comme un autre le Talmud.

Donc les trois vierges de Linz rivalisèrent d'ingénuité autour du vieux reître, qui ne s'était jamais vu à pareille fête, plus habitué à payer de prestige que de séduction. De tout leur manège, leur candeur l'enchanta particulièrement.

Il se décida pour la seconde, Mlle Ida, qui, des trois, lui parut la plus ingénue, avec ses cheveux noirs, soyeux et ondulés, ses yeux d'Orientale, doux comme le velours, ses regards en coulisse, brûlants comme un rayon de soleil levant, son teint de parterre en fleurs, le sang chaud de ses lèvres, les rondeurs de sa petite personne accorte, son air appétisant de friandise, surtout son espièglerie lascive de Viennoise. « *Ein schelmisches Kind* », répétaient tout émus M. le conseiller et Mme la conseillère de commission. Bidard en fit « Chelmiche », qui devint le petit nom de la baronne.

Ils s'installèrent à Évreux; elle, coquette comme le diable, coquine à l'avenant, disaient les mauvaises langues; mais elles ne le disaient que très bas, dans le tuyau des oreilles sûres, car la jalousie de Bidard s'étalait, terrifiante. Il passait pour homme à souffleter le comte préfet de l'Eure et à provoquer un maréchal de l'Empire, s'ils avaient osé rôder autour de Chelmiche. En sa coquetterie de caille amoureuse,

elle mit à dépister le jaloux un art si naturel que Bidard ne surprit jamais son ingénuité en négligence, ni sa prudence en défaut. Elle passait à la fois pour irrésistible, quand elle voulait, et inaccessible, quand elle ne voulait point, n'obéissant qu'à son caprice et ne jetant son dévolu que sur les passants, parce que, s'ils sont indiscrets comme tous les hommes, au moins leurs indiscrétions se perdent dans le lointain. Ils vivaient obscurément, très à leur aise, mais Chelmiche épargnait sur la rente viagère, songeant au veuvage. Pour toute dépense, la table, les toilettes de madame, les chevaux du baron; deux domestiques, une Allemande, fine cuisinière, qui ne savait pas un mot de français, et un vieux soldat, sourd comme un pieu et rébarbatif, à l'envi de son maître.

Au printemps de 1813, l'ancien régiment de Bidard, revenant d'Espagne, fut envoyé à Évreux, afin de se remonter en hommes et en chevaux. Il n'y devait séjourner que tout juste le temps d'accomplir cette opération, préparée

à l'avance. Bidard ne connaissait plus personne dans ce corps, sauf le colonel, qui, lui-même, connaissait à peine ses hommes. Il remplaçait un officier tué dans une embuscade, et il avait rejoint, en route, son régiment. C'était un vieux compagnon d'armes de Bidard, sous la République ; il touchait à la retraite ; neveu d'un curé frotté de lettres au petit séminaire, panacheur, sabreur, réquisitionnaire et rusé comme un homme qui avait mené la guerre des chouans. On le nommait Lestringalier. Bidard avait dû, d'assez mauvaise grâce, mettre une chambre à la disposition d'un camarade ; mais, occupé à son service, il n'avait pas encore rencontré son hôte lorsque, sur les neuf heures du soir, il se rendit au punch que les officiers de la garnison d'Évreux offraient aux dragons dans les salons du *Grand-Cerf*. Les toasts portés, on alluma les pipes et l'on se mit aux cartes. Bidard n'en touchait jamais une ; assis sur la banquette, à côté de Lestringalier, il suivait la partie sans s'y intéresser le moins du monde.

Quelqu'un dit : « Où diable est Danesville? »

On l'appela ; personne ne répondit.

« Il a filé à l'anglaise; c'est assez son habitude...

— D'autant plus qu'il part au petit jour; il a une permission pour aller voir sa femme; il rejoindra à Mayence...

— En poste alors; il ne se refuse rien.

— Dites plutôt qu'on ne lui refuse rien.

— Où loge-t-il, par parenthèse?

— Vous l'appelez? demanda Bidart.

— Danesville...

— C'est chez moi.

— Peste, dit Lestringalier, tu te mets bien... Au surplus... un baron... il ne te fallait pas moins qu'un comte.

— Comte de quoi? demanda Bidard.

— De ci-devant, répondit le colonel. Vingt-six ans, chef d'escadron, la croix, tout le tremblement... »

Bidard haussa les épaules. Le colonel reprit :

« Un favori de l'Empereur, qui le prendra

dans sa garde; colonel à la première affaire, général à la seconde, à moins que...

— Suffit! dit Bidard, il n'y a pas de favori qui tienne devant les balles...

— Ni devant les belles, fit observer un aide-major, recruté, au passage, à Toulouse.

— Sur cet article-là, nisquette! dit un des officiers d'Espagne. La coqueluche des dames, les senoras n'avaient d'yeux que pour lui, mais elles perdaient leur temps. Beau comme Lasalle, modeste comme défunt Hippolyte...

— Quel Hippolyte? demanda Bidard. L'ancien coiffeur du régiment?...

— Mais non, répondit le major, que la tête rageuse du soudard amusait, le fils de Thésée, le fameux tueur de lions...

— Inconnu au corps! dit Bidard.

— Mais célèbre au théâtre. Et toute sa vertu ne l'a pas empêché d'être dévoré par un monstre jaloux et marin, une espèce de cachalot à cornes...

— Alors... quoi! Un freluquet, votre Danes-

ville, reprit Bidard, dont on entendait les éperons sonner sous la table.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, lui dit Lestringalier. As-tu peur qu'il ne séduise ta servante? Rassure-toi, Danesville est un raffiné, qui n'a jamais, comme nous autres, vieux briscards, couru le torchon.

— S'agit pas de torchon! dit Bidard qui devint cramoisi.

— Il est marié, dit à l'oreille du colonel un officier d'Évreux, et avec une petite Viennoise... Bigre!... »

Lestringalier détourna le propos. Les joueurs remirent le nez dans leurs cartes, puis on changea de partenaires, et Bidard profita de l'occasion pour s'esquiver.

« Il a une tête à faire un mauvais coup, pensa Lestringalier. Bah! Danesville est un sage; on le dit fidèle à sa femme... Ce n'est pas une raison... au contraire. Il n'est tel pour prendre le mors aux dents que la cavalerie de réserve... »

Sur ce propos philosophique, il revint au jeu.

Moins de trois quarts d'heure après, un planton le vint chercher pour une affaire urgente de service. Dans la rue, à la clarté qui sortait des vitres du café, il reconnut Bidard, sinistre et ahuri.

« J'ai à *te causer*. » Et, passant son bras sous celui du colonel, Bidard l'emmena sur la place. Quand ils furent au milieu, bien assurés qu'on ne les entendrait pas :

« Eh bien! dit Bidard, ça y est. Je l'ai descendu.

— Qui ça?

— Le freluquet, parbleu. Ton Danesville.

— Comment, où, pourquoi?...

— Où? chez moi, dans ma remise, bon terrain, bien dressé... Comment? Au sabre, le coup du prince de Prusse, le coup de 1807, le coup d'Augereau; pas de sang, tout à l'intérieur; pas le temps de dire : ouf!

— Mais, enfin, pourquoi?

— Ça ne se demande pas. Fameux, l'Hippolyte de ton major!

— Tu avais bu un coup de trop, tu as vu rouge.

— Non! je n'ai pas vu rouge... J'ai vu! Suffit. Je me méfiais, à vous entendre. L'oreille me démangeait. On ne m'attendait pas chez moi avant minuit, une heure... J'avais prévenu, on ne pense pas à tout. Je rentre en tapinois, et voilà... Il était en bras de chemise. Il voulut remmancher son habit. « Inutile, que je lui dis, « on va s'expliquer, et tout de suite! » Il me répond : « A vos ordres! » Je lui dis : « Je « choisis le sabre, et pas de témoins, pas de « potin! » Là-dessus, il m'observe : « Je ne dé- « sire pas plus le scandale que vous. » Alors, je m'efface, pour qu'il sorte le premier : « Vous « êtes chez moi! — A vos ordres! » qu'il me répond encore. Il s'en allait, son habit sur le bras, emportant son sabre. Je me dis : « Je m'en « vais l'embrocher comme un poulet. » Mais non! magnifique sous les armes, de la tenue, de la salle; mais la main n'y était pas. Je me dis : « Toi, mon petit, tu penses à « autre chose ».

— Il pensait à sa femme, interrompit Lestringalier.

— Il y a un temps pour tout, reprit Bidard. Il aurait mieux fait d'y penser un peu plus tôt... Je l'ai rhabillé, je l'ai couché dans ma remise, convenablement, j'ai fermé la porte à clef... Et maintenant je te demande qu'est-ce que je dois faire de cet homme-là?...

— Tu t'es fourré dans un joli pétrin, s'écria Lestringalier, en jurant les cinq cents diables. Un officier d'avenir, un noble, l'Empereur ne plaisante pas sur ce chapitre-là. Et puis un cavalier fini et, des cavaliers, ça ne se trouve pas sous le ventre d'un cheval... Un duel sans témoins... Tu es capable de passer en conseil.

— Nom de nom! dit Bidard, on n'en aura donc jamais fini! Ce n'est pas du temps de Moreau qu'on aurait vu ça, chez les Spartiates du Rhin. Il ne les aimait pas, lui, ni les nobles, ni les avocats, ni Pitt, ni Cobourg, ni toute la boutique de ci-devant... »

Son indignation passée, il reprit :

« Ce n'est pas tout ça, mon vieux Lestringalier, il faut que tu me tires de là... Tu es un malin... Tu en aurais, dans le temps, remontré à Bernadotte lui-même... »

Lestringalier réfléchissait. Après un temps de silence :

« Le régiment se met en route dans trois jours. Danesville devait partir demain matin en permission... Personne ne s'étonnera de ne pas le voir... Il partira donc, comme si de rien n'était.

— Il partira, » répéta Bidard machinalement; puis, à la réflexion : « Puisque je te dis qu'il est mort.

— Il n'est pas mort, reprit Lestringalier, du ton du commandement. Ne m'interromps pas et tâche de comprendre. Il mourra en route, d'un accident, d'une blessure reçue à la guerre et qui se sera rouverte, de n'importe quoi, de ce que tu voudras... Il s'est trouvé malade chez toi, tu le mets dans ta voiture... Tu es sûr de ton domestique? » Bidard fit un signe d'assentiment.

« Vous partez au petit jour. Le soir, tu t'arrêtes dans un village, le plus bête que tu trouveras... Là se produit l'accident... Tu fais venir le maire... Service commandé! Il n'y verra que du feu, constatera le décès, dressera l'acte que tu mettras dans ton portefeuille... Tu feras faire un cercueil, tu réquisitionneras un voiturier... tu prendras à l'église un drap noir, convenable...

— Tu feras, tu réquisitionneras, dit Bidard. Pourquoi moi?

— Parce qu'accompagnant le blessé, rendant les honneurs au mort, ramenant le corps à la famille, personne ne te soupçonnera de l'accident.

— Mais si on me demande des raisons?

— Tu n'en donneras pas. D'ailleurs, qui est-ce qui demande des raisons parce qu'un officier est mort, en temps de guerre, d'une blessure ou des suites?... C'est tous les jours, et par centaines... Mais, diable! je n'y pensais pas, Danesville a une ordonnance?

— Pas chez moi : elle est avec ses chevaux, à la caserne.

— Alors tout va bien... L'ordonnance, parbleu ! devait suivre le régiment... elle le suivra... J'en fais mon affaire...

— Mais là-bas, reprit Bidard, la famille...

— Tu diras que tu ne sais rien, que tu as été chargé d'accompagner le blessé parce que le régiment partait. Cela répond à tout. Si on veut des détails, on écrira. Les lettres nous rejoindront en Allemagne, et cours après... Ça passera dans le tas, car il y en aura, là-bas, des morts et des blessés... et tout le hourvari... Là-dessus, bonsoir. Évite la grand'route et bouche close, pour boire comme pour parler.

— Lestringalier, dit Bidard, mon vieux camarade, à la vie, à la mort, comme au vieux temps.

— La mort est plus près, maintenant, » répondit Lestringalier.

Bidard trouva la porte de sa chambre verrouillée. Il se rappela la consigne du colonel, se

tint coi et passa le reste de la nuit dans la salle à manger, méditant son itinéraire.

Les choses allèrent ainsi que Lestringalier l'avait prévu. Le second jour, Bidard renvoya son cocher. Le troisième jour, il reprit sa route à cheval, escortant la voiture funèbre. Sa mine arrêta les questions sur les lèvres. Mais s'il évita les curiosités, il ne put échapper aux honneurs importuns. En toute paroisse où il passait, le sonneur, suivant les anciennes mœurs, courait au clocher, sonnait aux morts; le curé, en surplis et en étole, se précipitait sur le seuil de l'église, avec le bedeau, la croix et l'eau bénite. Bidard saluait les insignes et passait sans s'arrêter, se dérobant au *De profondis*, à la bénédiction, surtout à l'offrande. Service de l'Empereur et Roi! La mine déconfite de la « prêtraille » le ragaillardissait.

Le cinquième jour, vers onze heures du matin, il déboucha sur un plateau, au-dessus d'une vallée, verte et profonde, qui s'ouvrait sur la mer. Le temps était frais, le ciel lumineux,

les vergers en fleurs; la verdure, tendre et souple; des champs de blé ondulaient sous la brise. Bidard n'éprouvait que la gêne d'approcher et l'anxiété de l'arrivée.

« Voilà Danesville! » dit le voiturier. Il montra, dans le fond de la vallée, à l'orée de la forêt qui descendait des collines, un château de pierre grise, flanqué de deux tourelles; devant, une large pelouse, un étang qui étincelait, en miroir, et, tout auprès, le clocher de l'église.

Ils descendirent la côte, très lentement, par un chemin pierreux et raide. Un paysan qui les aperçut dévala par un raccourci.

« Encore un qui va prévenir le damné sonneur! » se dit Bidard. Mais, cette fois, quand il entendit le glas, la cloche, au lieu de provoquer son impatience, lui donna froid au cœur. « Nous y voilà! » Il rajusta son ceinturon, étira son habit, releva son casque, assura sa tenue.

Le château bordait le chemin, en terrasse, avec perron. Le long des balustrades, une clématite, aux feuilles rafraîchies et luisantes,

entr'ouvrait ses bourgeons. Aux côtés de la porte, deux lions de faïence de Rouen étalaient au soleil leurs couleurs déteintes et semblaient s'ébrouer dans les rayons. Des bouquets de fleurs s'épanouissaient sur des vases bleus : le décor d'une matinée de fête, la fête du retour. Tout attendait l'aimé, tout se parait pour sa venue, comme, au matin, dans la vallée, les herbes, les mousses, les fleurs, les oiseaux, quand le soleil va déborder les collines. Au son des cloches, les gens accoururent : des domestiques en livrée, des femmes de service en tenue du dimanche; puis une jeune femme svelte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au type normand des côtes, en robe claire de mousseline à raies roses, ceinture et nœud de satin autour de la taille, avec deux petits garçons, l'un tenu par la main, l'autre accroché aux jupes. Les serviteurs regardent, consternés. La jeune femme s'arrête en une stupeur muette. Une autre femme la rejoint, petite, assez grasse, des cheveux blancs, vêtue de noir, vive, impo-

sante, un air d'autorité. La jeune femme se jette dans ses bras et, désignant l'équipage horrible arrêté devant le château :

« Ma mère! ma mère! c'est lui, c'est René... Je vous le disais bien, ce retard annonçait un malheur... Nous l'attendions... et voilà ce qu'on nous rapporte! »

Bidard mit pied à terre, s'avança, guindé sur ses jambes torses. Son aspect produisit l'effet habituel, grotesque s'il n'eût été troublant et répulsif.

Devant les deux femmes debout, comme figées, sans larmes ni paroles, il se sentit gêné : un petit homme devant des Romaines. Sa langue se collait à son palais; il fallut un geste de la mère pour qu'il se décidât à proférer cette phrase, longuement méditée et apprise par cœur :

« Madame, j'ai l'honneur de vous remettre, par ordre, les restes du commandant Danesville, décédé subitement, des suites d'une blessure. »

La jeune femme se détourna, sanglotant. La

vieille se roidit. Elle aperçut un prêtre qui arrivait effaré : « Monsieur le curé, c'est mon fils ! » Et elle lui désigna le cercueil. Puis, revenant à Bidard :

« Entrez, monsieur; il ne convient pas de nous dire ici ce que vous avez mission de nous faire connaître. »

Elle le précéda, emmenant sa belle-fille. « J'ai peur, murmura la jeune femme, cet homme est sinistre...

— La guerre ! mon enfant, » et, se tournant à demi vers Bidard, qui les suivait à distance : « Un vieux soldat ! »

Elle se rappela des figures plus sinistres encore, au temps de sa jeunesse, lors de la guerre des chouans.

Elles entrèrent dans un appartement qui s'ouvrait sur un grand vestibule, et qui servait de petit salon et de cabinet à écrire.

« Elles se méfient, pensa Bidard. Voilà le mauvais quart d'heure. » Il attendit, debout, à l'ordonnance, les yeux au mur, sans regarder.

« Parlez, monsieur, dit la mère. Je suis fille et veuve d'officiers. Je puis tout entendre. Je sais ce que c'est que la guerre. Cependant, ajouta-t-elle avec un effort douloureux, j'ignorais que mon fils fût blessé; nous étions prêtes à tout quand il se battait, mais avant-hier, hier, ce matin, nous ne pouvions penser... »

Bidard raconta, en termes très concis et nonobstant très obscurs, l'histoire dictée par Lestringalier. Son récit provoqua des questions, où se jeta, comme une diversion, la douleur des deux femmes : « Cette blessure, où, quand? Le colonel ne vous a remis aucune lettre pour nous?... Nous ne le connaissons pas, à la vérité... Mais il nous devait, ce me semble, une explication... Et les camarades du commandant... ses amis... rien... pas un mot?

— Le régiment, dit Bidard, qui laissa couler le flot, doit être en route depuis avant-hier. Ordre de partir à marches forcées... Le colonel, dans la bousculade, n'était pas aux écritures... Je reste à Évreux, il m'a dit...

— Tout cela est bien étrange, monsieur, dit la mère. Nous ignorons votre nom, votre qualité... »

Un frisson traversa l'échine du soldat. On le soupçonnait, lui, Bidard, d'assassinat, de vol peut-être! Son visage passa du cramoisi au violacé. Il voulait leur crier : « Votre fils est un polisson, votre mari est un coureur... » Il se contint.

« Bidard, dit-il, Arsène-Amable, chef d'escadron en retraite, attaché au service de la remonte, cité trois fois au bulletin de la Grande Armée, baron de la main de l'Empereur sur le champ de bataille d'Eckmühl, officier de la Légion d'honneur. »

Il se redressa, sa vulgarité disparut. Le héros se dévoila sous le soudard. La comtesse se retourna vers sa belle-fille avec un regard qui signifiait : « Je vous l'avais bien dit! » Alors Bidard reprit plus vite, car il avait hâte de se trouver au grand air :

« Je rapporte l'épée du commandant, sa can-

tine suit le régiment, ses chevaux suivent son ordonnance; voici les objets que j'ai trouvés sur lui, lors... de l'événement. »

Il enleva un petit sac de cuir qu'il portait en bandoulière et le déposa sur le guéridon.

« Ouvrez, mesdames, tout y est. »

La jeune femme s'en saisit avidement, dans l'anxiété de savoir si rien n'avait été distrait ou profané. Elle retira du portefeuille, comme les reliques du reliquaire, la miniature de son portrait, celle des enfants, ses lettres attachées d'un cordon de soie et cachetées, en vue des hasards de la guerre, la montre, les bagues, une médaille de Notre-Dame de Grâce...

Elle pleurait, la tête dans ses mains, au-dessus du trésor. Le silence devenait pesant. Un domestique entra : « Madame! c'est M. le comte... Où madame veut-elle qu'on le dépose?

— Dans le grand salon, dit la vieille comtesse, comme on y a déposé M. le comte son père quand on me le rapporta, tué lui aussi, après la dernière expédition de M. de Charette.

Venez, ma fille... Nous vous remercions, monsieur; nous écrirons aux amis de mon fils... »

Bidard resta seul : « M. le comte son père, M. le comte mon fils... Charette... Un nid de brigands, quoi. Et ça se dit veuve et fille de militaires... Et ils appellent ça un Empire... Bon Dieu de bon Dieu! »

Il regarda la pièce où il se trouvait. Un nid, sans doute, nid de tendresse, mais de brigands point. Sur les panneaux de chêne plein, dans les encadrements, un peu sombres, de guirlandes sculptées, trois portaits : une très jolie femme, en poudre, la comtesse mère; son mari, le chouan de l'an VI, en costume de cour; leur fils, le brillant cavalier de l'Empire, vert, blanc et or. Sur la cheminée, une pendule à colonnettes de biscuit, avec un Amour, un doigt sur les lèvres, son carquois plein de flèches, un délicieux Louis XVI. A côté, sur le bureau, sur les consoles, les souvenirs de la guerre, envoyés d'Allemagne en 1806 et en 1809, d'Espagne enfin; toutes les épaves de la vie rompue,

l'écume du bonheur parti : tout parlait de l'absent, espéré toujours, et que désormais on n'attendrait plus. Tout révélait l'amour intime et tendre, à jamais disparu.

A travers les petits carreaux des fenêtres, on voyait les enfants marcher à pas timides dans l'allée qui contournait la pelouse, regardant vers le château, curieux, dépaysés, pauvres oiseaux voletant autour du nid. Cependant, sur l'eau calme, les cygnes ébattaient leurs ailes blanches. Par la porte entr'ouverte du vestibule arrivait, comme une moiteur douce, l'humidité parfumée de fleurs, que volatilise le soleil de printemps, et la bonne odeur de terre de pipe des dalles lavées le matin. Élégance et tendresse, l'atmosphère flottante des vieux logis de province, où l'on meurt, où l'on pleure, mais où l'on n'oublie pas. Le contraste trop violent entre l'aspect de cette demeure et la mission qu'il y venait remplir troubla le soudard. Il lui sembla qu'il se trouvait dans une église, et il lui revint en mémoire une impression de sa jeu-

nesse, effacée depuis longtemps. Sur le Rhin, en l'an III, dans le redoutable hiver, il avait, pour chauffer le poêle, brisé une petite bonne femme en bois, tout usée, toute percée de trous de vers, une petite poupée de rien; il n'en restait que la tête, qu'il allait jeter au feu : « Scélérat! » lui cria Championnet, en la lui arrachant des mains. Et il était resté béant, ne comprenant rien, mais confondu, horriblement. Tout de même, aujourd'hui, il se secoua.

« Je n'ai plus rien à faire ici! Et, soulagé, il sortit. Mais le domestique le retint au passage : il devait avoir besoin de se rafraîchir; Mme la comtesse ne le laisserait pas s'arrêter à l'auberge. On le priait à déjeuner.

Bidard se sentit touché et accepta sans autre cérémonie. Le domestique le conduisit dans la salle à manger. Un seul couvert sur la table; mais, sur le dressoir, on en apercevait d'autres que l'on venait d'enlever. « Le couvert de M. le comte, dit le domestique avec les larmes aux

yeux. Depuis quatre jours, je le mettais, tous les jours, et ce matin encore!... »

Bidard fit un geste : C'est la guerre! Et il se mit à table, allongea ses jambes, enfonça sa serviette dans son col de crin et jeta un regard circulaire sur la salle : des étagères étalaient une vaisselle plate superbe aux armes de Danesville. « Des quarante mille livres de rentes! au moins, et en terres », se dit Bidard. Il pensa qu'il n'en possédait que trois mille, sur le Grand-Livre. Mais la chère était délicate, le vin de choix, le café irréprochable, le cognac de derrière les fagots. Il se trouva réconforté. Tout de même ces maisons-là ont du bon! Il se rinça une dernière fois la bouche. Devant le perron, un garçon d'écurie tenait le cheval par la bride, bouchonné, astiqué, luisant. « Mazette, dit Bidard, on s'y connaît, ici! Il fouilla dans sa poche, tira une pièce ronde qu'il voulut passer au garçon; mais cet homme écarta la main. Bidard n'insista pas et enfourcha sa bête.

« Des simagrées, quoi! » Il se retourna, un

peu confus de son oubli : « Remerciements, respect aux dames ! » Puis il partit au petit trot.

« Toujours cent sous d'épargnés ! » fut sa première réflexion ; d'autres suivirent dans le bien-être de la digestion, le contentement de l'affaire finie, courtes, incohérentes. Bidard réfléchissait comme un cheval bronche, en somnolant. Il se faisait de la justice une notion très simple : une belle femme debout avec une balance ; peu importe ce qu'on met dans les plateaux, pourvu qu'ils s'équilibrent. « Il a couché dans mon lit, j'ai mangé son déjeuner ! Nous sommes quittes ! se disait-il ; et j'ai encore l'avantage, car me voilà vivant. Lui ! plus rien, plus de château, plus d'avancement. Tout est fini... Pour lui, et pour les autres... Ces femmes-là ne sont pas des femmes à convoler... Ça se contient, ça se fait un réservoir de larmes, et il y en a pour toute la vie... »

Alors, par contraste, il pensa à sa propre maison. Il n'avait pas beaucoup d'idées, mais elles défilaient en ordre, comme dans la théorie.

Depuis son départ d'Évreux, il évitait de songer à Chelmiche, il en écartait l'image.

« Ah! la gueuse », s'écria-t-il. Et il leva sa main droite, dont les doigts osseux se refermèrent en pince. Il se vit lui tordant le cou, elle le méritait trop! Mais il était en pleine campagne, il ne tordit rien, et tout au contraire, il se représenta le cou, les frisons soyeux qui polissonnaient sur la nuque, les épaules blanches et le reste.

« La gueuse! la gueuse! » répétait-il, mais d'un tout autre ton; et ses imaginations prirent un tour anacréontique.

Cependant je ne sais quoi le chiffonnait en son affaire.

« A quoi tiennent les choses? Si je n'étais rentré qu'à une heure du matin, comme je l'avais annoncé, je trouvais tout en ordre... et *il* serait revenu chez lui, comme moi tranquillement. Car enfin, ce qu'on ne sait pas, il n'y a pas à dire, ça n'existe pas... Si tous ceux que j'ai mis dans ce cas-là avaient su, et si j'avais

dû les découdre, malheur! un vrai cimetière. »

Il s'épongea le front avec son madras qu'il tira de son casque.

« Tout ça, c'est des arguties de calotin ou d'avocat. L'honneur est satisfait. Le compte est réglé. A quoi ça me servirait-il d'avoir tué cet homme-là si je m'en tarabustais encore la cervelle! »

Et il n'y pensa plus; les choses lui semblèrent désormais remises en ordre, et le plus naturellement du monde.

Il se trouva, la nuit, devant sa porte, à Évreux, à peu près à la même heure que six jours auparavant. Il rentra comme alors en tapinois. Mais ce fut pour voir la salle éclairée, le couvert mis, ses pantoufles devant son fauteuil, et, la nuit étant fraîche, un joli feu de bourrées grésillant dans la cheminée. Chelmiche, alléchante et friande à son habitude, l'attendait : un air d'innocence, l'innocence de tous les jours, un air de rien arrivé qui déconcerta Bidard, au point qu'il se demanda s'il n'avait pas bu un

coup de trop au punch des officiers et s'il ne se réveillait pas après une journée de sommeil.

Chelmiche, parée d'un joli tablier blanc à bretelles, brodé de rouge, qui dessinait sa taille ronde, déposa sur la table un plat qui fumait et odorait merveilleusement : choucroute, lard et saucisses ! Un flacon de cidre brillait devant la lampe de cuivre, pareil aux bocaux triomphants qui ornent les pharmacies. Bidard s'assit; Chelmiche debout, l'œil en coulisse, pudiquement baissé, le servait. Bidard, très digne, ne lui dit pas un mot, ne lui fit pas signe de s'asseoir. Le souper fini, elle se retira, trottinant doucement de son petit pas de souris; mais elle eut soin de laisser entr'ouverte la porte de leur chambre.

Bidard sirotait son petit verre et de temps en temps, malgré lui, ses yeux se tournaient vers cette porte. Il bourra sa pipe et battit le briquet. Mais le briquet fit long feu, et, au moment de recommencer, la main de Bidard resta en l'air, comme paralysée. Il revoyait tout à coup le château, les bouquets flétris, le cercueil devant la

porte, les femmes en pleurs, les enfants éperdus, le vide et le froid dans la maison en fête, et il retrouva cette impression de deuil pour toujours, incompréhensible, qui l'avait obsédé à Danesville. Il se leva, marcha de long en large, puis, s'arrêtant au passage devant la porte de la chambre, il aperçut dans le grand lit Chelmiche, coquettement roulée sous les couvertures, la tête à demi enfoncée dans l'oreiller de plume, des lèvres rouges qui souriaient, un œil de velours qui semblait une caresse...

Il se rassit, et, à se retrouver ainsi chez lui, après six jours de trimage sur les routes, les mauvaises auberges, toutes les histoires et les cassements de tête, il éprouva une extraordinaire sensation de bien-être; alors, faisant un retour sur lui-même, sur l'autre et sur là-bas :

« Franchement, se dit-il, ça n'en valait pas la peine. »

Et il ralluma sa pipe.

Honfleur, octobre 1903.

LISETTE

LISETTE

« En somme, dit Estièvre, l'agent de change, qui se piquait de féminisme et d'élégance, plus de soubrettes que de grandes dames?

— Et pourquoi pas? répliqua le général de Normare, un beau vieillard, svelte et souple encore à soixante-dix ans sonnés, les cheveux blancs, en brosse drue, la moustache et la royale soyeuses, en fils d'argent, et, dans les yeux bleus, très lumineux, à la fois de l'énergie, de la malice, avec un fonds très doux de mélancolie. J'en ai connu de très qualifiées qui se faisaient remplacer à ce service de guerre, et l'on ne perdait pas toujours au change.

— Soit, reprit Estièvre, dont ce sans-façon soldatesque froissait les prétentions intellectuelles,

soit! Mais on a beau brûler les étapes, il y a des moments où l'on met pied à terre, on cause, et l'on s'aperçoit bien, alors, si l'on a affaire à une femme du monde ou à une femme de chambre.

— Cela dépend.

— De quoi?

— De tout : de la femme de chambre, de la femme du monde, de qui cause et de quoi l'on cause. Enfin les plus malins peuvent s'y tromper, s'y trompent et s'en trouvent bien... Vous en doutez?... Je n'étais, à trente ans, ni plus novice ni plus jobard qu'un autre...

« Écoutez mon aventure... Je puis la raconter sans passer pour fat. Mon triomphe, si triomphe il y a, fut vraiment trop facile pour que j'en tire orgueil, et je puis le raconter sans scrupule... Sauf moi, tous les acteurs en sont morts ou... disparus. Vous les chercheriez vainement : je ne nommerai personne et dépayserai tout le monde.

« En 1813, j'avais passé à l'armée d'Italie. La paix nous ramena en France. Au printemps

de 1814, je revenais par la Bourgogne, à moins que ce ne fût par l'Auvergne, rejoignant, avec ma compagnie, le dépôt du régiment. Nous avions l'ordre d'éviter les villes parce qu'on nous y voyait de trop mauvais œil, ou de trop bon, suivant le pays. Nous marchions par les traverses, logeant dans les villages. Dans un de ces villages, le maire me remit un billet de logement pour un château, qu'il me montra, sur le flanc de la colline. J'aurais préféré l'auberge, mais l'auberge était accaparée par un détachement du train qui nous avait précédés. Je crus discerner, d'ailleurs, au sourire narquois de M. le maire, que le gîte ne valait pas l'embarras que je montrais à l'accepter. Le château était en vue, mais le chemin pour y accéder me parut singulièrement enchevêtré. Un paysan nous guidait, moi et mon ordonnance : je m'enquis du logis et de ses habitants.

« — Est-ce donc un manoir en ruines que votre château?

« — Ah ! pour cela, non, mon capitaine.

M. le... (marquis, comte, vicomte, baron, chevalier ou rien du tout, comme vous voudrez), M *** l'a bellement remis à neuf. Je parle des murs et du mobilier, car, pour ce qui est de l'agrément intérieur, s'agissant d'un militaire qui revient de la guerre et qui a servi l'*autre*, vous éprouveriez quelques manquements, qu'il ne faudrait pas en être surpris...

« — Manquements de quoi?

« — Suffit, mon capitaine. Je m'entends,... j'ai servi, moi aussi. Je n'aime pas ces gens-là... Désormais il n'y en aura plus que pour eux. Ce qui manque? La bonne volonté, le bon cœur, quoi! Chez nous autres, le soldat ne trouvera qu'un chaudron pour faire cuire sa ration de viande, mais s'il y a un verre de vin à la cave, c'est pour le camarade et l'on trinque avec lui...

« — J'en ai vu bien d'autres, et si votre monsieur, baron, comte ou marquis... veut faire l'impertinent, je saurai le ramener à la raison.

« — Pour sûr que vous parlez bien, mon capitaine, et en bon français; mais pour vous faire

comprendre du monsieur, c'est différent. Vous ne parlez pas la même langue... Un grigou, un vilain, malgré tous ses titres. Quand on parlait devant lui de l'Empereur, il répondait : « Quel « Empereur? je n'en connais qu'un, notre allié et « libérateur, l'empereur Alexandre! » Du reste, les honneurs et dignités. On l'a nommé du conseil général, et il commande, au chef-lieu, la garde nationale, rien que pour vexer le soldat.

« — Il vit seul?

« — Mieux vaudrait pour ceux qui habitent avec lui, et madame avant tout le monde.

« — Madame ne lui ressemble donc pas?

« — Telles la grêle et la rosée, mon capitaine. Tout ce qu'il y a de bon, de gentil, aimant le pays, et le drapeau, et l'Empereur. Je l'ai vue pleurer quand ils ont arboré le drapeau des Bourbons, brûlé le nôtre et annoncé, au tambour, le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe... Son père n'a pas eu la main heureuse en nous dotant de ce coco-là.

« — Votre monsieur n'est donc pas du pays?

« — Certes non, qu'il n'en est point. Il est du pays de là-bas, le mauvais pays, le pays des émigrés... Le père de madame l'a rapporté tout ficelé pour la noce... Elle, madame, avait toujours vécu ici, avec défunte madame sa mère, qui n'émigra pas, dans les temps, et c'est ainsi qu'ils ont conservé leurs biens... Mais nous y voilà... Ce que je vous en dis, mon capitaine, ne tire pas à conséquence. Sonnez à la porte... moi, je me défile... je ne tiens pas à affronter les coquecigrues de là dedans. Le jardinier est un mauvais chien, chien de jardinier comme on dit, et, respectueusement, de ma part, les mêmes sentiments pour lui qu'il a pour le militaire. Salut, et bonne nuit, mon capitaine. »

« Une grille, solidement fermée, et aveuglée de madriers peints en vert sombre. Sur le mur, recrépi, une crête de tessons de bouteilles. Je sonnai; le gravier de l'allée craqua sous le bois des sabots, un guichet s'ouvrit dans le panneau de la grille. J'indiquai l'objet de ma visite.

« — Avez-vous votre billet de logement? Passez-le. »

« Je le présentai, une main rugueuse et affreuse le prit, puis le rendit aussitôt; la grille s'ouvrit. Je me trouvai devant une sorte de rustre, haut en couleur, rasé à enlever la peau, trapu, mélange du cafard et du bouledogue. Il grogna :

« — M. le M*** est au conseil général... et ne rentrera qu'après-demain.

« — Cela ne me regarde pas, répondis-je. Je ne réclame que ce qui m'est dû : le gîte pour moi et pour mon soldat, l'écurie pour nos chevaux.

« — Madame est au château, grommela l'homme, comme si chacune de ses paroles lui avait écorché le gosier.

« — En ce cas, veuillez dire à madame que le capitaine de Normare, des chasseurs de l'armée d'Italie, lui présente ses devoirs et s'excuse de l'incommodité qu'il lui cause; avec tout le respect dont vous êtes capable, mon garçon, vous entendez!

« — C'est bon! on y va. »

« Il ferma la grille et s'éloigna. Nous le suivîmes et, au détour d'une allée, le château, ou ce que l'on qualifiait de ce nom dans le pays, m'apparut à l'extrémité d'une large pelouse, entourée de futaies qu'assombrissait le crépuscule. Une bâtisse informe, en deux corps : le principal en face, l'autre, avancé en équerre, formant aile à notre droite : le tout en briques ternes avec des encadrements de pierre fraîchement ravalée. Les fenêtres, sauf celles du pavillon de droite, hermétiquement closes de persiennes nouvellement repeintes en gris. Un seul étage, écrasé d'une lourde toiture de tuiles, percée de mansardes, pareilles à des trous de tanière : une demeure hostile comme ses murs, inhospitalière comme son gardien. J'examinai le pavillon, qui seul présentait la figure d'une habitation humaine. Il me sembla que le rideau d'une des fenêtres se soulevait très discrètement, je crus même entrevoir une main, un profil très fugitif de femme, qui s'évanouit sous

mon regard. Le jardinier revint, s'efforçant de paraître moins hargneux, me conduisit au perron, se chargea des chevaux et de mon ordonnance, et me pria d'entrer. Je me trouvai dans un vestibule assez sombre, où débouchait un escalier à rampe de bois noir; il ne venait un peu de clarté que de la cage de cet escalier, et, tombant sur le carreau de dalles noires et blanches, en losanges, glissantes sous la botte, glaciales aux yeux, cette lumière pâle répandait sur les objets comme un reflet de deuil. Une froideur lugubre me pénétra; la faim, qui tout à l'heure me talonnait, tomba. Je marchais de long en large dans ce vestibule-catafalque, donnant au diable le maire, son billet de logement, la madame mal mariée et son hibou de mari, lorsqu'une porte s'ouvrit sur une pièce bien éclairée, et, sur ce fond, tout à coup, accueillante et gaie, se dessina la plus gracieuse figure de caméristе; une ceinture fine, une taille replète, des lèvres rouges et souriantes, un visage le plus avenant du monde; je l'eusse

saluée comme une jolie petite fée, sans le tablier blanc qui trahissait sa condition. Ce fut comme un changement à vue qui transforma tout le théâtre, le décor, les accessoires et l'acteur que j'étais, malgré moi : je me croyais tout à l'heure dans le repaire d'un tyran de Ducray-Duminil, je me vis transporté dans un de ces châteaux d'autrefois, les bons châteaux où l'on s'amuse, chers à Voltaire et à M. Pigault-Lebrun.

« — Monsieur, me dit la jolie fille, et elle s'exprimait fort correctement, sans chercher ses mots, avec une toute petite nuance d'accent du terroir, perceptible par le piquant et la grâce qu'elle ajoutait au langage, ma maîtresse est souffrante, elle sera privée du plaisir de vous recevoir; elle vous prie de l'excuser. On va vous conduire à la chambre d'amis. A huit heures, s'il vous convient, on sonnera le souper, et j'aurai l'honneur de vous servir, car monsieur a emmené avec lui son valet de chambre. »

« Je suivis une respectable personne qui sortit de la cuisine, un flambeau à la main, et me précéda sur l'escalier. Le degré, pavé et ciré de rouge, à bordure de bois noirci, pareil au bois de la rampe, était garni, en son milieu, d'un treillis de paille qui étouffait le bruit des pas. Ce treillis se continuait, formant chemin, dans le corridor, qui s'étendait sur le premier étage, et sur lequel donnaient les portes des appartements. Au fond, il menait à angle droit vers le pavillon; ma conductrice s'arrêta devant la dernière porte, à l'extrémité opposée du château. Elle tourna une grosse clef, qui, à mon étonnement, ne grinça point dans la serrure. La porte glissa silencieusement sur ses gonds; ce me fut un signe, et j'en notai nombre d'autres, de la vigilance minutieuse avec laquelle M*** veillait au bon entretien de son domaine; le bon entretien, le bon ordre, la correction décente, mais ni le confort, ni surtout le charme. La pièce où nous entrâmes était vaste, tout obscure, la nuit venant vite : le froid des logis

inhabités tomba sur mes épaules, le relent de l'air renfermé me suffoqua presque. La servante alluma deux bougies placées sur la cheminée, aux côtés d'une pendule de jaspe; ces bougies de couleur rose se dressaient sur des bobèches en frisures de papier.

« — Je vais donner un peu d'air, dis-je, en me dirigeant vers la fenêtre.

« — De l'air, monsieur, à cette heure-ci, c'est de la brume que vous amènerez. Je vais vous allumer une attisée de feu, cela vaudra mieux. »

« Elle disait vrai. J'avais poussé les persiennes et j'avais reculé avec un frisson. Dans l'ombre du crépuscule, dans le cadre noir des bois, un rideau d'ouate s'étendait sur les pelouses. Je me hâtai de refermer et d'un coup d'œil je parcourus la chambre. Un tapis sur le sol, pavé certainement comme le couloir, un grand lit à dais, drapé d'étoffe épaisse et brune, le papier à l'avenant; des fauteuils en velours d'Utrecht, de même nuance; une toilette sur une console de bois également brun; c'était la chambre banale

d'un hôtel, remeublé à neuf, mais de la chambre d'amis — ce nom qui m'avait paru si caressant dans la bouche de la caméristе — rien, sinon l'aveu que, dans cette maison, l'ami est toujours un étranger, et l'étranger un suspect.

« Cependant le feu pétilla. Un flot léger de fumée, la jolie fumée du bois qui s'allume, se répandit par la chambre et monta au plafond, s'irisant à la flamme des bougies. Mon ordonnance m'apporta mon porte-manteau et en retira mon nécessaire de voyage. Je me mis à ma toilette, et je m'aperçus...

« Excusez-moi, mon cher monsieur Estièvre, poursuivit le général, en se tournant vers notre convive, excusez-moi si je froisse vos considérations d'homme à duchesses, tout au moins à marquises; mais partout où niche une jolie femme, un homme est toujours homme.

« ... Et je m'aperçus que je me pomponnais et harnachais pour la parade, tout comme s'il se

fût agi de passer la revue de la madame au vilain mari. Je découvris un reste d'eau de Cologne dont je m'aspergeai ; j'achevais de passer mes ongles à la lime quand la pendule sonna huit heures, et, comme un écho, une cloche tinta dans le vestibule.

« La table se détachait en blancheur sur une salle pleine d'ombre ; des fleurs dans un vase de Rouen, un flambeau d'argent à trois branches ; un feu de bois qui s'éteignait ; les braises rouges rampaient pareilles à des vers luisants. Vin frais, ragoût au point, bon souper, bon gîte, et le reste... Le reste, surtout ; je n'avais d'yeux que pour le reste. Il allait, il venait, ce reste, trottinant sur le pavé, discret, gracieux, fugitif, comme un oiseau en cage et d'une adresse merveilleuse à s'échapper au passage : tout au plus arrivai-je à saisir, au vol, une main qui me parut très blanche sous les dentelles des mitaines, et à effleurer des lèvres les doigts effilés aux ongles roses.

« — Dites-moi, Lisette.

« — Lisette n'est pas mon nom, monsieur, je m'appelle Léonie.

« — Léonie a de l'allure, mais je préfère Lisette.

« — Eh bien! monsieur, ce sera Lisette pour vous servir.

« — On ne s'exprime pas mieux à Feydeau. D'où tenez-vous, Lisette, cet art de si bien dire? Avez-vous donc vécu dans la grande ville et fréquenté les théâtres?

« — Non, monsieur, je ne suis guère sortie de ce château; mais, voici, je suis la sœur de lait de madame, j'ai été élevée avec elle. Madame sa mère n'entendait point faire de moi sa servante, je devais toujours rester près d'elle, non pas comme une compagne... mais comme une...

« — Une suivante.

« — Parfaitement, monsieur. Alors j'assistai à ses leçons et j'attrapai ce que je pus de son éducation.

« — J'en fais mon compliment à votre gouvernante.

« — Ne vous moquez pas, monsieur; c'était une pauvre femme : une ancienne religieuse, mariée au maître d'école à moitié moine lui-même. Elle nous a appris tout ce qu'elle savait, ce n'était pas grand'chose; mais il y avait la bibliothèque.

« — Et dans la bibliothèque des romans... un peu légers peut-être.

« — Peut-être, monsieur, mais si jolis, si tendres.

« — *Le Chevalier de Faublas,* par exemple?

« — Comment le savez-vous, monsieur?

« — C'est que j'ai eu seize ans et que toutes les bibliothèques se ressemblent. Lisette, votre éducation m'enchante, et je vois que nous sommes faits pour nous entendre. »

« Sur cette pente le propos roula vite. Je sollicitai un rendez-vous, et je l'obtins, juste avec les résistances qu'il fallait pour me flatter d'une conquête. Toutefois, si elle ne s'effaroucha point, Lisette ne se familiarisa pas davantage. Nos accords s'échangèrent d'un côté à l'autre

de la table, elle en face de moi, les mains posées sur la nappe, à demi penchée, à demi rougissante, les regards à demi baissés, avec un demi-sourire d'une ironie charmante, mais qui, au fond, m'inquiétait quelque peu sur la sincérité de ses engagements.

« C'est bien entendu, Lisette, vous ne manquerez pas de parole. J'en mourrais de désespoir.

« — Monsieur, vous n'êtes pas venu ici pour mourir, au moins de cette mort-là. »

« Et d'une voix basse, mais d'un ton résolu, ces mots qui ne laissaient rien à désirer sous le rapport de la précision :

« Vous allez rentrer chez vous; vous direz que vous voulez vous reposer; vous indiquerez l'heure à laquelle vous voulez que l'on vous réveille...

« — Six heures, interrompis-je.

« — Six heures, soit. Et puis vous fermerez votre porte, en tirant la clef en dedans. Vous entendrez à neuf heures sonner le couvre-feu au village. Vous éteindrez vos lumières... Vous

m'en donnez votre parole, ajouta-t-elle d'un air très sérieux, en me regardant bien en face. A ce prix seulement, je consens à ce que vous me demandez; mais ce n'est point pour rire. M. Béju, le jardinier...

« — Ce cafard, ce drôle! m'écriai-je.

« — Un peu moins haut, il pourrait nous entendre. Il fait la ronde avant de fermer les portes; il rôde la nuit sous les fenêtres, peut-être l'entendrez-vous passer dans les corridors. S'il concevait le moindre soupçon, je serais perdue...

« — Est-ce que le sieur Béju se mêlerait d'être jaloux, Lisette? Je ne puis croire que vous lui en ayez donné le droit.

« — Ah! pour cela non, monsieur! jamais de la vie, mais jaloux, il l'est au delà de tout ce que je puis vous dire et de toute la nature, et à l'endroit de tout le monde, et sournois, et vindicatif.

« — Bien, Lisette, il suffit; je ne vous exposerai pas aux vengeances de Béju.

« — Ah! reprit-elle, j'oubliais l'essentiel. Avant d'éteindre vos lumières, vous ne manquerez pas de tirer le verrou de la porte qui est à la tête du lit et qui communique avec la chambre voisine. Bonsoir, mon capitaine... »

« Là-dessus, avec un frais éclat de rire, elle tourna les talons et disparut.

« Je demeurai rêveur un instant. La petite mâtine se moquerait-elle de moi? Je pris une fleur dans le vase de Rouen. Je l'effeuillai d'une main distraite, puis une autre fleur, puis un bouquet que j'emportai. Lisette ne m'avait pas trompé, et tout se passa comme elle l'avait voulu.

« J'avais laissé tomber le feu, j'avais soufflé les bougies, tiré le verrou et je rêvais dans un fauteuil, près de la porte par où devait se glisser ma belle de nuit, quand cette porte s'ouvrit discrètement; j'entendis qu'on la refermait, qu'on poussait le verrou, j'entrevis une forme blanche, j'étendis les bras, je rencontrai une main toute glacée, toute frémissante, que je saisis dans les

miennes et qui, cette fois, ne se déroba plus.

« Ah! que Lisette... puisque Lisette il y avait... m'aurait fait de tort en se moquant de moi, je ne m'en doutais certes pas; et quel chapitre exquis elle ajouta, pour moi, à ce livre, sans commencement ni fin, des mystères de la femme. Cette Lisette, qui m'avait surpris, captivé, intrigué, quand je la pouvais, tout à l'heure, dévisager tout à loisir, me surprit, m'intrigua, me captiva bien davantage.

« Je la jugeais, sinon friponne, au moins très avertie. La nuit, au lieu de l'enhardir, semblait ajouter à son charme une inquiétude qui en augmentait la séduction. Si apprivoisée aux lumières, je la trouvais effarouchée dans l'ombre; si facile à promettre, si étrangement novice à se donner. Elle avait subi les brutalités de l'homme, elle ignorait les caresses et l'amour. Ce fut un abandon de tout son être, une ardeur tendre, une langueur mélancolique... Voilà bien les jeux de l'amour et du hasard... J'attendais une soubrette de Marivaux, il me sembla que

j'étreignais une nymphe de Prud'hon... et, dans ses cheveux, un parfum que je n'avais jamais respiré, que, de ma vie, je ne devais oublier, subtil, enveloppant, voluptueux, l'arome des fleurs de la montagne distillé par les fées. Je lui en demandai le nom, je m'en voulais embaumer pour l'amour d'elle... Elle balbutia :

« — Le nom? je ne le sais pas... C'est le parfum de madame.

« — Diable! murmurai-je, à en juger sur son goût, votre madame doit être une jolie femme et coquette de sa personne. »

« Je compris que ma curiosité la blessait. Elle l'avait emprunté, ce parfum, elle l'avait peut-être dérobé... Et nous ne parlâmes plus de la madame, ni de ses fleurs.

« Elle s'était blottie toute confuse dans mes bras et nous nous taisions, comme si, du silence et de la nuit, un souffle d'éternité avait pu tomber sur cet amour de passage, sans veille et sans lendemain. »

Le général s'arrêta ici et tira une bouffée de

son cigare; son regard se perdit un instant dans l'opale de la fumée. Il semblait y rechercher le parfum enchanteur.

« Et la conversation, dit Saint-Apremont, un diplomate toujours en quête de menues notes, pour un roman qu'il n'écrira jamais.

— La conversation, reprit Normare, c'est le plus singulier de l'aventure; car on causa, mon cher Estièvre, » ajouta-t-il, en se penchant vers le galant agent de change.

« Sans me croire un Adolphe, je n'ai pas la prétention d'être le monsieur qui ne parle jamais aux femmes. Or, cette fois-ci, c'est moi qui fis presque tous les frais de l'entretien. J'essayai bien d'interroger Lisette, de lui arracher les petits ou grands secrets de sa vie; je n'en pus obtenir une réponse, et ce fut elle, au contraire, qui m'accabla de questions. Ma jeunesse, mes campagnes, mes aventures de guerre, les périls encourus, les rencontres heureuses, et les Allemandes blondes et les Espagnoles

noires, et les Italiennes plastiques et sculpturales. Cette nuit unique se passa tout à l'envers des mille et une autres. Le sultan racontait et Schéhérazade interrogeait toujours. Mais, au matin, les choses, malheureusement, ne tournèrent point comme dans le livre, et l'auteur ne renvoya pas à la nuit prochaine la suite de l'aventure. Un coup frappé à la porte, la voix de mon ordonnance : « Il est six heures, mon « capitaine ! » Le réveil en sursaut, le lit désert, le jour pénétrant à travers les persiennes et le vide d'un rêve évanoui. J'ouvris la fenêtre, je m'ébrouai dans le soleil, je m'ébrouai dans l'eau. Lisette était donc partie, ainsi qu'elle était venue, et je l'avais laissée partir, sans un adieu, sans un souvenir, ne fût-ce que le bouquet de fleurs que j'avais fait la veille, en l'attendant. Je le cherchai, ce bouquet, il avait disparu ; mon cœur se serra. Je jurai comme un soudard, et, sans regretter, sans regarder derrière moi, mécaniquement, je descendis. Je ne me flattai pas d'apercevoir Lisette. Je ne vis

que l'affreux Béju; il m'offrit un verre de vin que je refusai; je lui donnai un louis qu'il ne refusa pas. Je le chargeai d'un remerciement banal à l'adresse de ses maîtres et je sautai en selle.

« Êtes-vous jamais sorti d'une fête, un matin d'automne, dans le jour gris, sous le ciel bas, pataugeant dans la boue, transpercé par la pluie, rampant le long des murs, le collet du paletot relevé, la canne dans la poche, comme blotti en vous-même, navré de vous trouver dehors et cependant dégoûté de rentrer chez vous, l'appartement désert, le lit froid et la reprise monotone des devoirs importuns? Ainsi je rejoignis ma compagnie par ce matin de mai, tiède cependant, lumineux et en joie.

« L'ennui, que je n'avais jamais connu, était tombé sur moi, et, de ce jour, il ne me quitta plus. Je le traînai dans les énervements de la paix, dans l'étourdissement de la guerre qui recommença, dans la catastrophe de tout qui s'ensuivit. Je l'emportai de garnison en garni-

son, en Espagne, en Grèce, en Algérie. Je me sentais vieillir, je le sentais à l'obsession d'un fantôme dont je ne cherchais pas même à me délivrer, je le sentais à ma complaisance, à ma faiblesse pour un souvenir, au ridicule d'une bonne fortune de sous-lieutenant qui envahissait toute ma vie. Plus je m'éloignais de cette aventure, — la plus vulgaire du monde, au demeurant, — plus elle se poétisait avec l'éloignement, et, loin de se dissiper avec le temps, le charme me possédait davantage. J'essayais d'en rire. J'étais tenté parfois de raconter mon histoire aux camarades, espérant que leurs railleries rompraient l'enchantement : je ne pouvais m'y résoudre, et il me semblait que j'aurais en moi profané quelque chose d'intime et de sacré. Le vieux soldat que je devenais tournait au vieux troubadour, au songe-creux. Je me comparais à Don Quichotte, avec sa Dulcinée de village, et j'avais beau me morigéner de toutes façons, secouer, à la briser, ma carcasse sur toutes les routes de guerre, j'étais pris, pris stupi-

dement, mais pris à ne m'en délivrer jamais...

— Et vous ne l'avez pas revue, vous n'avez pas reçu de ses nouvelles? »

« ... Elle connaissait mon nom, je ne savais pas le sien. Elle ne m'écrivit pas. J'en conclus qu'elle n'avait rien à me dire, à moins que... Je me forgeai alors toutes sortes de chimères... Béju l'avait épiée, Béju s'était vengé... « Je « serais perdue! » m'avait-elle dit; je prenais ces mots à la lettre. Vous n'imaginez pas les idées folles qui me traversèrent l'esprit... Si de cette nuit d'amour un enfant était né, si... Je me rappelais cette élégance native, cette distinction ingénue, cette femme de jour frétillante et souriante, cette femme de nuit si divinement amoureuse et tendre, et, descendant la pente, approchant de la retraite, seul au monde, plus que maître de moi-même, n'en sachant vraiment que faire, je rêvais d'un manoir, d'un coin de campagne où je me réfugierais avec elle... Au surplus, je ne serais ni le premier ni le dernier à

finir de la sorte... Fumée que tout cela... Si je tentais de me rapprocher d'elle, mon roman glisserait dans l'ornière, se noierait dans le fossé; un coup d'œil, rien que le souffle de ma parole, une question, une réponse, et le nuage se dissiperait. Je n'osai pas, je différai. Enfin la vie m'emmenait ailleurs. Je ne repassai plus dans ce pays-là.

« Il en alla ainsi pendant vingt ans, que je dépensai sans en retirer rien, que mes grades, à l'ancienneté. Il vint un jour où le gouvernement qui nous éclaire me jugea trop mûr pour l'Algérie et me renvoya dans mes foyers. Mes foyers! néant. Je débarquai à Marseille et je me retrouvai, sans l'avoir cherché, sur la route que je suivais à mon retour d'Italie; le hasard le voulait, j'obéis au hasard. La diligence traversait le chef-lieu de l'arrondissement où se trouvait le château de 1814. Je m'y arrêtai. Une visite au café de l'*Hôtel de la Victoire* me fit rencontrer deux ou trois officiers en retraite. L'un d'eux me renseigna. Le monsieur du château avait rejoint

ses ancêtres dans l'émigration, la grande, celle dont on ne revient pas, laissant sa veuve avec deux fils, l'un de dix-sept ans, l'autre de quinze ans, parfaits chenapans l'un et l'autre, à l'image et imitation de monsieur leur père, chasseurs endiablés dès qu'ils avaient pu tenir un fusil et suivre un chien, ignorants, obscurs, ne fréquentant que des hobereaux, crapuleux, à leur façon, et les bourreaux de leur mère; jaloux d'elle avec fureur, jaloux de son bien, jaloux de sa liberté, au point de la séquestrer de tous ses amis... « Ce qui est grand dommage, ajouta mon inter- « locuteur, car elle est encore belle, elle est riche « et la vie lui devait une revanche... Il n'eût pas « manqué d'amateurs pour la lui offrir... » Ainsi, vingt ans auparavant, sur le chemin du château, me parlait le paysan qui me servait de guide. Le monsieur en moins, les chenapans en plus, c'était la même existence qui se continuait, et l'on me rapportait les mêmes choses tristes, de cette même femme, que je ne connaissais pas et dont je ne me souciais nullement. Quant à

l'autre, la seule intéressante,... qui s'en inquiétait en dehors de moi, vieille tête de bois à plumet, grognard énamouré d'une soubrette de comédie?

« Je voulus en avoir le cœur net et en finir avec cette fantasmagorie des souvenirs. Au surplus, je devais une visite à cette dame. J'avais un motif, à peu près plausible, de me présenter chez elle et, si elle dédaignait de me recevoir, je rencontrerais bien une femme de service, un paysan, un voisin, à qui demander si Lisette vivait toujours et ce qu'il était advenu d'elle. Je louai un cabriolet et, après une heure de cahots sur les mauvais chemins, je me trouvai devant la grille, où j'avais sonné, ce soir de mai que je n'oubliais plus.

« La grille était rouillée, les planches qui l'aveuglaient étaient pourries et entr'ouvertes, mais en dessus du mur les tessons de bouteilles semblaient renouvelés. Je tirai la chaînette qui grinça, la cloche tinta grêle et enrouée, et je sentis mon cœur, fêlé comme elle, battre comme

il ne battait jamais au temps où sa batterie eût servi de quelque chose. Il battait si fort la retraite et la chamade, que je fus sur le point de tourner le pied, mais on m'ouvrit. Je donnai ma carte. Je contournai la pelouse et je vis, dans une allée formant mail, les deux chenapans qui s'escrimaient à pousser des boules. Ils me regardaient de travers : je les trouvai laids, hargneux, mal bâtis, enfants d'un mariage aigri, enfants d'hiver, mauvaise bouture de hobereau.

« On m'introduisit dans un salon qui s'éclairait par le jardin. Je vis, assise auprès d'une table à ouvrage, une tapisserie à la main, une femme qui, certes, n'était plus jeune, mais qui cependant ne paraissait point vieille, à la fois fraîche de teint, blanche de cheveux, des yeux cerclés d'ombre, très bruns, à la fois pénétrants et doux, un regard qui touchait, tant il paraissait triste, et qui troublait à la fois, tant il paraissait profond, filtrant sous les longs cils qui le voilaient à demi. Elle se leva, petite, la taille demeurée très pure de forme, et fine, et souple,

étrangement, avec beaucoup de grâce, une dignité charmante : une femme que la vie aurait pu tourmenter, mais qu'elle n'avait pas déformée.

« Elle se rassit aussitôt, m'invitant à prendre place dans un fauteuil en face de sa causeuse, et me demanda l'objet de ma visite.

« — Je vois bien, madame, que mon nom vous est inconnu. Si vous l'avez entendu un jour, vous devez l'avoir oublié depuis longtemps. »

« Elle fit un geste vague d'assentiment. Je continuai ou plutôt j'essayai de continuer, m'embrouillant dans mes politesses banales, n'osant risquer la question qui me montait aux lèvres, et que, maintenant, je jugeais si déplacée, si ridicule, que je ne trouvais plus de mots pour la poser.

« — Je me suis présenté chez vous, madame, il y a quelques années, plusieurs années, c'était au printemps de 1814, oui, en 1814, il y a vingt ans... au mois de mai; je revenais de l'armée

d'Italie où je servais... ce sont des circonstances que l'on n'oublie pas... je reçus un billet de logement pour votre château... je ne pus avoir l'honneur, ce soir-là, de vous présenter mes hommages : vous étiez souffrante; et, le lendemain, à la première heure, j'eus le regret de partir sans avoir pu vous exprimer mes remerciements. Hier, par hasard, revenant d'Afrique, je suis passé dans votre voisinage; alors vous comprenez, madame... »

« A mon grand soulagement elle m'interrompit :

« — Votre nom, monsieur, ne m'en veuillez pas, pouvait n'évoquer en moi qu'une impression très vague, mais je me souviens bien de la visite que fit chez moi un capitaine de chasseurs... trop bien même, car... je ne saurais vous en adresser aucun reproche... cette visite fut pour moi l'occasion d'un grand chagrin... »

« Ces mots réveillèrent toutes mes anciennes appréhensions; toutes mes chimères se remirent à danser leur ronde extravagante. Je trem-

blais si fort que je ne pus articuler une parole. Ses yeux s'étaient baissés sur son ouvrage où dormaient ses mains fines et blanches; elle poursuivit, avec une nuance d'effort :

« — Puisque vous avez gardé une mémoire si fidèle de cette visite, vous vous souvenez peut-être d'une jeune fille, ma femme de chambre, qui m'excusa près de vous de ne point vous recevoir et qui, si je ne me trompe, vous servit à souper, mon mari étant absent et ayant emmené son valet de chambre? »

« Ces mots déjà entendus, cette maison où j'avais passé et, depuis, tant vécu par le rêve, les sons, les objets, tout réveillait en moi les impressions anciennes. Tant d'années s'étaient écoulées depuis lors! Tout me redevenait proche, familier, vivant. J'allais m'écrier : « Lisette! Léonie! » mais il me parut qu'elle avait insisté sur ces mots : « ma femme de chambre », avec une ironie légère, et je me tus. Elle poursuivit :

« — Eh bien, monsieur, cette jeune fille avait inspiré au jardinier du château une pas-

sion lamentable. Elle refusa de l'épouser. Il la prit en haine et, pour se venger d'elle, il l'accusa — ici un instant d'hésitation — il l'accusa d'avoir accepté un rendez-vous dans votre chambre. Je la défendis de mon mieux. C'était ma sœur de lait, la compagne de ma jeunesse, de ma solitude, très digne, par son attachement, de l'affection que je lui portais. Mais cet homme avait capté la confiance de mon mari. M *** ne voulut rien entendre et chassa la pauvre fille.

« — Ah! madame, m'écriai-je gauchement, si j'avais su!

« — Si vous aviez su, monsieur, vous n'auriez pu, permettez-moi de vous le dire, rien faire qu'une maladresse. Les affaires de cette sorte ne se traitent que par le silence... Léonie m'a quittée, mais je ne l'ai point abandonnée, elle s'est mariée, bien mariée, elle est heureuse.

« — Et, murmurai-je, confondu de ce dénouement si naturel, mais si imprévu pour moi, et vous l'avez revue?

« — Non, monsieur; mes fils ont hérité de l'aversion de leur père envers elle. Ils ne me permettent pas de la recevoir.

« — Ils ne vous permettent pas? »

« Ce mot m'avait échappé inconsidérément; j'en ressentais de l'embarras. Elle se leva. Je compris que la conversation était finie.

« — Je suis sensible à votre visite, monsieur, reprit-elle, et je vous remercie; mais je n'ose vous dire : au revoir! Nos chemins sont trop éloignés l'un de l'autre. »

« La voix se voilait; mon cœur se mit à battre le rappel, rappel d'impressions très tendres et très poignantes. Lesquelles? Rappel de si peu de chose et de si loin... Rien, peut-être, que l'émotion, quand on n'est plus jeune, de ces seuls mots : Autrefois et adieu.

« Elle me tendit la main, je m'inclinai pour y déposer un baiser. Alors je me sentis frémir de la tête aux pieds. De la soie de ses cheveux blanchis montait vers moi, enveloppant et subtil, l'arome unique, l'arome inoubliable de la

nuit de printemps. Je la regardai dans les yeux, elle devint blême; je pris sa main.

« — Le parfum de madame! murmura-t-elle, défaillante. Vous ne l'avez donc pas oublié... »

« Et, avec ce parfum, tout l'effluve des souvenirs, les délices remémorées tant de fois, tant de fois désirées, imaginées, je les sentais présentes; la tendresse me remontait au cœur, les baisers me remontaient aux lèvres... Il me sembla que je sonnais la fanfare, la fanfare de l'éternel amour. Ni mes cheveux blancs, ni ma moustache grise ne me contenaient plus. J'étais jeune, je l'adorais, je mettais ma vie à ses pieds.

« — C'est vous! Je vous ai toujours aimée... Cet amour m'a possédé tout entier. Il absorbait ma vie. Je me croyais fou. Mon cœur vous avait devinée... Et, maintenant, vous êtes libre, rien ne nous retient, ni l'un ni l'autre... Laissez-moi cette main. »

« Elle la retira doucement, très doucement.

« — Non, dit-elle. Je ne puis, ce serait mal.

Je ne mérite pas ce bonheur. J'ai fait une faute, je la dois expier, et d'autant plus que je ne puis m'en repentir... J'appartiens à mes fils... J'ai été très malheureuse, je le serai davantage... mais, grâce à vous, j'ai un passé... Bénie soit la pensée qui vous a ramené ici... et m'a permis de vous dire adieu!...

« — Est-ce possible! m'écriai-je... Je vous ai tant aimée sans vous connaître, et maintenant...

« — Maintenant? dit-elle, vous ne me reconnaîtriez plus. »

Honfleur, octobre 1904 — août 1905.

BRUMAIRE ET FRUCTIDOR

BRUMAIRE ET FRUCTIDOR

I

LA RANÇON

On les avait surnommés Brumaire et Fructidor, à cause des fameuses journées où ils avaient joué un rôle très obscur, qu'ils se plaisaient à rappeler. De leurs véritables noms : Colmiche (Léandre-Anatole), de Canapville, et Bourdigalier (Constant), de Saint-Gatien-des-Bois. Désignés l'un et l'autre comme *volontaires* par leurs communes respectives, en 1792, ils avaient, depuis lors, constamment fait la guerre : il y en avait partout et toujours. Colmiche sur le Rhin, où il contribua, de toute la

force de ses dix doigts crochus et de toute la robustesse de ses épaules, à l'évacuation du Palatinat; Bourdigalier sur les Alpes et dans l'Apennin, où il avait *sécularisé,* dans la mesure de ses moyens, nombre de couvents. Ramenés dans l'Ouest, ils bataillèrent, Colmiche contre les brigands de Bretagne et Vendéens, Bourdigalier contre les brigands du Bocage et chouans de basse Normandie : l'un avait fusillé Charette et l'autre Frotté. Depuis, ils avaient parcouru tant de kilomètres, envahi et réquisitionné tant de peuples divers qu'ils embrouillaient leurs campagnes et leurs cantonnements. Le monde leur apparaissait comme une carte de géographie sur laquelle on aurait répandu l'encrier; plus d'habit d'arlequin ni de coutures coloriées, rien que du noir, partout et uniformément, des pays dévastés et des noms illisibles. Quelques-uns seulement émergeaient de leur mémoire, pour des raisons qui n'avaient rien de glorieux. Colmiche se souvenait de Torres-Vedras, parce que le nom sonnait étrangement à ses

oreilles et qu'il était parti de là pour les pontons anglais. Bourdigalier citait Smolensk et Stoudianska, qui, dans sa bouche, sonnaient formidablement, ainsi que des jurons exotiques. Sur les pontons, Colmiche perdit l'œil gauche dans un duel aux lames de couteau, emmanchées de lattes en bois; Bourdigalier laissa son pied droit gelé, retour de Russie, à Dantzig, d'où il rapporta une jambe de bois. Après quoi, on les mit tous les deux en retraite, Colmiche avec les galons de sergent et Bourdigalier avec ceux de caporal.

A ne tenir compte que de leur énergie, ils auraient mérité, l'un et l'autre, l'épaulette, et maintes fois; mais ils avaient panaché leurs états de service de trop d'actes de maraude et d'indiscipline, trop souvent rétrogradé dans le rang et trop souvent frisé le conseil de guerre, pour atteindre un sort plus brillant. Colmiche, évadé, vint s'échouer à Honfleur; il y rencontra Bourdigalier, né dans les environs, et ils associèrent leurs pensions et leurs rancunes de gro-

gnards, méconnus de leurs chefs et de la destinée.

Ils touchaient à la cinquantaine, très verts encore, mais prodigieusement ébranchés et tordus, comme de vieux arbres qui ont essuyé beaucoup de tempêtes, dont les racines sont tenaces, le tronc noueux, mais dont l'écorce s'écaille et dont les branches, au printemps, bourgeonnent comme une peau malade. Avec l'âge, l'origine paysanne de Colmiche s'accusait. Il bedonnait et semblait en tirer vanité, cambrant les reins, le cou court, sanglé de crin, très apoplectique; les cheveux clairsemés, rougeauds et rétifs, ramenés sur les tempes, les jours de barbe; le reste de la semaine, les joues en brosse à buffleteries; de gros favoris embroussaillés, à la Kléber; la bouche lippue, bouche en four, ébréchée à déchirer les cartouches et déchiqueter le biscuit; l'œil perdu quasi clos par la poussière grasse, l'autre enfoui sous les sourcils, en vrille et vairon : un satyre à l'étable, estropié, non repu : « un méchant

bonhomme », disaient les gens du pays. Bourdigalier, de loin, marquait moins mal; de près, plus redoutable, de l'allure, mais la mine féroce et renfrognée, bâti en hauteur, cheveux à l'ordonnance, moustache hérissée; brossé, bouchonné, au « dessous-de-pied », à sa bonne jambe, très tendu; l'autre, sa jambe de bois, cirée, reluisante, en botte de gendarme, et qui, à chaque pas, se dressait comme une massue : épouvantail aux enfants qui refusaient d'avaler leur médecine, un ogre retraité en croquemitaine; une complexion de fanatique.

Colmiche, beau parleur, orateur normand disert, sentencieux, mettait en scène ses récits, dialoguant, mimant; il lisait : *le Citateur* de Pigault-Lebrun, *le Curé Meslier, le Moniteur Officiel*, journal de l'Empire, et il s'en était fait un répertoire de brocards impies, de polissonneries, de lambeaux de proclamations, harangues et textes de décrets, passant pour se connaître en lois et, par atavisme, tournant sa ruse de guerre à la chicane campagnarde et sa figure

de soldat *épaté* à la tête d'homme de loi, qui est la vanité des paysans de Normandie. Un petit verre de calvados, offert à propos au café, ou, même, sur les bancs de la jetée de bois, quand on y prenait un air de soleil, et Colmiche entonnait l'histoire, toujours variée en ses épisodes, de son évasion des pontons, et, de préférence, la journée de Fructidor, sa journée à lui, au moins autant qu'à ce Marseillais de Barras et à ce geignard de La Revellière-Lépeaux.

« Je servais dans les canonniers. Le citoyen général Augereau, envoyé par Bonaparte afin de défendre le Directoire exécutif et les libertés publiques, réputé d'ailleurs et passé duc de Castiglione pour ses talents militaires et ses vertus républicaines, nous fit prendre les armes, dans la nuit du 17 au 18, sur l'esplanade des Tuileries, près du pont tournant où les hussards de Besenval sabrèrent le peuple, l'an Ier de la Liberté. C'est moi qui ai tiré le célèbre coup de canon à poudre qui donna le signal de la journée, appelé les patriotes et jeté la terreur dans

l'âme des Clichyens. Je me tenais, avec ma pièce, devant le ci-devant château, alors temple des lois et asile sacré du législateur, quand les damnés ci-devant, élus par dol et surprise, et se prétendant représentants du peuple, vendu par eux, se présentèrent aux guichets, exhibant leurs cartes et médailles. Ils réclament leur entrée, afin de décréter contre le peuple. Je leur montre l'écriteau sur la porte : « Lisez, « que je leur dis, si vous savez lire : Liberté, « Égalité, Fraternité; porte close! Les traîtres « n'entrent pas ici. Passez au large. » Ceux qui se rebiffent, on les coffre, et ils vont rejoindre les suspects, arrêtés à domicile; leur président Pichegru, l'ex-conquérant de la Hollande, maintenant délivrée et république batave; le citoyen Barthélemy, foutriquet de diplomate, qui avait, en l'an III, endoctriné le comité des thermidoriens et signé honteusement la paix avec Cobourg, un traître qui voulait rendre le Rhin aux Allemands. On les enferma dans des cages ainsi que des bêtes curieuses. Je fus commandé à la

barrière, toujours avec ma pièce, afin de contenir la populace des brigands ameutés, tandis que les hussards serraient de la pointe les braillards qui couraient après les voitures, et en route pour un Sinnamari! Hommes à talents! voilà votre sort, leur déclare le Directoire exécutif : ils voulaient ramener Louis XVIII, son ventre et toute la contre-révolution; on les a emmenés à la Guyane; ainsi finirent les complots tramés contre chacun de vous, citoyens, concluaient nos Directeurs épurés, contre vos droits les plus chers, contre vos propriétés. Citoyens, respectez les propriétés. »

Arrivé là, Colmiche pleurait. Il ne pouvait prononcer sans fondre en larmes ces mots sacrés : liberté, propriété, vertu, divinités mystérieuses de son Olympe, un et indivisible, de vieux révolutionnaire refoulé dans une défroque de grognard.

Bourdigalier, taciturne, monosyllabique, ne se complaisait point aux détails. Il affirmait en bloc, en phrases rompues, d'une voix rude et

sèche, voix de réquisition, d'exécution, de visites domiciliaires et de pied de mur. Sa journée, c'était le 18 Brumaire de l'an VIII, la journée de Saint-Cloud, quand il battit le tambour, sur l'ordre de Murat, lors de la fameuse charge aux avocats, sicaires des Anglais, assassins de Bonaparte, ce qui le fit passer tambour-maître et l'amena à commander, plus d'une fois, le roulement dans la plaine de Grenelle et à porter, faute de tambour, la lanterne, la nuit de Ventôse an XIII, dans le fossé de Vincennes, à côté de Savary.

« Le brigand, je veux dire le Bourbon, réclamait un confesseur. Voyez-vous, un billet de logement tout droit au Paradis. La République ne délivre pas de ces passeports-là, lui dit Savary; va-t'en voir si j'y suis. — Un b... à poil! aujourd'hui duc de Rovigo : et qui ne l'a pas volé. »

Impies à tous crins, encore plus que soudards, crédules comme des enfants du peuple, farcis de légendes, superstitieux comme des sauvages et, pour finir, fétichistes de Napoléon, ne se

consolant point de n'avoir pu lui porter ce qui leur restait de membres et de sang. L'imagination hantée de complots, de débarquements, ainsi que d'autres l'ont de sorciers, de fantômes et de sabbats. Les mauvais plaisants, au cabaret, s'amusaient à les *faire monter,* comme on dit; ce n'était pas malaisé.

« Votre Empereur s'est fichu de vous; il vous a pris votre œil, votre jambe et vous laisse sans le sou, maintenant que vous ne lui êtes plus bons à rien, trop tannés pour la chair à canon; et lui, que vous avez porté sur le pavois, il se goberge avec ses ducs, ses nobles, il épouse une archiduchesse, la nièce de l'Autrichienne, il se prétend le neveu de Louis XVI et le cousin de tous les tyrans couronnés; comme s'il n'y en avait pas assez, il en fait de sa propre main, de sa propre famille.

— Eh bien, quoi! s'écriait Colmiche; des comtes, des barons, des ducs, des rois, est-ce que ça me gêne; des nobles au choix, j'en veux bien: c'est de l'aristocratie que je ne veux pas,

des ci-devant, qu'on n'a pas vu monter et qu'on ne sait pas pourquoi ils sont en haut de l'escalier quand le peuple reste en bas. Demandez au brave Lefebvre, il vous répondra par des N... de D..., et Masséna, l'enfant chéri de la victoire, par des j... f... Voilà la noblesse de Napoléon, la vraie, la bonne, des enfants du peuple, partis de rien, comme vous. Avec de l'instruction et de la conduite, nous aurions pu en être, comme les camarades : encore on n'en demandait pas tant, à qui risquait sa peau. Voyez Bidard, il n'était pas fichu de signer son nom, et le voilà baron, de la charge de cavalerie de Wagram, avec trois mille livres de rente sur le Grand-Livre, sa pension et les tours de bâton de la remonte, à Évreux... Des nobles! voulez-vous juger de la différence?... Les autres n'avaient qu'un mot à la bouche : leurs pères; plus on remontait loin, plus ça se perdait dans la nuit des temps et de l'obscurantisme; moins ils en avaient fait par eux-mêmes, plus ils se rengorgeaient dans leurs quartiers... quartiers d'hiver,

où l'on bat la semelle, où l'on ne fiche rien... Leurs pères! paraît que dans ces classes-là il leur en fallait plusieurs... Dans le peuple, il suffit d'un seul... La nature et l'égalité... Voilà... Et pour l'archiduchesse, ça vous impose, parce que vous êtes encore dans les anciennes idées... vous ne comprenez pas... c'est la Révolution, monsieur, en chair et en os et sur ses deux pieds... L'Empereur rosse le beau-père, c'est Wagram; il emporte la fille, c'est sa part de prise... Mais cette vieille archibête de Kaiserlik me l'aurait donnée, à moi qui vous parle, sa *Phigénie*, comme dit M. de Fontanes, si j'avais tant seulement eu la capacité de me faire empereur et de le battre... à la place de l'autre... C'est toute l'armée française qui a épousé Marie-Louise, monsieur, et le dernier soldat a eu son morceau de peau d'archiduchesse.

— Mais, reprenait le bourgeois, ou le commis voyageur, comment accommodez-vous ensemble Napoléon, que vous adorez, et Robespierre, que vous vénérez tant?

— Et vous, monsieur, révérence parler, votre bon Dieu et ses saints... Robespierre, c'était la vertu; Napoléon, c'est la gloire. Et c'est la même chose : une et indivisible, la république et le peuple. Je le sais, pour l'avoir entendu dire par des personnes qui le savaient. Napoléon, dans sa jeunesse, était du parti de Robespierre, Robespierre l'avait distingué et Napoléon l'a regretté, et il ne permettait pas qu'on en dise du mal, pas plus que de Clovis, que du Comité de Salut public et de tous ses prédécesseurs. Si les réacteurs n'avaient pas lâché Robespierre, en Thermidor, Napoléon l'aurait fait...

— Duc?

— Non, monsieur, mais pape...

— Et vous lui auriez baisé sa mule », concluait Bourdigalier...

Le printemps de 1814 les vit agités, soupçonneux, sinistres; ils montaient la garde devant les cafés, à l'arrivée du facteur, se précipitaient sur ses pas, arrachaient *la Gazette,* se

rencognaient au fond de la pièce, défendant leur papier comme un chien l'os qu'il ronge; Colmiche lisait, Bourdigalier jurait. Napoléon toujours vainqueur, les étrangers avancent toujours, et toujours des trahisons, les émigrés en serre-file, les Bourbons dans les fourgons, comme en 92... Le comte d'Artois en Lorraine, le duc d'Angoulême dans le Midi... On allait revoir toutes les misères... Il faudrait, la nuit, battre les mares à grands coups de gaules, pour empêcher les grenouilles de chanter sous les fenêtres des nobles... Il faudrait suivre les processions... Ils erraient le long des grèves, scrutant la mer, guettant un débarquement des Iles d'Angleterre, flairant la bande de Georges, la machine infernale de Saint-Rejon.

« Chacun a le droit de leur courir sus et de leur tordre le cou, disait Bourdigalier.

— Constat d'identité : deux citoyens, d'un civisme reconnu, loi de Brumaire an III, déclarait Colmiche, qualité d'émigré reconnue, porté les armes contre la République, jugé, con-

damné, exécuté sans désemparer, dans les vingt-quatre heures...

— Hors la loi! » concluait Bourdigalier.

Un soir d'avril, comme ils battaient le marais de Pennedepie, dont la plage ensablée leur paraissait particulièrement suspecte et favorable aux atterrissements nocturnes, le crépuscule tombant, la grève déserte, ils furent abordés par un particulier qu'ils ne connaissaient pas. Une manière de paysan, sournois, mielleux, cafard, dont la « mine de bedeau » n'était certes pas faite pour leur inspirer confiance. Mais l'homme, insinuant et tenace, les connaissait bien, lui, et il sut les prendre, louant leur vigilance, leur patriotisme, leur haine des Bourbons, des émigrés, des chouans et des Anglais. Il sut trouver le mot de passe qui leur fit dresser les oreilles, les fit se poser au port d'armes, l'un à droite, l'autre à gauche, se penchant vers lui, quêtant de l'œil et s'assurant que nul ne pouvait les voir ni les entendre. Alors, se faisant de sa main un cornet, de crainte que le vent n'emportât

ses paroles, l'homme leur confia son secret :

Louis XVIII était attendu; cette nuit même, il débarquerait à la marée de neuf heures... Rien à craindre... Tous les douaniers étaient à la guerre; des Anglais l'amèneraient dans un canot... Et lui, l'homme, serait là pour le recevoir et le conduire dans la propriété de son maître, tout près de la grève, aux Pavillons, où Louis XVIII passerait la nuit et la journée du lendemain; ses amis viendraient le chercher en voiture, la nuit suivante.

« Car il est si gros et si lourd, ajouta l'homme, qu'il ne serait pas capable de se remettre en route tout de suite. Il faudra qu'on le couche en arrivant.

— Compris, dit Bourdigalier. Nous lui servirons de valets de chambre.

— Minute, dit Colmiche, et l'escorte.

— Moi tout seul, reprit l'homme.

— Suffit, dit Bourdigalier. Nous l'attendrons au passage, et à la mer!

— Non, dit l'homme, la grève n'est pas sûre, quelque rôdeur n'aurait qu'à passer, et le bateau

qui l'amènera pourrait accoster de nouveau... J'aime mieux aux Pavillons...

— Une oubliette? demanda Colmiche...

— Approchant, répondit l'homme. Laissez-moi le conduire et l'installer... Pas de voisins, nuit noire, vous ne serez pas dérangés... Je vous le livre; le reste vous regarde.

— Le mur, dit Bourdigalier.

— Un instant, reprit l'homme. Comment le reconnaîtrez-vous?

— Vous nous le désignerez.

— Sans doute, mais qui prouvera que je ne vous trompe pas?

— Pas ta mine, suppôt de sacristie.

— On ne fait pas sa mine, sergent. Mais j'ai prévu le cas. »

Il tira de sa poche et déploya une méchante estampe anglaise, en couleur. Dans l'obscurité baissant, les deux soudards distinguèrent, tant bien que mal, sur les indications de l'homme, un personnage très gros, assis devant une table.

« Voyez, disait l'homme, ces jambes enflées,

il a la goutte, il ne peut supporter les bottes, il ne porte que des guêtres... Il écrit... Vous ne le distinguez pas? Regardez de plus près. La plume dans la main... Le nez, le fameux nez des Bourbons et, au bas de l'image, ce qui est écrit...

— Je ne peux pas bien lire, dit Colmiche.

— Je lirai pour vous... suivez les lettres : Louis, Stanislas, Xavier de Bourbon... comte de Lille... »

Ils écarquillèrent les yeux. L'homme replia son image.

« Va pour le signalement, dit Colmiche; mais vous devez avoir un mot d'ordre?

— Plusieurs. J'allais y venir, sergent... Vous direz : France, il répondra : Et Champagne. Vous reprendrez : Vous venez de Londres? Il répondra : Par la mer. Vous reprendrez : Vous êtes le seigneur de ce lieu? Il répondra : Et de tout le pays alentour.

— Entendu! déclarèrent les soudards. Allons chercher nos armes.

— Sans oublier la lanterne, » ajouta Bourdigalier, toujours obsédé de Vincennes.

Rendez-vous fut pris pour onze heures du soir, dans un sentier qui remontait de la grève au chemin de Honfleur à Villerville.

A dix heures et demie, en avance, les soudards s'y trouvaient, en attirail de guerre, les fusils en bandoulière, les sabres au côté et des crosses de pistolet à portée de la main dans les poches de leur redingote. Ils entendaient, tout près d'eux, la mer rouler sur les galets. Deux heures se passèrent.

« La mer baisse, dit Colmiche. Il doit avoir débarqué...

— A moins que l'homme ne se soit fichu de nous. »

Ils se remirent en faction. Une ombre s'approcha.

« Qui va là?

— Ami, répondit la voix de l'homme de la grève.

— Affaire manquée? dit Colmiche.

— Au contraire... Tout est en ordre... mais le débarquement s'est fait un peu plus loin : à la pointe de Cricquebœuf, près du four à chaux... et comme il marche mal, sur ses grosses pattes molles, impotent comme il est, nous sommes arrivés plus tard aux Pavillons.

— En route ! » dit Bourdigalier.

Le chemin très couvert, très tortueux, suivait, un bon temps, le lit de la rivière. On barbotait dans l'eau. Les soudards tempêtaient et sacraient, n'aimant pas à se mouiller les pieds.

« Je n'en ai qu'un, dit Bourdigalier; je ne veux pas m'enrhumer de celui-là. »

Plus loin, ce fut pire. La jambe de bois buttait, dans l'obscurité, contre les racines. On grimpa, on traversa une haie, on marcha dans un bois et l'on déboucha sur une terrasse, au-dessus d'un verger. A droite et à gauche, deux masses noires : c'étaient les Pavillons, ailes d'un château dont le corps principal ne fut jamais bâti. A l'un de ces pavillons, au rez-de-chaussée,

une fenêtre éclairée jetait sur le verger une traînée de lumière.

« Il est là ! dit l'homme, à son bureau ; il écrit, comme dans son portrait que je vous ai montré... Vous le reconnaîtrez tout de suite, on ne peut s'y tromper... Je vous ai promis de vous le livrer... Il ne se méfie de rien... Il est à vous... »

Là-dessus, il disparut... Les deux soudards ne songèrent ni à le rappeler, ni à le suivre. Au surplus, ils allaient bien voir.

Ils descendirent dans le verger par un plan incliné très glissant, tapissé de mousse. Les herbes encombraient les allées du verger, étouffant le bruit des pas. Ils arrivaient devant la fenêtre, qui n'avait point de rideau, et, se tenant en dehors du rayon lumineux, ils se penchèrent, appuyés sur leurs fusils.

Ils distinguèrent une sorte de salon ; sur les panneaux blancs de la boiserie se dessinait un énorme bureau à auvent et à galerie ; un flambeau à trois branches, avec abat-jour, éclairait un homme obèse, le dos rond, affaissé plutôt

qu'assis dans son fauteuil, les joues flasques, une perruque à tresse. Devant lui, des papiers déployés qu'il feuilletait d'une main, tandis que, de l'autre, il tenait son binocle. Il paraissait déchiffrer avec peine, se redressait, se baissait, prenait des notes, compulsait, traçait des lignes.

« C'est lui! dit Bourdigalier.

— Je reconnais le nez, dit Colmiche, mais je ne vois pas les guêtres.

— Les jambes sont cachées sous le bureau, fit observer Bourdigalier. Entrons. »

Colmiche avança de son pas mat d'homme gras, sur l'herbe détrempée. La jambe de bois de Bourdigalier se heurta contre les marches du seuil. Ils poussèrent la porte. Derrière son bureau, l'homme ne pouvait les voir.

« C'est vous, Benoît? » dit-il.

Il déposa ses papiers et releva la tête. Les deux soudards étaient à ses côtés, vision des temps sinistres, des visites domiciliaires et de la guerre des chouans. C'était un homme de sang-froid. Il essaya de se lever. Ses jambes

refusèrent le service. Il poussa un long soupir, comme suffoquant, mais sur sa large face blême nul signe de terreur, du calme au contraire, et une dignité singulière.

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Vous devez vous en douter, répliqua Colmiche. Mais n'appelez pas, ce serait inutile.

— Je m'en doute, répondit le vieillard.

— Et puis, repartit Colmiche, cela simplifiera les formalités.

— Quelles formalités?

— D'abord, le mot. France... »

Le vieillard, après un moment de surprise, répondit : « Et Champagne.

— Vous venez de Londres.

— Par la mer...

— Et vous êtes le seigneur de ce lieu.

— Et de tout le pays alentour...

— Ça y est, dit Bourdigalier. »

Colmiche continua d'interroger.

« Votre nom?

— Louis-Stanislas-Xavier Lecomte.

— Le comte de quoi?

— Ah!... Vous savez? » dit l'homme, que ces questions déconcertaient singulièrement... Il répondit : « Lecomte de Lille, c'est à cause...

— La cause, dit Bourdigalier, nous nous en fichons.

— Le fait, reprit Colmiche. Vous êtes émigré.

— Je n'ai jamais menti. J'ai émigré.

— Vous avez servi chez les alliés, fait la guerre à la République...

— Servi chez les alliés, jamais... fait la guerre à la République, oui, et dans ce pays même, avec Frotté... mais, depuis lors...

— Depuis lors, ça a continué, dit Colmiche. Mais nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Complice de Frotté, vous avez encouru les mêmes peines. Vous allez les subir...

— Sans désemparer, interrompit Bourdigalier.

— De quel droit? s'écria le vieillard.

— Du droit de tout le monde! déclara Colmiche.

— Du droit de hors la loi! ajouta Bourdigalier.

— Hors la loi certainement, affirma Colmiche qui avait préparé son discours et qui tenait à ses judicatures de bas Normand. Mais, par la loi aussi. »

Et, tout d'une haleine, il récita, accumulant les mots, embrouillant les textes, confondant les articles :

« Loi de Brumaire an VI : tout émigré convaincu d'avoir porté les armes contre la République... » Il appuya : « une et indivisible — et qui rentre sur le sol de ladite... sera immédiatement appréhendé au corps... l'accusateur public appellera des citoyens d'un civisme reconnu, au moins deux...

— Présent! » articula Bourdigalier.

Colmiche poursuivit :

« S'ils affirment l'identité, l'accusé, reconnu émigré, sera condamné, jugé et exécuté dans les vingt-quatre heures, sans recours de demande de cassation...

— Et sans phrases ! » ajouta Bourdigalier, qui trouvait le temps long et les formalités inutiles.

Le vieillard les écoutait, imperturbable, les dévisageant de ses petits yeux perçants, hautains, quasi goguenards, encore que cet interrogatoire tournât au tragique.

« Vous êtes peut-être tout simplement deux coquins, dit-il, et vous n'en voulez qu'à ma bourse... Quant à ma personne, vous voyez bien que la goutte me travaille et que je ne puis pas bouger... Vous êtes maîtres de moi, vous êtes armés, je ne le suis pas... Mais je ne vous laisserai pas vous moquer de moi de la sorte... La mort soit, pas le ridicule... Je la connais votre loi de Brumaire, je la connais mieux que vous... vous n'êtes ni le gendarme, ni l'accusateur public, que je sache... Des citoyens d'un civisme reconnu... il se peut... Mais c'est le juge qui condamne et non les citoyens à civisme...

— Si vous la connaissez si bien, déclara Col-

miche, assez décontenancé tout de même, c'est pour l'avoir enfreinte...

— Je ne le cache pas. Mais elle est tombée avec les gens qui l'ont faite...

— Je la ramasse, dit Bourdigalier. Concluons. »

Colmiche, grotesque en sa pose de magistrat terroriste, ajouta :

« Plus d'observations. Le temps marche. Vous étiez en train d'écrire. Achevez. Vous avez cinq minutes pour mettre ordre à vos affaires. »

Le vieillard tenait sa main blanche et grasse sur les papiers, une bague brillait à l'annulaire. L'homme eût paru imperturbable si la plume n'avait légèrement tremblé entre ses doigts.

« Mes affaires sont en ordre, au moins en ce qui vous concerne, répondit-il avec un sourire singulièrement ironique. Ainsi vous êtes décidés à m'assassiner...

— Exécuter, déclara Bourdigalier.

— Vous me laisserez au moins faire mes prières...

— Faut-il aller chercher le curé de Pennedepie ? demanda Bourdigalier.

— Vous aviez cinq minutes pour vos affaires, dit Colmiche, vous les aurez pour vos patenôtres.

— Pas une de plus, pas une de moins », dit Bourdigalier. Il se mit à compter sur ses doigts.

Le vieillard essaya encore, mais vainement, de se lever. Alors, tirant de son gilet une croix de Malte, il la plaça devant lui, joignit les mains, les yeux fermés, les lèvres marmottantes.

Colmiche veillait, les regards tournés vers le verger. L'aube pointait, très pâle, à travers les bourgeonnements des pommiers. Le vieillard rouvrit les yeux, remit la croix dans son gilet.

« Je suis prêt.

— On va vous lier les mains.

— Faites. »

Ils les lièrent.

« Alors, c'est ici, à cette place, que vous prétendez me tuer.

— Ce ne serait pas régulier, déclara Colmiche. Il faut un mur.

— Et une lanterne, interrompit Bourdigalier.

— C'est, répartit le vieillard, que je ne suis pas sûr de me tenir debout.

— On vous prêtera un fauteuil, comme à Charette.

— Vous voulez dire d'Elbée, dit le vieillard toujours imperturbable.

— Brigand pour brigand, le nom ne fait rien à l'affaire.

— Soit! »

Et comme ils s'approchaient, pour le soulever sous les épaules, il les regarda, tour à tour, bien en face et, les dévisageant :

« Pourquoi ces simagrées? cette parodie de justice? Vous voyez bien que je n'ai pas peur. Je suis vieux. J'ai affronté la mort bien des fois... Mais, si c'est à mon argent que vous en voulez, vous perdez votre temps... vous ne le

trouverez pas... C'est cette canaille de Benoît qui vous a conduits ici... Il vous a parlé d'un trésor... moi seul connais la cachette... Benoît m'a trahi... Débarrassez-moi de lui, et je vous ferai la part large... Que vous a-t-il promis : dix mille francs, vingt mille francs?

— Ni vingt mille louis, ni un rouge liard! s'écria Colmiche. Vous pouvez garder votre argent et le secret de votre cachette. Nous ne mangeons pas de ce pain-là. Nous sommes des soldats, nous avons servi sous la République et sous l'Empereur. Le pillage soit, droit de la guerre... mais tuer pour voler un Français, même émigré, jamais... Pour ce qui est de votre Benoît, au point où nous en sommes, on peut se dire ses vérités : il vous a trahi, c'est lui qui vous a dénoncé et livré... Qu'il en veuille à votre cassette, c'est probable... nous autres, nous n'en voulons qu'à votre personne, à votre soi-disant Majesté, et nous voulons débarrasser l'Empereur et Roi d'un prétendant qui ne travaille que pour Pitt et Cobourg...

— Ah çà! s'écria le vieillard, qu'est-ce que vous me chantez là. Pitt est mort et Cobourg est loin... Un prétendant? Quel prétendant? Je n'en connais qu'un, Louis XVIII...

— Farceur! dit Colmiche, et le comte de Lille, qu'est-ce que vous en faites? »

Le vieillard respira longuement; il y eut comme une éclaircie sur son visage, et très goguenard :

« Je devine. Vous êtes les dupes de ce coquin de Benoît. Pour qui me prenez-vous?

— Pour ce que vous êtes... Louis XVIII... dit roi de France et de Navarre... dit le comte de Lille, en personne, chair et os...

— Malheureux! vous alliez commettre un crime inutile. Je me nomme, en effet, Louis-Xavier-Stanislas, pour être né le même jour que le prince... Lecomte est le nom de mon père et *Delille* celui de ma mère... Et je suis dit Lecomte de Lille parce que mes infirmités me font ressembler au... » Il allait dire : au roi, il se reprit : « au prétendant ».

Les deux soudards se lançaient l'un à l'autre des regards effarés, en même temps, et féroces. Le vieillard vit leur trouble et continua :

« Vous n'avez pas à vous méfier de moi, je suis incapable du moindre mouvement. Allez au pavillon d'en face et voyez ce qu'y fait le sieur Benoît. Si vous n'êtes pas convaincus, vous pouvez me fusiller à votre guise.

— Allons ! » dit Bourdigalier, brutal, mais simpliste.

Colmiche, plus sceptique, le suivit en grommelant.

Dans le demi-jour, le pavillon dressait ses murs délabrés, ses volets clos, à demi déchaussés, sa porte ouverte. Ils entrèrent : dans le plancher disjoint, une trappe, d'où sortait l'extrétrémité d'une échelle. Colmiche descendit ; Bourdigalier, à l'affût, se tint près de la trappe, le fusil armé. Une lanterne, posée à terre, éclairait très distinctement Benoît, qui travaillait à une étrange besogne. Dans le sol, jalonné de petites branches de bois rejointes par des fils en figures

de géométrie, il piochait, suant et gémissant.

Il ne l'entendit approcher que quand Colmiche fut à deux pas de lui. Et, se redressant, s'essuyant le front, appuyé sur sa pioche :

« Eh bien, c'est fait?

— Crapule, dit Colmiche, tu t'es f... de nous.

— Citoyen, je vous jure...

— Et le trésor, dont tu ne nous parlais pas!

— Le trésor, c'est vrai... mais je pensais que, pour des héros comme vous, ces choses-là ne comptaient pas... Tout pour l'honneur et pour le salut public... Mais, si vous y tenez, je suis prêt à partager avec vous... Donnez-moi seulement un coup de main...

— Le voilà, le coup de main, » dit Colmiche; et d'un coup de pistolet il l'étendit mort.

« Maintenant, dit Colmiche, en rejoignant Bourdigalier, en retraite...

— Mais le vieux?

— Il avait raison; il est vivant et il garde son trésor, ça doit lui suffire. Il en sera quitte pour la peur.

— Il nous dénoncera.

— Il est trop malin pour cela. Benoît paiera pour tout le monde... En tout cas, filons... »

Ils rentrèrent sans avoir fait de mauvaises rencontres, assez inquiets toutefois de leur équipée.

Ils apprirent, le lendemain, que les fermiers des Pavillons, en venant le matin visiter leurs bêtes, avaient trouvé les pavillons ouverts : Benoît tué, dans la cave de l'un; le propriétaire, M. Lecomte, connu sous le sobriquet de *Lecomte de Lille*, ligoté, à demi mort devant son bureau, papiers en désordre, encrier renversé. Il semblait sous le coup d'une apoplexie; un docteur, cherché en toute hâte, arriva juste à temps pour le saigner. Quand il revint à lui, Lecomte raconta que, rentré dans la nuit, secrètement et afin de rechercher une cassette enfouie par lui avant son départ, son régisseur, Benoît, l'avait abandonné, qu'il avait été assailli par deux hommes, dont il n'avait pu discerner les figures, les complices de Benoît, sans doute.

Benoît, sur les premières indications de son maître, avait commencé le travail. Ses complices l'avaient tué, selon toute vraisemblance, pour ne pas avoir à partager avec lui.

Quoi qu'il en fût, un fait certain se dégageait de l'affaire. Le sieur Lecomte était émigré, non rallié : on l'arrêta. Avec le sang-froid qui ne l'avait pas abandonné un instant, il réclama l'apposition des scellés sur ses pavillons et la constitution d'un séquestre. Peu de jours après, l'Empire étant tombé, il fut mis en liberté sur l'ordre du gouvernement provisoire. Il rentra légalement dans sa propriété, retrouva sa cassette et quitta le pays, où il ne reparut plus.

Quant aux deux soudards, nul ne les inquiéta, sauf un particulier qui se présenta à leur domicile et s'informa minutieusement de leurs noms, prénoms et qualités. La visite ne laissa pas de les préoccuper, mais ils se rassurèrent bientôt. Un matin, le facteur de la poste leur remit à chacun une lettre chargée : elle contenait un titre de rente viagère de 200 livres.

« C'est le vieux, dit Bourdigalier.

— La rançon, dit Colmiche.

— Alors on peut l'accepter.

— Légalement .. il était de bonne prise... et pour émigré... sûrement... D'ailleurs nous avons signé le reçu au facteur... et nous l'avons débarrassé de sa canaille de Benoît. Il l'avait promis...

— C'est juste, un homme n'a que sa parole...

— Et un homme en vaut un autre. Allons boire à sa santé. »

LETTRES DE RÉMISSION

II

Un soir d'hiver qu'ils étaient à leur cabaret : *Le veau qui tète*, sorte de bouge dans les ruelles qui entouraient le clocher de Sainte-Catherine, la retraite sonnée, les autres buveurs rentrés chez eux, l'hôtesse dormant dans l'arrière-boutique, cave, cuisine et taudis, Colmiche dit, d'un ton mystérieux :

« Il paraît qu'il va y avoir des lettres de rémission.

— Qu'est-ce que ça? demanda Bourdigalier.

— Des lettres du Roi, par quoi il vous remet tout ce qu'on a fait, blanc comme neige...

— Ça ferait notre affaire.

— Je te crois! On aimerait à finir en douceur, sans cour prévôtale, ni autre. Il y a toujours cette bête d'histoire des Pavillons qui me tracasse...

— D'où tiens-tu cette nouvelle?

— Du petit bossu, le clerc de Legras, l'huissier.

— Il ne s'est pas fichu de toi?

— Il n'oserait pas. D'ailleurs il m'a montré la chose, couchée par écrit dans le journal de son patron, *le Drapeau blanc*.

— Tu as lu ce torchon-là?

— Tu es bête. Il n'y a pas de sot journal, il n'y a que de sottes nouvelles.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour obtenir ces lettres?

— Comme qui dirait une confession générale.

— C'est un billet de confession, alors, que le Roi vous donne; moi, je n'en mange pas.

— Manière de parler, Bourdigalier. Tu vois la calotte partout. Il s'agit tout bonnement de raconter ce qu'on a fait dans toutes les circonstances. Le petit bossu écrira sous notre dictée... Ça lui fera un joli dossier... car il ne faut rien oublier. Si on omet un seul fait, on a beau obtenir rémission pour les autres, pour celui-là on est condamné.

— Diable! ce ne sera pas facile, dit Bourdigalier; et tout, même les maraudes, tours de bâton et bagatelles?

— Oui, tout, répondit Colmiche... Tel le Palatinat quand on *évacuait* les cochons, révérence parler, les servantes, jusqu'aux chevilles des portes et aux vis des serrures...

— Et les couvents, renchérit Bourdigalier, les couvents dans les Apennins, tonnes et moines éventrés, nageant dans le sang et dans le vin.

— Et les femmes qu'on pêchait à la ligne, dans les marais d'Albufera...

— Ah! l'Espagne, on s'en est donné. »

Et ils partirent, fouillant dans le pêle-mêle de leur mémoire, comme dans une hotte de chiffonnier, des lambeaux d'anecdotes, encadrées de détails décousus, loques sinistres, litanies abominables de *soûleries*, de pillages, brutalités bêtes, sans couleur, sans relief, les ordures de la guerre, hideuses en elles-mêmes, et qui n'ont d'intérêt que par le talent d'un Jacques Callot.

Leurs aventures représentaient l'épopée, comme le tombereau des balayures représente la ville, ses élégances et ses chefs-d'œuvre. Colmiche narrait, s'écoutant avec complaisance; il s'interrompait afin de reprendre haleine, de s'humecter le gosier, mais, de la main, il se réservait la parole. Bourdigalier l'éperonnait, s'amusant de sa faconde.

A la fin, Colmiche s'arrêta :

« J'ai la tête vide, tu me laisses parler tout le temps.

— Moi ! ce sera court... un mot.

— Lequel?

— Tout... j'ai tout fait, quoi !

— C'est vite dit. Mais le petit bosco l'a assuré, il faut les circonstances...

— Les circonstances ? J'ai jamais eu d'imagination, moi ! Il n'y en avait pas de circonstances. On arrivait on ne sait comment, les choses se passaient on ne sait pas pourquoi, on s'en allait et on ne se rappelait rien...

— Pas même la bataille de Wagram?

— Ah ! Wagram, dit Bourdigalier... grande journée, deux empereurs, un archiduc, cinq maréchaux de France... Nous avions été pris, par surprise, par derrière... Le lendemain l'archiduc nous fit défiler devant lui. « Beaux hommes, qu'il dit », qu'on « les rhabille ». On nous rhabilla, en kaiserliks, bien entendu. Alors, il nous passe en revue et nous invite à prêter serment à l'Autriche. « Mazette, que nous dîmes, nous ne « mangeons pas de ce pain-là. — Alors, « qu'il dit, qu'on les déshabille ». On

nous fit rentrer dans nos uniformes, des haillons, la misère. A la paix, l'Empereur nous vit passer. « Qu'est-ce que ces sacripants-là? qu'il « dit. — Des prisonniers. — Je n'aime pas les « prisonniers. — Sire, que nous lui dîmes, c'est « l'archiduc, » et nous racontâmes l'affaire. « Alors, qu'il dit, c'est différent, qu'on les rha- « bille. » Et on nous rhabilla, Sa Majesté daignant nous reprendre à son service... Mais, ajouta Bourdigalier, ça n'est pas une histoire à rémission.

— Non, dit Colmiche... Restent les femmes...

— Les femmes, reprit Bourdigalier... place nette, reste rien...

— Vieux vampire, tu en as forcé plus que tu n'en as séduit!

— Ni l'un, ni l'autre, » dit Bourdigalier devenu morose. Sa jambe de bois se trémoussait, nerveusement, cognant les pieds de la table :

« Ne plaisante pas là-dessus, Colmiche. Ça tournerait mal.

— On se fâche, on a tort. Alors, mon bonhomme, plus d'embêtements que de plaisir... Tu n'as donc jamais été amoureux?

— Au contraire, répondit Bourdigalier, en faux bourdon.

— Au contraire de quoi? demanda Colmiche.

— Au contraire de l'agrément pour soi. Quand on est amoureux, elles ne veulent pas de vous, elles vous envoient geindre ailleurs... L'homme qui leur plaît, c'est celui qu'elles ne connaissent pas, qui passe, qui ne reviendra jamais...

— Ça, c'est vrai, dit Colmiche. Tu t'y connais mieux que tu n'en as l'air... Je vois la chose... Tu étais celui qui reste; moi, mon bonhomme, j'étais celui qui passe. »

Il fit claquer sa langue, et chantonnant :

Le jour venu, grande dame ou grisette,
On se quittait sans haine et sans effroi.
Chaque soldat portait dans sa musette
Sa couronne de roi...

« En ai-je fait de ces pèlerinages de Compostelle à l'armée de l'amour! Je rendrais des points

au Juif-Errant, et, retiens ça, jamais de violence, rien que des paroles, des paroles sucrées, toujours les mêmes... « Jamais de plus jolie que « vous... »; à toute extrémité, la promesse du mariage... « Personne ne me connaît; avec moi, « pas de scandale... je m'en vais demain matin, « et nous nous marierons au retour... », histoire de ménager leur vertu et pudeur... C'est comme la justice, les femmes, faut des formalités...

— Jamais amoureux, interrompit Bourdigalier?

— Jamais le temps, répondit Colmiche... Le rappel battait : en avant, marche! Les yeux à quinze pas devant soi... Défense de se retourner... Rien de tel que le tambour... Les souvenirs s'envolent comme les moineaux sur le passage de la troupe... et c'est heureux! sans quoi j'aurais pu sauter le pas et faire la bêtise, une fois au moins... Il y a longtemps, dans les premiers temps de la guerre. Ce n'était pas qu'elle fût, comme on dit, un riche morceau de femme, mais mignonne, et gentille, mais gentille...

c'était à un endroit dit la Haye-Pesnel, sur la route de Granville, quand on y poursuivait la déroute des chouans...

— Tu dis... La Haye-Pesnel!

– Je dis : La Haye-Pesnel.

— Continue, je t'écoute.

– Un gros village. On s'y logeait au jugé et premier occupant. J'avise une maison cossue qui avait l'air abandonné. Je cogne, on parlemente; je m'explique, on m'ouvre. Une fille m'ouvre, fraîche, douce à croquer, timide, innocente, et comme éblouie par le panache. Je m'informe; ses patrons sont partis, elle est seule au logis. « Je vous y tiendrai compagnie », que je lui réponds. Elle prend peur, je la rassure, cajole et endoctrine... Une innocente, que je te répète... J'y allais du mariage, comme tu penses, le cas où jamais... et si j'étais resté seulement le temps des papiers et du citoyen maire... mais je partis... J'étais pris cependant.., je lui écrivis... elle ne me répondit pas...

— Elle ne savait peut-être pas écrire, fit observer Bourdigalier.

— Probable... et puis elle n'était pas native de cet endroit-là... »

Bourdigalier agitait les lèvres comme sous l'afflux d'un discours qui ne pouvait pas sortir. A la fin :

« La Haye-Pesnel, que tu as dit?

— Près de Granville... Qu'est-ce que ça te fait?... Tu n'as jamais été de ce côté-là...

— Non, dit Bourdigalier. Moi, c'était à Saint-Gatien-des-Bois, mon pays natal, à deux lieues d'ici... je n'y étais pas revenu depuis la levée des volontaires... On nous ramena du Rhin, j'eus une permission, j'allais voir ma défunte mère.... car mon père... je ne l'ai jamais connu...

— C'est donc ça, s'écria Colmiche, que tu m'as toujours fait l'effet d'un ci-devant...

— Ci-devant! dit Bourdigalier...

— Tu ne sais donc pas que sous la tyrannie tous les bâtards étaient réputés nobles. C'était pour cela qu'il y en avait tant...

— De nobles !

— Non de bâtards. Achève ton histoire.

— Elle est courte et pas gaie. Je retrouve là, je disais Saint-Gatien-des-Bois, une fille que j'avais connue avant la guerre, et à laquelle j'avais fait un brin de cour, sans succès d'ailleurs... J'en tenais toujours pour elle... Une brunette aux yeux bleus.

— Une brunette aux yeux bleus, que tu dis? demanda Colmiche.

— Je dis : une brunette aux yeux bleus... Il n'y en a pas tant dans le pays. Et triste... et sensible à en pleurer... mais pas à mon endroit. N'importe, je lui offris de l'épouser, tout de suite, et pour de bon. Elle ne voulut rien entendre. Alors au moment de partir...

— Le bon moment, interrompit Colmiche, *le Chant du départ :*

La victoire, en chantant...

— Ça n'est pas pour rire, reprit Bourdigalier. Elle me dit : « Mon pauvre Constant,

« pourquoi vous brûler le sang, je vous estime,
« vous êtes un bon soldat. Je ne suis pas
« une femme pour vous. Je ne suis pas ce
« que vous pensez. Si ce n'est que la chose
« qui vous tourmente, nous ne nous rever-
« rons peut-être jamais, je ne vous la refuserai
« pas. »

— Qu'est-ce que je te disais?

— Ça me fit deuil de savoir qu'elle n'était plus toute neuve et qu'un autre avait été plus avantagé que moi. Mais ce qui est passé est passé. Je l'aurais au moins, à moi, à moi tout seul, dans l'avenir. « Nous nous marierons tout « de même, que je lui dis. » Alors elle m'avoua qu'elle était enceinte. Colmiche, tu vas me traiter d'imbécile, de poule mouillée. Je lui dis : « Ça m'est égal. Je prendrai l'enfant et nous « serons père et mère. Vous verrez que je vaux « mieux que l'autre qui vous a abandonnée, et « vous me donnerez votre amitié. — Vous « l'avez », qu'elle me dit et nous partîmes...

— Mariés?

— Non, sur cet article-là, pas moyen de la persuader. C'était une fille à vertu. « Ça ne se « peut pas », qu'elle répondait toujours.

— Elle t'a lâché, je vois ça d'ici...

— Pas du tout, reprit Bourdigalier, fidèle et suivante, tel un caniche... et s'inquiétant le long des routes après l'armée... mais toujours triste, Colmiche, pas heureuse et plus souvent battue que caressée.

— Je vois la chose. Tu en avais assez.

— Plus souvent, mais j'en étais jaloux. Je m'étais figuré que, quand je l'aurais avec moi, je ne penserais plus à l'autre : j'y pensais tout le temps, quand j'étais auprès d'elle... puis, le dos tourné, je ne songeais plus qu'à elle... si chétive, ses fatigues, sa misère... Je revenais en tendresse, je la voyais souffrir... sa position... ma folie me reprenait... je voulais savoir son nom, à cet autre. Histoire de m'expliquer avec lui, si on se rencontrait. Bouche close, alors je la battais.

— Tu avais raison, c'était ton droit...

— Un jour, je la battis tant, qu'elle tomba sans connaissance.

— Mais sans avouer. Oh! les rosses de femmes!

— J'eus peur de l'avoir tuée... j'ouvris son corsage pour lui donner de l'air... j'aperçus sur son cou un petit grain de beauté que je n'ai jamais pu voir sans pleurer... Je la ramassai, je la dorlotai; trop tard... le major vint, un brave homme, il n'y put rien... Elle accoucha d'une petite fille et mourut. »

Colmiche était devenu pensif :

« Un petit signe sur le cou, que tu dis? A droite ou à gauche?...

— A gauche! qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, s'écria Colmiche cramoisi, ça me fait que c'était la mienne, la mienne, la jolie fille de la Haye-Pesnel, la brunette aux yeux bleus... il n'y en a pas deux... Tu m'as pris ma place.

— Ta place, s'écria Bourdigalier en se dressant sur sa jambe de bois qui craqua sous l'ef-

fort. Ta place! tu n'avais qu'à l'occuper, ta place...

— Et l'enfant, dit Colmiche; il n'était pas à moi, l'enfant? Qu'est-ce que tu en as fait, de l'enfant?

— Je l'ai élevé, dit Bourdigalier.

— Mon enfant! ma fille! répétait Colmiche, subitement attendri.

— Tu m'embêtes, à la fin, avec ton enfant!

— Je l'ai pourtant fait, dit Colmiche.

— Et moi je l'ai ramassé, enveloppé, nourri, grâce à la cantinière qui lui a donné le sein en même temps qu'au sien.

— Brave femme! fit Colmiche qui sanglotait.

— Il est saoûl, » marronna Bourdigalier.

Mais Colmiche n'était qu'*humecté*. Bourdigalier reprit :

« Eh bien, puisque c'est ton enfant, écoute la fin de l'histoire. Quand on fut renvoyé dans l'Ouest, au temps de l'armée d'Angleterre, je l'ai ramenée à Saint-Gatien-des-Bois, la petite, je l'ai mise en pension chez des paysans.

— Je t'en tiendrai compte, dit Colmiche.

— Pour régler ce compte-là, il faudrait autre chose que de l'argent, et de l'argent, d'ailleurs, tu n'en as pas plus que moi.

— Tu abuses, Bourdigalier.

— Je finis. Je la revis encore une fois entre deux campagnes; elle promettait, jolie comme sa pauvre mère, mais pas aussi douce, un caractère...

— Le mien! dit Colmiche. Mon sang!

— Parlons-en! une blonde, un teint de rose, un petit bec à bécots, un nez effilé et des yeux, des yeux de mauve... une petite mouette de nos côtes...

— Et de la conduite?

— Pour ça, je n'en pouvais pas juger, toujours sur les grandes routes. Quand je revins avec ma jambe de bois, ce fut pour apprendre la nouvelle... Elle s'en était fait conter par une espèce de *mistiflore*... un hobereau du voisinage... qui avait épousé une vieille fille, afin de se dispenser du service... un bel homme, du

reste, bien tenu, s'exprimant bien, enjôleur... Je n'ai fait qu'un saut, je l'ai provoqué d'une paire de claques; sur le terrain, au pistolet, à cause de ma jambe de bois. Je l'ai tué raide.

— Et la petite?...

— La petite m'a fait une scène. « Je vois « bien, qu'elle me criait, que vous n'êtes pas « mon père. Est-ce que ça vous regardait? » Je l'ai ramenée ici, de gré ou de force. Mais, ça n'a pas été pour longtemps. Elle m'a glissé des mains... Cette fois, avec un militaire. Ils ont filé, chacun de son côté, lui en Allemagne, où il est mort, à ce qu'on m'a dit; elle à Rouen... où elle fait la vie...

— Elle y est encore? demanda Colmiche.

— Je n'en sais rien, » répondit Bourdigalier. Et, féroce : « Si tu veux le savoir, informe-toi. C'est ta fille, au surplus, ce n'était pas la mienne... J'ai fait ce que j'ai pu... Ce n'est pas ma faute, si je n'ai jamais eu l'oreille des femmes.... »

Les larmes coulaient sur ses joues tannées.

Colmiche suffoquait, la face congestionnée, des sanglots secouant sa bedaine.

« C'est vrai, dit-il. Tu ne lui devais rien. Ce n'était pas ta fille. »

Bourdigalier se leva, chancelant. Colmiche serra dans ses bras le long corps décharné de son camarade. La jambe de bois, affolée, vacillait sur le pavé. Quand ils purent articuler une phrase :

« Cependant, murmura Colmiche, si tu avais su que c'était moi, l'autre... qu'elles étaient à moi, la mère comme la fille... qu'est-ce que tu aurais fait, dis-moi, Bourdigalier?

— J'aurais fait la même chose, Colmiche.

— Bourdigalier, dit Colmiche, tu es un homme. Tu vaux mieux que moi. »

Et bras dessus, bras dessous, titubant l'un sur l'autre, ils s'allèrent coucher.

Honfleur, septembre 1905.

LES GRIFFES DU LION

LES GRIFFES DU LION

On parlait de Godoy, de Potemkine et autres princes d'alcôve.

« On a beau médire de Napoléon, fit observer un des convives. De son temps on n'arrivait pas par les femmes.

— A l'armée soit, mais dans la politique? dit un autre.

— A l'armée même, dit Touronde, le fameux peintre de panorama de Champaubert.

— Vous ne connaissez des exemples?

— Un seul suffit... Le mien... J'étais colonel à Waterloo, je serais passé général comme un autre. Le difficile avait été de décrocher le grade de sous-lieutenant et j'y suis arrivé.

— Par les femmes?

— Par les femmes, non! par une femme. Il est vrai qu'elle n'a pas fait exprès, ni moi non plus.

— Ne fais pas le modeste, interrompit Lutotte, son camarade d'atelier chez David. A vingt ans, quand il entra au service, pris par le sort, c'était un Apollon, avec l'intelligence en plus... Et il a posé l'ensemble dans plus d'une académie. Vas-y de ton aventure... elle doit être un peu raide.

— Elle l'est passablement », dit Touronde.

« Un matin nous étions de garde aux Tuileries. Je prenais l'air, en bonnet de police, sur un banc de bois, devant le pavillon de Flore, quand je vis un carrosse s'arrêter devant la porte du petit escalier; un monsieur en descendit, en habit brodé, un portefeuille rouge, chiffre doré, sous le bras. Au lieu d'entrer au château, il se dirigea vers la porte, y jeta un coup d'œil de maître, nous inspectant de la tête aux pieds; il fit appeler l'officier de service, ils échangèrent quelques mots, puis il s'éloigna à petits pas.

L'officier me fit signe d'approcher, et, de façon à ne pas être entendu de mes camarades :

« — Touronde, me dit-il, vous voyez ce monsieur-là, suivez-le et faites ce qu'il vous dira. »

« Il ajouta tout bas :

« — Le général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police.

« Bigre! me dis-je. Quel méfait aurais-je bien commis? »

« Mais ma conscience était bien nette, et, d'ailleurs, je n'avais qu'à obéir. En quelques enjambées, j'eus rejoint Savary. Je franchis la porte, je montai le degré à sa suite, nous enfilâmes un corridor très noir, puis un autre degré si sombre qu'il y fallait des lumières en plein jour, et, de passage en passage — du diable, si j'aurais pu m'y reconnaître — je me trouvai dans un petit vestibule très bas, très obscur, en présence du fameux policier, l'homme de confiance de l'Empereur. Je me mis en position. Il me toisa.

« — Votre nom?

« — Touronde, Eugène-Hector.

« — Votre profession?

« — Sergent.

« — Je sais, mais avant de servir?

« — Artiste peintre, monseigneur, élève à l'atelier du baron David.

« — Alors vous vous y connaissez.

« — En peinture, monseigneur?

« — Non, en femmes.

« — Du goût, monseigneur...

« — Et de l'étude?

« — Autant que j'ai pu, monseigneur.

« — C'est bon. Écoutez et ne cherchez pas à comprendre; d'abord ce serait inutile, et, à vous souvenir ensuite, ce serait dangereux. Entre les deux vous n'aurez pas à vous plaindre, et, si l'on est satisfait de vous, vous vous en trouverez bien. Vous allez m'attendre ici. Quand je serai ressorti, vous compterez cinq minutes, puis vous entrerez dans la pièce que voici. Une fois entré, vous fermerez rapidement la porte,

et vous mettrez la clef dans votre poche. Là vous trouverez une personne qui paraîtra fort étonnée et, sans doute, très fâchée de vous voir. Elle vous demandera des explications, vous ne lui en donnerez pas. Elle criera peut-être comme toutes les oies du Capitole; vous n'en tiendrez pas compte. Pour le reste, ce que le cœur vous en dira. Figurez-vous que vous êtes en Espagne, dans un couvent, et qu'il y a ville prise... pillage et ce qui s'ensuit... Après quoi, vous l'inviterez à se retirer par où elle sera venue, c'est-à-dire par une autre porte; vous sortirez, vous, par celle-ci, vous aurez soin de la refermer derrière vous, et vous m'attendrez dans cette pièce, où je recevrai votre rapport. »

« Là-dessus, il frappa d'une façon particulière, on lui ouvrit et il entra.

« Je ne me cassai pas la tête à creuser l'aventure. Il me parut qu'elle ne tournait pas précisément au tragique. Je restai debout près de la porte. J'entendais deux voix qui dialoguaient, très vivement, dans la pièce voisine. Il me sem-

bla que l'on frappait, que quelqu'un entrait. Une voix très particulière, une voix dont je n'oublierai de ma vie l'accent, une voix basse, timbrée, qui vous pénétrait au fond, dit, très distinctement, scandant les mots et comme s'adressant à une personne un peu éloignée :

« — Dites qu'elle attende ! »

« Puis le dialogue reprit, sans que je puisse rien distinguer. La voix profonde semblait irritée et tenait la parole plus longtemps que l'autre. On l'interrompit encore et, du même ton que tout à l'heure, mais avec plus d'impatience :

« — Dites qu'elle se déshabille. »

« La conversation recommença un bon quart d'heure, puis la porte s'ouvrit et un homme passa, un petit gros, en militaire. Il marchait si vite, la pièce était si mal éclairée, je me tenais en position, c'est-à-dire que je regardais sans voir... Savary suivait. Il me sembla que le militaire me désignait du doigt. Il riait d'un rire qui n'était pas très rassurant. Il disparut dans l'escalier. Savary se tourna vers moi, le

loigt sur la bouche. Je comptai cinq minutes, j'entrai sans faire de bruit, je fermai la porte, je mis la clef dans ma poche. Alors...

— Alors! demandèrent les convives.

« Alors, reprit Touronde, j'exécutai la consigne, et trois quarts d'heure après je me retrouvais en tenue militaire, dans le vestibule, où Savary m'avait ordonné de l'attendre. Je n'attendis pas longtemps. Il arriva, s'assit sur un pliant, moi debout devant lui, la main au bonnet de police, naturellement.

« — Tout s'est bien passé?

« — Pour le mieux, monseigneur.

« — Détaillez. Vous êtes entré, qu'avez-vous vu?

« — Une nuque blonde, monseigneur, et l'envers de la Vénus de Médicis.

« — Que faisait-on?

« — On était appuyé sur le bureau, monseigneur, et l'on farfouillait, vivement, dans les tiroirs, dans les papiers... On y allait avec tant d'ardeur qu'on ne s'aperçut pas de ma pré-

sence... Je toussai... on se retourna... un petit : ah? et on s'enfuit vers la pièce voisine dont la porte était ouverte... Je vis que l'on tenait un papier à la main... En deux bonds, je franchis la porte que l'on s'efforçait de refermer sur moi... Je la repousse vigoureusement, je me trouve dans une chambre à coucher... On était pris, mais on tenait toujours le papier à la main, faute de corsage où le cacher... Je m'empare de la main, l'autre main me griffe... je les tords toutes les deux...

« — On crie, dit Savary.

« — Non, monseigneur, pas un cri, pas un mot... mais des muscles, mais des ongles, mais des serres, une souplesse de serpent... on se débat... j'étreins... le papier me reste... un peu froissé, un peu déchiré, mais entier... Je n'avais pas les mêmes raisons que la personne d'en être embarrassé... je le mets en sûreté dans ma poche... et le voici. »

« Savary le prit et, sans le regarder même, me dit :

« — Continuez.

« — Alors... comme il y avait eu bataille et que le terrain me restait... j'en ai profité.

« — On s'est indigné?

« — Je ne puis pas m'en vanter... Le papier confisqué, on s'est apaisé... à croire qu'on avait passé toute sa vie à étudier les lois de la guerre... Enfin je lui ai dit : « Madame, il faut « vous en aller comme vous êtes venue. » Sur quoi on a fait des manières, on ne voulait pas se rhabiller devant moi... J'ai tenu bon... j'ai vu, aux ingrédients, que j'avais eu affaire à une personne cotée... On a profité de ma confusion, pour prendre de l'ascendant, on m'a questionné ; motus. On m'a offert de l'argent : bouche close. On m'a menacé. Je l'ai regardée bien en face et je lui ai dit : « De « qui, madame? je n'ai rien à craindre. » Je l'ai doucement poussée vers la porte. Elle m'a traité de goujat et m'a donné l'assurance de son dédain. Elle avait repris, avec l'habit, ses airs de grande dame et elle a filé aussi fière que

si elle sortait d'une audience de l'Empereur. »

« Savary me pinça l'oreille et me dit :

« — J'aurai soin de vous; mais d'ici à quelque temps Paris ne vous vaut rien. »

« Le lendemain, je reçus mon brevet de sous-lieutenant et ma feuille de route pour l'armée d'Illyrie...

— Et tu n'as jamais revu la dame?

— Jamais.

— Ni cherché à savoir?

— Si agréable que fût l'aventure, elle est de celles dont on n'aime pas à se vanter... Et puis, jusqu'à la fin, je suis resté loin de Paris...

« J'avançais en grade, à mesure que je prenais plus de distance... mais, longtemps après, une bonne dizaine d'années après, j'avais repris ma profession première et je me trouvais en visite dans l'atelier de Gérard. Il travaillait alors au sacre de Charles X. Nous nous amusions, avec d'anciens camarades de l'atelier de David, à reconnaître les têtes; il y en avait du *Sacre de l'Empereur*, bien entendu; il y en avait de la *Dis-*

tribution des Aigles, et même du *Jeu de Paume :* entre une femme, plus jeune, qui n'avait jamais dû être jolie, mais qui gardait du charme, de la physionomie, de la distinction surtout et de l'esprit, de l'esprit... pas sympathique, mièvre, maigriotte — mais irritante, des restes d'une sensibilité qui avait dû, autrefois, lui donner un diable de montant, une bonbonnière à sucreries acides... Elle était suivie de tout un cortège de diplomates, de pairs de France, qui venaient voir leurs portraits. « C'est, me dit un ami, la « femme d'un conseiller d'État qui occupait un « emploi dans la maison de l'Empereur... Son fils « fait des chansons. » La conversation tomba, naturellement, sur les tableaux. Comme les femmes portaient mieux les toilettes et les hommes l'habit de cour! Ce n'était plus la pompe de David, quand toutes les femmes avaient l'air de Sabines enlevées et tous les hommes de pompiers aux bains froids... Et de là, on partit pour médire de l'autre temps, de l'Empereur, de sa famille, de ses sœurs, de sa

Cour, de sa personne surtout. C'était à qui le trouvait le plus parvenu, le plus mal élevé ; ils le connaissaient bien, ils l'avaient tous servi, et ils s'en vantaient, afin d'en médire davantage, avec plus d'autorité. La dame renchérissait sur tout le monde. « Un homme, disait-elle, avec des airs de « Maintenon, se juge par ses relations avec les « femmes. Voyez Louis XIV, voyez Alexandre, « notre Roi, enfin ; mais lui, un brutal, sans édu- « cation, sans délicatesse, des galanteries de « caserne, et si l'on avait le malheur de s'en « montrer froissée, des vengeances de soudard. » Et elle raconte, à l'appui de son jugement, une aventure arrivée, assure-t-elle, à l'une de ses amies, dame du palais, comme elle. Il paraît que l'Empereur l'avait remarquée et le lui avait fait dire. « Il le lui avait dit lui-même, plus « d'une fois, car on l'avait traînée à l'apparte- « ment secret. » La conteuse ne disait pas qu'on l'eût traînée par les cheveux, mais, au ton du récit, l'histoire tournait au martyre... Pulchérie, Perpétue... Mais voici où l'affaire se corse. Sa-

vary, qui jalousait toutes les influences et suspectait tous les dévouements, dénonça la dame et, du même coup, son mari, qui occupait une haute fonction au ministère de la guerre.

« Il s'en allait clabaudant qu'elle recevait le comte de Tchernichef, qu'elle n'avait pas de secrets pour lui, le plus galant homme du monde et l'homme de confiance d'Alexandre, et que son mari n'avait rien de caché pour elle. L'Empereur, qui ne confiait jamais rien aux femmes, devait savoir à quoi s'en tenir et refusait d'écouter les infamies de Rovigo. Mais voici qu'un jour, où, précisément, j'engageais mon amie à venir déjeuner chez moi, afin d'y rencontrer Talleyrand, Mme de Coigny, Montrond et quelques amis, elle a l'imprudence de me répondre par ce billet : « Impossible, ma chère, je serai « entre les griffes du monstre. » Je le tiens d'elle-même, car le billet n'est jamais parvenu à son adresse. Savary l'avait intercepté et porté tout droit au maître. Et, pour se venger, le maître la fit attendre, la laissa se morfondre

dans la chambre à coucher, nue — j'en rougis, c'était la tenue qu'il exigeait de ses victimes — et la mit ensuite à la porte comme une fille, en chemise, ses jupes sur le bras. Puis, le soir, au cercle, s'approchant d'elle : « Vous êtes en « beauté, madame, lui dit-il, je vois que les « griffes du monstre ne vous ont point écor- « chée! » Elle ne broncha pas. Les femmes de son monde savaient vivre, et il lui tourna le dos, furieux de ne l'avoir point terrifiée. »

« Et voilà, Messieurs, comment, dans cette tragédie, j'ai joué le personnage le plus méconnu du théâtre parce que son rôle se passe dans la coulisse, celui du monstre.

— Une seule chose me chiffonne dans cette aventure, dit Lutotte, qui se piquait de connaître par le menu la vie et les mœurs du temps de l'Empire. C'est le papier... L'Empereur ne recevait jamais de femmes dans son cabinet de travail et ne laissait jamais de papiers traîner sur sa table, ni de clef à ses tiroirs.

— Je n'ai jamais dit que cette scène se passât dans le cabinet de l'Empereur, où je ne suis jamais entré, répliqua Touronde. Quant au papier, je me suis souvent demandé pourquoi Savary, qui tenait tant à l'avoir, car il le mit soigneusement dans son portefeuille, se montra si peu curieux de le lire. J'en ai conclu qu'il le connaissait et que, si le papier traînait sur la table... c'était...

— Comme les hameçons volent sur la rivière, dit Lutotte.

— Parfaitement, » reprit Touronde.

Honfleur, octobre 1904-septembre 1905.

LA DETTE

LA DETTE

Le cabriolet, rideaux de cuir tirés, tourna brusquement à droite de la route de Versailles, par Meudon — aujourd'hui rue Lecourbe — et se jeta dans une impasse. Il s'arrêta devant un mur au-dessus duquel on entendait, plutôt qu'on ne les voyait, de grands arbres agités par le vent. On était au mois de janvier 1816, vers sept heures du soir. Une porte, que l'on ne distinguait point dans l'obscurité, s'ouvrit discrètement, le cabriolet la franchit et elle fut aussitôt refermée. Longeant une sorte de futaie qui semblait fort épaisse, la voiture tourna une pelouse et atteignit une maison de pierre grise, à toit haut et pignons échancrés, avec des façons de castel. Aucune lumière, les volets

clos. La silhouette d'une femme se dessinait vaguement sur le perron. Les rideaux du cabriolet s'écartèrent avec un grincement d'anneaux rouillés sur la tringle, et, décrochant le tablier, un homme sauta sur les marches. La femme le pria de la suivre, le cabriolet s'enfonça sous les arbres; le voyageur entra dans un vestibule parfaitement obscur, entendit verrouiller la porte de la maison, puis la femme le guida dans un couloir et l'introduisit dans une pièce assez mal éclairée.

« Monsieur le comte veut bien attendre, on viendra tout à l'heure, » dit-elle, et elle s'esquiva.

La pièce était une sorte de petit salon lambrissé de panneaux sculptés, en bois bruni, très sombre. Près d'un poêle allumé, un candélabre à deux bougies, avec un abat-jour vert, émaillé en blanc à l'intérieur, éclairait une table, auprès de laquelle un homme était assis, accoudé, la tête dans ses mains. Au bruit, il se leva, comme réveillé en sursaut.

« Bertrand! s'écria l'arrivant.

— Mon général! » s'écria Bertrand.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Est-ce possible? reprit Bertrand, et serions nous tirés des mains de ces misérables?

— Nous en avons l'air, du moins, répliqua celui que la femme avait qualifié de comte et Bertrand de général. Comment vous trouvez-vous ici?

— Je demeurais, tapi dans ma cachette, chez le brave Simon, reprit Bertrand, et, depuis l'exécution du maréchal, je m'attendais tous les jours à voir déboucher la police, quand, ce matin, Simon me remit un pli : « J'ai reçu cela « pour vous, mon commandant. — De qui? — « D'un homme qui passait. Je balayais devant « ma porte. Il m'a dit : « C'est vous qui êtes « l'ex-sergent Simon? — J'en ai l'honneur. — « Voilà pour le monsieur qui est chez vous. » « Je fis celui qui ne comprenait pas. Il reprit : « Votre ancien commandant », et il fila, sans « demander son compte. » — Le pli ne portait

point d'adresse. Je l'ouvris; il contenait un avis de descendre, à la fin du jour, sur la chaussée; une voiture viendrait m'y prendre. Je suis descendu, la voiture est venue. Ici, une personne, une femme...

— Comment faite? demanda le général.

— Comme une femme qui a été jeune il y a quelques années. Du reste je l'ai à peine entrevue. Elle m'a dit de m'asseoir et d'attendre; j'ai attendu, j'ai réfléchi, mes réflexions n'étaient pas claires; bref, je sommeillais déjà un peu, quand vous êtes arrivé. Et vous, mon général?

— Moi, Bertrand, c'est la même histoire, avec un peu plus de précautions, vu mon grade et ma qualité. C'est une femme qui m'a fait parvenir l'avis. Probablement celle qui vous a fait conduire ici. Un cabriolet est venu me prendre, le cocher a tiré les rideaux, et du diable si je sais par où nous avons passé.

— Et vous ne vous êtes pas méfié?

— Pas plus que vous, Bertrand.

— Oh! moi, je ne risque que mes dix ans de

forteresse, et ça passe, surtout si l'on ne commence pas... J'ai pensé que, si la police avait découvert mon domicile, elle ne mettrait pas tant de façons pour m'inviter à rejoindre mon corps, dans le cas présent la Cour des pairs; tandis que vous, mon général...

— Oh! moi, ce serait plus court, voilà tout... je suis condamné à mort; on m'arrête, on me ramène devant la Cour des pairs; cette noble cour me rejuge et ne se déjuge pas. Condamné, exécuté sans désemparer... Le palais du Luxembourg et le mur du maréchal Ney... Une petite balle au cœur, un petit trou très propre, au lieu de la vilaine blessure, de l'amputation, de la pourriture d'hôpital ou de la jambe de bois... Pouah! il n'y avait pas à hésiter.

— Le fait est, répondit Bertrand, que toutes ces précautions, ce secret, cette manière d'enlèvement, cette maison isolée, tout cela sent le refuge bien plus que la prison. »

Le général furetait par la chambre.

« Où diable sommes-nous? murmurait-il; plus

je flaire, plus j'écarquille les yeux, plus il me semble... Tenez, Bertrand, c'est bête comme le diable, mais je ne puis dissiper cette fumée... il me semble que je suis déjà venu dans ce lieu, dans cette pièce même... Où, quand, avec qui... Dieu, que c'est loin!... Ayez donc l'obligeance d'approcher le flambeau... Là, dans la boiserie, doit se trouver un trophée de chasse; je l'ai dans l'œil; je le reconnais... et ce panneau doit sonner le creux, écoutez, je ne me trompe pas... il y a une porte ici... Eh! parbleu! je me retrouve! C'est le château de Grenelle! la maison de campagne de feu mon grand beau-père... les plaisirs de la chasse et les solennités de la magistrature... J'y suis venu, il y a dix ans, passer les quarante-huit heures de ma lune de miel. Un décor bien choisi pour un roman de pensionnaire... Le diable sait si je songeais alors à sonder les boiseries et à considérer les sculptures... Qui m'aurait dit que j'y trouverais jamais un refuge contre la police; car c'est bien le dernier endroit du monde où elle aurait l'idée

de me chercher. Nous sommes sauvés, Bertrand : nous sommes chez la comtesse de Lavaugourd, ma femme légitime, encore que légalement divorcée.

— Mais alors, mon général, excusez l'indiscrétion, mais, si je ne m'abuse pas, madame votre femme...

— A eu beaucoup à se plaindre de moi, dit le général.

— Alors nous sommes perdus, s'écria Bertrand.

— Au contraire. C'est elle qui, en 1814, a obtenu mon maintien au service, — ce qui, par parenthèse, m'a mené devant MM. les pairs, pour être revenu à Napoléon, aux Cent-Jours. — Mais ce n'est pas la faute de ma femme. Je jurerais qu'elle s'en est fait scrupule et que c'est sa grande raison de nous sauver la vie... »

Tout en parlant, sa main s'appuyait sur la boiserie. La boiserie céda, une femme parut. Le général recula de quelques pas : c'était la comtesse; une blonde aux yeux bleus, les che-

veux blonds, déjà cendrés par le chagrin, les yeux bleus embrumés par les larmes, les traits purs, ni fanés, ni défraîchis, comme battus par la tempête, et belle, et intéressante, et que l'on devinait si tendre, ne fût-ce que par la dignité qu'elle mettait à ne le point paraître.

« Je vous ai fait attendre, messieurs, dit-elle, mais j'attendais moi-même les papiers qu'il vous fallait et je viens seulement de les recevoir. »

Et, prévenant le général qui s'avançait vers elle :

« Mon père a quelque accès au château. S'il y a encore des femmes pour réclamer des têtes et du sang, le roi juge que c'est assez d'exécutions. Je ne puis espérer une clémence dont vous ne voudriez pas, mais je sais, je sais sûrement que, par obéissance au moins, on fermera les yeux et que vous pouvez passer à l'étranger. Voici des passeports pour l'Allemagne, où vous serez censés porter des dépêches; monsieur vous accompagne en qualité de secrétaire. Dans vingt-quatre heures, vous

aurez franchi la frontière et, après... que Dieu vous garde!

— Madame, s'écria le comte avec plus de chaleur qu'il n'en mettait d'habitude à ses protestations, croyez-en un homme qui, malgré ses égarements, n'a jamais menti... »

Elle ne put dissimuler un frémissement. Il s'en aperçut et, d'un ton plus naturel, retrouvant pour un instant son joli sourire de libertin :

« Sauf avec les femmes, bien entendu, reprit-il, avec les femmes, et vous savez que vous n'êtes pas pour moi de ces femmes-là,... puisque je n'ai rien à obtenir de vous, pas même mon pardon. Sans serments et sans phrases, croyez ce que je vais vous dire, madame. Je n'ai, de ma vie, parlé aussi sérieusement. Je veux que vous soyez heureuse, je veux que la vie vous rende tout le bonheur que je vous ai pris. Ce bonheur vous est dû ; il vous sollicitera, ne le repoussez pas — et surtout à cause de moi. Ma vie ne vaut pas cher, mais

disposez-en, comme d'une chose qui est à vous. Un signe, et je disparaîtrai, sans indiscrétion, sans tapage. Je ferai ma sortie à l'anglaise et dans toutes les formes... vous êtes libre, absolument libre à mes yeux, vous le serez aux yeux du monde le jour où vous le voudrez.

— Vous serez donc toujours le même, dit-elle très émue, toujours au delà de la vie. Ce n'est pas pour vous seul, c'est aussi pour moi-même, par... devoir envers moi-même, se reprit-elle, que j'ai tâché de vous faire vivre. Le jour où quelque folie vous tenterait, si j'ai mérité votre reconnaissance, pensez à moi, monsieur, et ayez pitié de vous-même. »

Elle se retira, signifiant d'un geste que l'entretien était fini, puis, sur le seuil de la porte et comme se ravissant :

« Mariette Leroy va vous apporter le passeport et vous servir à souper. Elle m'a quasi élevée ; elle a toute ma confiance. »

Elle disparut, et les deux hommes aperçurent, alors, une personne qui se dissimulait

dans l'ombre et dont ils n'avaient pas remarqué la présence. C'était Mariette Leroy, qui avait assisté à tout l'entretien. Une petite femme d'une cinquantaine d'années, très vive, très décidée, le regard intelligent et droit.

« Je vais, dit-elle, apporter le souper de ces messieurs. Je les avertirai dès que la berline sera dans l'impasse. »

Le plateau apporté, sur lequel le dîner était disposé, et Mariette s'étant retirée, les deux hommes se mirent à table, de grand appétit, mais silencieux.

Le commandant Bertrand était ce qu'on appelle un beau cavalier, tout en franchise, tout en force et dévouement. Il avait suivi son général en prison, comme il le suivait en campagne, trop fier d'être appelé à ses confidences et de galoper à ses côtés.

Henry-Anne de Lavaugourd, des barons de Dissingen, fils d'un président au ci-devant parlement de Metz, gardait tous les dehors d'un homme de race et de beaux restes d'un homme

à séduction. De taille moyenne, mince, souple, sans le moindre emprunt de raideur militaire, il portait un costume civil fort simple, mais de coupe excellente : redingote bleu foncé, ajustée, collet de velours, culotte grise, bottes à revers, chapeau évasé à longs poils et large ruban de soie à côtes, avec boucle d'argent; une cravate de mousseline, nœud légèrement négligé; sur la tête droite, les cheveux frisés naturellement, en boucles sur le front; de petits favoris au-dessus de l'oreille, à peine une tache de crayon noir, une moustache à fine pointe sur les lèvres sensuelles, nerveuses; de belles dents; un teint mat, un peu terreux, teint de fatigue; des yeux bruns, saillants, des yeux d'oiseau de proie, des yeux à éclairs passionnés, en ce moment éteints; dans tout son être, de l'effort, de l'inquiétude, nul abattement sans doute, mais de la courbature, je ne sais quelle flétrissure même, sur ses traits fins et distingués, quand il s'abandonnait et ne se croyait point observé.

Bertrand reprit le premier la parole. Ce

n'était point un homme à romans ni à complications sentimentales. Il acceptait la vie comme la guerre, au hasard des événements et selon la consigne.

« Ma foi, mon général, je vous avoue que je me sens plus à l'aise; je crois que, cette fois encore, nous nous en tirerons et je m'en félicite, encore plus pour vous que pour moi. C'eût été trop malheureux de finir de vilaine mort, mort civile et politique, à votre âge, un général de division, un comte de l'Empire, avec votre nom, votre famille...

— Mon nom! reprit le général, un nom célèbre condamné à mort par la Cour des pairs! C'est un honneur, sans doute, par les temps qui courent, et une bonne compagnie, Ney, La Bédoyère, et — mettons que j'y échappe — ce ne sera jamais que le nom d'un proscrit et d'un proscrit très ruiné; car ils ont eu beau décréter le séquestre de mes biens — où il n'y a rien, le roi perd ses droits... Quant à ma famille, je ne m'en connais plus. Mon nom s'éteindra avec

moi, mes parchemins sont restés à Waterloo, avec notre artillerie. La fête est finie, Bertrand. Je n'ai plus qu'à plier bagage et, n'était le plaisir que je donnerais à mes ennemis, je veux dire aux gens de mon monde, de la ci-devant société, retour de Coblentz ou tout bêtement de la rue de Varennes, je me serais dix fois fait sauter le caisson. Mais, je vous avoue ma faiblesse, j'aurais plaisir à vivre pour les embêter, les compromettre, les gêner dans leurs palinodies et changements de livrées, car j'en connais plus d'un, et même plus d'une, qui ne dormiront pas tant que je pourrai parler. Et puis, tout compte fait, j'ai quarante ans d'appel.

— Vous ne vous rangerez jamais, mon général.

— On me rangera toujours assez tôt, Bertrand. Mais voyez-vous, mon ami, je serais le dos au mur et face au peloton, si j'apercevais une jolie fille dans la foule, je lui sourirais encore et, qui sait, elle me regretterait peut-être... ce serait la seule...

— Celle-là et beaucoup d'autres, mon général. Vous en connaissez tant...

— Beaucoup, en effet, reprit le général, avec une nuance d'amertume... Beaucoup trop même... Mais celle qui serait assez abandonnée des hommes pour me tendre la corde dans le marécage où je suis, je la chercherais longtemps. Au surplus, elles m'ont payé de ma monnaie, elles m'ont traité comme je les traitais moi-même, sans cérémonie. Voilà le plaisir, mesdames! Plaisir d'amour ne dure qu'un instant, dit la chanson, et, l'instant d'après, ni vu, ni connu... Et puis, les femmes n'aiment pas les morts, et je suis un mort, Bertrand, un mort civil; c'est une mort infamante selon MM. les pairs, vivants civils eux-mêmes, pourtant, ou je ne m'y connais pas... Et, qui plus est, un mort encombrant, un mort qui n'est pas enterré, un mort qui revient la nuit tirer les gens par les pieds, sous leurs couvertures, un mort en rupture de cimetière, un mort qui traîne la police à ses chausses et

la mêle en tiers à tous ses rendez-vous. »

Il s'arrêta et reprit :

« Je ne les blâme pas. Chacune pour soi, et dent pour dent. L'amour, c'est la guerre... Au fond, et à vrai dire, je n'en ai trahi qu'une, mais je l'ai bien trahie... et quand j'y réfléchis, c'est la seule que je croirais capable d'avoir pensé à moi. Cela s'explique. Je ne lui ai fait que du mal... Il n'y en avait peut-être qu'une comme elle, à la grande loterie de l'Empereur, quand Sa Majesté a daigné me marier, et je suis tombé sur ce numéro-là... Elle n'a pas eu de chance... Et belle, et riche, et candide : elle m'adorait; mais elle était ma femme, vous entendez, Bertrand, ma femme par service commandé, et il n'y a pas de beauté qui tienne quand le devoir commande... Sa candeur m'assommait... J'avais épousé une dot, j'en abusai... avec prodigalité et à tout usage;... je l'aurais ruinée, toute riche qu'elle était, si son père n'avait exigé le divorce et ne l'avait obtenu contre moi, très justement d'ailleurs, ce qui l'arracha de mes griffes. Elle a

eu la naïveté d'en souffrir. Je l'ai su plus tard... je n'y avais pas songé même un instant.

— Ah! mon général... quelle femme!... Dire que si vous aviez voulu... Un mot de vous... elle tombait dans vos bras...

— En quoi vous vous trompez, Bertrand. Elle m'a pardonné, mais le cœur est perdu pour toujours... »

Lavaugourd parlait par petites phrases coupées, en saccades, comme s'il eût détaché, par morceaux, une pensée qui s'enfuyait ailleurs. C'était sa manière de réfléchir. En ce moment, Mariette rentra, apportant un pli qui contenait les passeports au nom de M. Lecomte, courrier de cabinet, et de son secrétaire. Elle annonça que la voiture était prête, devant la porte de l'impasse. Ces messieurs, munis de leurs papiers, n'avaient plus d'ailleurs à se cacher.

« Bertrand, dit Lavaugourd, veuillez prendre place dans la voiture et ayez l'obligeance de m'y attendre. Mariette va vous y conduire, car vous ne sauriez vous reconnaître dans ce dédale de

corridors et d'allées. Vous reviendrez ensuite ici, Mariette, j'ai quelques instructions à vous donner en particulier. Vous pardonnez, Bertrand? »

Lorsque Mariette revint, quelques minutes après, elle trouva Lavaugourd, assez agité, se promenant de long en large :

« Vous voilà, Mariette... Écoutez-moi bien... Vous n'êtes pas payée pour avoir confiance en moi;... je le comprends... Ne protestez pas... Mais votre maîtresse a en vous une confiance absolue, vous lui êtes dévouée... c'est d'elle et d'elle seule qu'il s'agit... Vous avez assisté à notre entretien de tout à l'heure. Vous avez entendu ce que j'ai dit à Mme de Lavaugourd. Mettez-vous en tête que c'est la chose la plus sérieuse du monde. J'ai donné ma parole, et ce n'est pas un serment d'amour. Je suis lié jusqu'à la mort. Si ma vie est une gêne pour elle, ou si ma vie est nécessaire pour la défendre, s'il faut que je disparaisse, s'il faut que je revienne... un mot de vous : « partez », « revenez », cela suffira...

Vous voyez, Mariette, le bonheur de votre maîtresse est entre vos mains, n'hésitez pas... jurez-le-moi... »

Mariette se taisait, les yeux baissés, très rouge.

« Vous hésitez, vous vous défiez de moi, vous avez tort.

— Oh! Dieu sait que non, monsieur le comte. Je vous crois. Mais il y a des choses auxquelles madame ne consentirait jamais, et puis...

— Et puis, Mariette, parlez, parlez donc, vous me mettez hors de moi...

— C'est que le mal est fait, monsieur le comte, et qu'il est trop tard.

— C'est bien ce que je redoutais. Mais peut-être vous abusez-vous. Voyons, dites-moi tout, absolument tout...

— C'est que, monsieur le comte, j'ai peur que madame ne me blâme et que vous ne preniez de l'humeur contre elle.

— Au point où j'en suis et quand je dois partir, probablement pour toujours, que pouvez-

vous craindre? Voyons, parlons franc et appelons les choses par leur nom... Elle avait un ami...

— Eh bien! oui, monsieur le comte.

— Et elle l'aime?...

— Oh! pour sûr, et passionnément.

— Depuis quand?

— Après... oh! bien après le départ de monsieur le comte.

— Quel départ?

— Monsieur le comte m'entend bien.

— Vous voulez dire notre divorce?

— Comme dit monsieur le comte.

— Passons... Et cet ami?... Un homme du monde, bien entendu...

— De la meilleure société. Un ancien noble... Un marquis de La Rochepierre.

— Connais pas. Il a servi?

— Pas dans l'armée, monsieur le comte. Il est dans les ambassades.

— Soit! Et il recherchait votre maîtresse... pour le bon motif, cela va sans dire, puisqu'elle l'aimait.

— Il n'en disait rien, monsieur le comte, et madame ne le lui demandait pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était heureuse. Je la voyais renaître, et jolie, et jeune...

— Passons, interrompit Lavaugourd avec quelque impatience, mais alors je ne vois pas... Il n'était pas marié, ce monsieur?

— Ah! monsieur le comte!

— Votre maîtresse était libre de son côté... je devine... les scrupules.

— Je m'inquiétais à voir les choses tourner comme elles allaient sans qu'il fût question de mariage... j'osai le dire à madame... Elle recevait trop souvent M. le marquis; elle se compromettait... Elle me coupa la parole; elle ne voulait pas regarder de si loin... Ils se marieraient un jour ou l'autre... plus tard... Elle fermait les yeux... Cet homme-là, monsieur, l'avait ensorcelée... Et cela se comprend : joli, distingué, musicien, il chantait à ravir, et aimable, et tendre avec les dames. Toujours aux pieds de madame, des fleurs, des rubans, des

lettres, quand, par extraordinaire, il ne pouvait pas venir, et négligeant toutes ses relations pour madame, un homme si recherché. Pour elle, elle lui aurait tout sacrifié. Il était pour elle le monde entier... »

Mariette tournait autour de son récit. Lavaugourd l'interrompit, puis, ironique, presque brutal :

« Bref, le parfait amour. Pimpant, roucoulant, jusqu'à ce que, un beau soir, vous l'avez vu arriver : il vous a paru un autre homme, tête de juge qui va juger;... il ne s'est pas informé de madame,... mais il s'est fait annoncer, dans toutes les formes... Tenez, je gage qu'il portait un habit foncé, lui, ordinairement vêtu de clair...

— Monsieur le comte sait donc...

— L'expérience... Tenue de rupture... Je connais ça.

— Ah! monsieur le comte, quelle visite! Elle ne dura pas longtemps. Pas un mot plus haut que l'autre. Il s'en alla, sournois, en chien

battu, mauvaise figure, figure de juge, comme dit monsieur le comte. Je me sentis froid au cœur. Je courus chez madame... Elle sanglotait, elle suffoquait, elle se débattait, comme un pauvre oiseau blessé dans un étang. Je lui parlais, elle ne m'entendait pas. Je prenais sa tête dans mes mains, je la caressais, ainsi que je faisais quand elle était petite, dans les grands chagrins de ce temps-là... Elle me repoussa, s'élança dans la chambre, les bras en avant, battant l'espace de ses mains, se cognant la tête contre les murs ; on aurait dit que l'air lui manquait : « Il m'abandonne, Mariette. » Ce furent ses premiers mots. « Il m'a trompée, lui « aussi ! »

— Elle disait : lui aussi...

— Comme je le rapporte à monsieur le comte. « Il ne m'aimait pas, poursuivit-elle. Il « ne m'a jamais aimée. Une distraction, une « liaison du monde. » Puis elle reprit : « Eh « bien, non, je ne te dis pas la vérité, Mariette. « Il faut que tu la saches. Elle est bien plus

« horrible! C'est le procès de monsieur le « comte qui a tout gâté. »

— Il aurait dû tout arranger, au contraire. On me fusillait, je faisais place nette, elle était débarrassée de moi.

— C'était, justement, ce que je faisais observer à madame, » s'écria Mariette.

Et, toute confuse :

« Que monsieur le comte me pardonne, j'aime tant madame... Mais madame ne voulait rien entendre de ce côté-là. « Tais-toi, malheu- « reuse, me dit-elle, plutôt le malheur toute ma « vie que le bonheur à ce prix-là. » Et c'est alors, justement, que madame a mis tout en œuvre pour assurer la fuite de monsieur le comte...

— Vous dites, Mariette, que c'est à ce moment-là même, quand elle avait à choisir entre ma vie et son bonheur et n'avait qu'à laisser agir la fatalité? Car, si on m'avait arrêté, elle n'en était pas responsable.

— C'est ce que je pensais, monsieur le

comte... Pardonnez-moi encore, monsieur le comte, j'ai promis de tout vous dire; je n'y comprenais rien.

— Et moi, je comprends très bien, Mariette. Poursuivez.

— M. le marquis ne devait pas mieux comprendre que moi, car c'est alors qu'il s'est expliqué avec madame... Du moment que monsieur le comte aurait disparu, il aurait bien pensé au mariage, malgré, disait-il, le bruit du procès et le scandale de l'exécution... Mais monsieur le comte survivant, — car on vous croyait déjà parti pour l'étranger, — madame... madame devait comprendre : ses scrupules, sa religion, sa famille, sa carrière, les Tuileries, Monsieur, Madame, le pavillon Marsan, tous les conseillers, tous les présidents, tout le faubourg Saint-Germain et tout le faubourg Saint-Honoré. On n'épouse pas une divorcée, quoi! On le mettrait à l'index, en quarantaine, au pilori... Il faudrait s'enfuir à l'étranger, comme des criminels... Madame, qui l'aimait, ne pouvait pas exiger

cela de lui... Il fallait qu'elle se fît une raison; elle connaissait la vie, ses nécessités... Car il n'était pas assez riche pour deux, assez riche pour s'exiler, sacrifier son avenir... La fortune de madame ne suffirait même pas à leur assurer une situation honorable... Monsieur le comte l'avait bien entamée, cette fortune...

— Le goujat! s'écria Lavaugourd. Bref, il annonça son mariage...

— Monsieur le comte l'a dit... Un mariage de raison, un mariage convenable, mariage de famille,... une demoiselle du ministère de la guerre, la fille d'un ancien commissaire des guerres, puissamment riche, en train de passer pair de France. Là-dessus, il rapportait les lettres de madame, et il redemandait les siennes. J'ai vu, monsieur, les tiroirs au petit pillage... Son joli secrétaire de Boule, dont la clef ne la quittait pas... Mais elle ne les lui rendit pas, monsieur, elle les jeta au feu devant lui.. Quant aux lettres de madame, je les ai vues, sur le guéridon, attachées d'un joli ruban

amarante et un nœud, monsieur le comte, un nœud de modiste... C'est alors que madame s'est occupée de vous faire partir pour l'étranger... Elle lisait les journaux tous les matins, tremblant d'apprendre votre arrestation... Elle n'a eu de repos que ce soir, quand elle vous a su ici et qu'elle a tenu vos passeports.

— Et lui, le monsieur, le diplomate, pendant ce temps-là!...

— Lui, monsieur, il faisait sa cour à la personne, courait les magasins, achetait la corbeille... Ce soir même, monsieur, il donne un grand souper au restaurant, un souper, comme on dit, d'adieu à sa vie de garçon.

— Oh! oh! dit Lavaugourd, et savez-vous où se donne ce gala, Mariette?

— J'ai oublié le nom, mais je sais que c'est un nouveau restaurant, à Montmartre.

— Les *Bosquets de Tibur?* dit Lavaugourd.

— C'est cela. Monsieur le comte le connaît?

— Beaucoup trop. Et vous êtes sûr que c'est pour ce soir.

— La personne qui m'a renseignée m'a dit : « Ce soir, les invitations sont lancées pour onze « heures. »

— C'est bien, dit Lavaugourd. Mariette, vous êtes une brave fille. Votre maîtresse sera contente de vous... Adieu, Mariette. Je vous ai retenue trop longtemps. Retournez près de votre maîtresse, et pas un mot de notre entretien... Éclairez-moi, je vous prie, jusqu'au perron.

— Ainsi monsieur le comte part toujours?

— Comment, toujours?

— C'est que j'avais peur... après ce que j'ai dit à monsieur le comte...

— N'ayez peur de rien, Mariette. Je vous réponds de tout. Rentrez. Je fermerai moi-même la porte de l'impasse. »

Quand Mariette se fut éloignée, Lavaugourd ouvrit la portière de la berline qui stationnait, lanternes allumées, dans l'impasse.

« Bertrand!

— Mon général, s'écria Bertrand réveillé en sursaut.

— Ayez la bonté de descendre, mon ami, j'ai deux mots à vous dire. »

Il l'emmena dans le jardin, sous la futaie des grands arbres, qui continuaient à chanter leurs litanies d'hiver, si drus que leur branchage faisait ombre, une ombre de squelette, dans le jardin.

« Je vous ai fait attendre, Bertrand.

— Je ne m'en suis pas aperçu, mon général. Je dormais, je rêvais que nous franchissions la frontière et je me représentais la figure de MM. les pairs.

— Bertrand, mon ami, j'en suis désolé, mais je ne pars plus... Mais vous avez la voiture et le passeport.

— Pas un mot de plus, mon général; si vous restez, je reste.

— C'est que l'affaire est mauvaise, mon pauvre Bertrand.

— Si elle est mauvaise pour moi, elle sera pire pour vous. Raison de plus pour rester.

— Je vous remercie, Bertrand. Vous me rendrez service.

— Un duel, dit Bertrand.

— Parfaitement, et à fond.

— Je l'entends bien, mon général.

— J'y resterai de toute façon, répondit Lavaugourd, que je sois tué ou que l'on m'arrête, car l'affaire fera du tapage. Mais il n'est pas impossible que vous vous en tiriez, mon pauvre Bertrand.

— C'est mon affaire, dit le commandant. N'en parlons plus. Et quand?

— Ce soir.

— Où?

— A Montmartre, aux *Bosquets de Tibur*.

— Connu. Mais les épées?

— Justement, dit Lavaugourd.

— Il y en a chez Simon. C'est sur notre chemin pour aller à Montmartre.

— Alors en route! » dit Lavaugourd.

Ils montèrent dans la voiture, qui partit grand train.

Tivoli était encore en pleine vogue; mais Tivoli rappelait trop les splendeurs de l'Empire,

et la compagnie y était trop fréquente et trop mêlée pour les gens à partie fine qui n'entendaient se débaucher qu'en observant les convenances. Un industriel avisé dénicha, sur les pentes de Montmartre, au milieu de jardins à demi sauvages et de hautes futaies, un ancien pavillon de briques, à coins de pierre, qui passait pour avoir abrité les amours du galant Henri et de la belle Gabrielle. C'était presque un sanctuaire. La jeunesse royaliste y célébra ses mystères. L'enseigne du cabaret couvrait la contrebande : *Aux Bosquets de Tibur;* cette flatterie discrète au goût du roi défendait d'ailleurs la maison de toute incursion de bretteurs et trouble-fête du café Lemblin. Il est vrai que la fleur de l'armée alliée s'y donnait rendez-vous, les Russes et les Anglais en particulier, laissant aux Prussiens les abords trop faciles et quelque peu bourbeux du Palais-Royal et des galeries de Lois.

Ce soir-là, tous les salons du premier étage étaient occupés, et du plus grand de ces salons

sortait un bruit de rires et de conversations, où dominaient les voix des femmes. C'était le joyeux enterrement de la vie de garçon de M. le marquis de La Rochepierre. Une douzaine d'hommes, jeunes pour la plupart, deux ou trois tirant sur le gris, de belle tenue, portant beau, d'une élégance un peu martiale, des airs d'officiers de la garde royale en habit de soirée; plusieurs « lions », comme on disait déjà, mais des lions très bénins, de ménagerie, apprivoisés, peignés au peigne fin, frisés au petit fer, pommadés, pimpants, très accommodés pour la cage de la dompteuse; de jeunes diplomates, fort inquiets de leur personne, s'appliquant à conserver la gravité dans le plaisir et la correction jusque dans l'orgie, dandys politiques, tout neuf habillés de Londres; entre ces cravates drapées, soyeuses, à épingles de brillants, ces gilets somptueux, brodés et bombés, ainsi que des cuirasses damasquinées, de jolies filles, en toilettes claires, mousseuses, transparentes, larges ceintures de satin, corsages fleuris, très haut

montés, gorges en belle vue, coiffures à coque, chignons empanachés et bras nus.

Les obsèques de M. le marquis battaient si joyeusement le glas, que les convives n'entendirent pas une algarade fort vive qui s'engageait dans le couloir. Tout à coup la porte s'ouvrit, brusquement poussée, et un homme parut qui, d'une bourrade, se débarrassa des garçons qui voulaient lui barrer l'entrée. Il s'arrêta debout sur le seuil; un autre homme, plus grand, qui acheva de bousculer les gens, parut derrière lui. Ce fut, à l'apparition de l'insolent, qui se permettait de les troubler, une clameur indignée. Les femmes, jouant les éperdues, se cachèrent la tête dans les gilets veloutés, serrant de leurs bras les belles cravates de leurs voisins. Des hommes se levèrent. On appela le maître d'hôtel; cet homme voulut entrer, une bourrade de Bertrand le rejeta dans le couloir. Les domestiques crièrent à la garde, les femmes se mirent à hurler. Debout dans l'embrasure de la porte, le chapeau un peu défoncé, appliqué, en hâte,

d'un coup de main, sur l'oreille, son manteau rejeté à terre, les pommettes rouges, les yeux en feu, les lèvres serrées, de grande allure cependant, malgré son emportement et le désordre de sa toilette, Lavaugourd se tenait, menaçant et sinistre.

Une voix s'écria : « C'est Lavaugourd ! »

Et d'autres à la fois : « Le condamné... Mais il est fou... C'est le dernier degré de l'impudence. »

Une voix domina les autres, c'était celle du comte d'Aiglemont :

« Silence, messieurs ! Et vous, mes petites amies, assez de nerfs, tâchez de vous taire. »

Il ajouta plus bas : « C'est Lavaugourd... l'affaire est sérieuse. »

Le silence se fit. Alors Lavaugourd : « Monsieur le marquis de La Rochepierre ?

— C'est moi, dit La Rochepierre très blême, mais très maître de lui, très gentilhomme.

— Monsieur, reprit Lavaugourd, nous avons un compte à régler ensemble. »

A l'étonnement de ses convives, La Rochepierre répondit :

« Parfaitement, Monsieur. »

Quelqu'un interrompit : « Ce n'est pas l'heure ni le lieu. »

La Rochepierre lui coupa la parole :

« Finissons, messieurs. C'est beaucoup plus de bruit qu'il n'en fallait; mais c'est l'affaire de monsieur et non la mienne... Onfroy, Beaudry, je puis compter sur vous!... Ces messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Lavaugourd, auront l'honneur de se présenter chez vous demain matin. Et maintenant, reprit-il, avec un sang-froid un peu forcé, je pense que monsieur voudra bien nous laisser finir entre nous notre soirée.

— Je regrette, monsieur, dit Lavaugourd, de ne pouvoir me rendre à votre désir. Mais je ne puis remettre. Ces messieurs ne me trouveraient pas chez moi... Vous oubliez que je n'ai plus de domicile... et, d'ailleurs... les murs ont des oreilles... Mon nom a été prononcé; l'hôte

de céans voulait m'empêcher d'entrer; en parfait drôle qu'il est, il a, sans doute, déjà fait chercher la police. Monsieur de La Rochepierre ne me refusera pas d'en finir tandis que je suis libre encore... et peut-être n'est-ce plus qu'une affaire de minutes... »

Les amis de La Rochepierre s'étaient levés, s'empressaient autour de lui, parlant tous en même temps. La Rochepierre les écarta :

« Le général Lavaugourd a raison, dit-il. Je suis à vos ordres, monsieur. »

Alors, Lavaugourd :

« Je vous remercie, monsieur. Général d'Aiglemont, nous avons servi ensemble; vous ne me refuserez pas de m'assister. Le commandant Bertrand, mon ancien aide de camp, sera mon second témoin.

— Ce que nous faisons est incorrect, dit d'Aiglemont; mais l'affaire ne comporte pas d'accommodements... Général Lavaugourd, vous pouvez compter sur moi. »

Lavaugourd s'éloigna. Les quatre témoins

s'abouchèrent dans un cabinet voisin, et ce fut vite fait. Bertrand avait apporté des épées; quant au lieu du combat, d'Aiglemont proposa la salle de bal, salle d'été, donnant sur les jardins, et en ce moment inoccupée.

« Il y fera froid, dit Baudry.

— On se réchauffera, reprit d'Aiglemont.

— Allons, messieurs, puisque nous y sommes. Le temps presse. »

Personne ne le contestait plus. Durant ces pourparlers très courts, on avait pu constater l'absence de l'hôte. La salle choisie pour la rencontre communiquait avec les salons du premier étage par un escalier en colimaçon, à marches et rampes de cristal, aux tentures grenat, alors célèbres dans tout Paris. La salle était déserte, close et glaciale. On y descendit les flambeaux. Les convives se groupèrent dans l'ombre, au bas de l'escalier, tandis que, sur les marches, sur la galerie d'en haut, en plein dans la lumière qui venait du couloir, les femmes se pressaient, se penchant les unes sur les autres,

avec des airs de frissons, de froid et de peur, grelottantes, affairées, mais ravies de l'aventure, curieuses du drame et flairant le sang.

D'Aiglemont prit la direction du combat et fit garder les portes. Les épées mesurées, les habits bas, les deux hommes s'alignèrent. La Rochepierre avait de la tenue, mais rien que de la tenue. Lavaugourd, sous les armes, était formidable. A la première attaque, il l'étendit à ses pieds.

« Il est mort! s'écrièrent ses amis, penchés sur son corps.

— Vous l'avez voulu, Lavaugourd, dit d'Aiglemont. Vous aviez vos raisons. Je ne vous les demande pas, mais filez vite, vous n'avez que le temps.

— A quoi bon, répondit Lavaugourd; j'ai payé ma dernière dette, je n'en ferai point d'autres. »

Des coups de crosse frappés contre la porte calmèrent soudain les plus excités. La curiosité du spectacle l'emporta sur le désir de jouer un

rôle dans la pièce. Un commissaire de police, ceint de l'écharpe blanche, entra dans le café, suivi d'une escorte de gardes nationaux et de soldats de la ligne, requis au poste de la barrière.

« Qui d'entre vous est le nommé Lavaugourd? dit le commissaire.

— C'est moi, monsieur! Et vous pouvez ajouter : général de division, comte de l'Empire et commandeur de la Légion d'honneur. Bon appétit, messieurs! »

Honfleur, octobre 1904-septembre 1905.

INVALIDES

INVALIDES

Une après-midi du mois de septembre 1815, un officier en petite tenue de colonel de cuirassiers errait, pensif, dans les allées du Mail à Tours. C'était un homme jeune encore — il n'avait guère passé la trentaine : la taille droite, avec de larges épaules, bien découplé, les yeux gris clair, les favoris très courts et la moustache tombante, tirant sur le roux — un de ces cavaliers normands et de haute et bonne mine qu'a immortalisés Géricault. A distance, un héros formidable; de près, je ne sais quoi de doux, d'hésitant; la race des violents timides. Ses yeux clignaient au soleil oblique qui se jouait dans les feuillages mordorés; son regard nuageux flottait en rêveries. Ni la douceur de

l'air, encore tiède, ni le charme reposant de cette belle promenade ne paraissaient le toucher. Il allait, à pas mécaniques, battant de sa cravache ses bottes et les feuilles mortes. Derrière lui, un autre officier sortit d'une rue latérale et, à grands pas, s'efforça de le joindre. Celui-là portait l'uniforme des chasseurs, avec, également, les insignes de colonel; le même âge, au premier abord, mais une complexion sensiblement différente. Long, mince, souple, on l'eût jugé frêle, si chacun de ses mouvements n'avait décelé une nervosité singulière; de tournure élégante, le visage imberbe du vicieux pâle, à l'italienne, des éclairs, une énergie redoutable dans le regard de ses yeux bruns ; il semblait humer le soleil et boire avec volupté la chaleur des rayons d'automne.

« Hé, Robert! » cria-t-il, quand il fut assez rapproché.

Robert se retourna.

« C'est fait, dit-il,

— Oui, dit l'autre, j'ai retenu ta place pour

Alençon directement. Là, tu prendras la diligence pour Bayeux. Moi, j'ai ma place pour Nevers et Auxerre. Et voilà...

— Chacun chez nous, dit Robert.

— Dans nos foyers, repartit l'officier de chasseurs. Pour toi, au moins, c'est une vérité. Tu retrouveras ta mère, ton hôtel de famille à Bayeux, tes fermes... la chasse... les bons dîners...

— Et l'embêtement! dit Robert, de pied en cap, jusqu'à la trente-deuxième capucine... Tiens, Julien, si tu n'avais pas eu l'obligeance d'aller retenir nos places, je me serais laissé appréhender au corps par la gendarmerie et reconduire de brigade en brigade jusque chez moi, tant je suis dégoûté de tout, de tout...

— Et que dirais-tu, si, comme moi, tu ne devais trouver au bout de la route qu'une maison vide, où je ne suis pas entré depuis la mort de mon père, il y a bien dix ans...

— Enfin, dit Robert, qu'allons-nous devenir? Je grognais souvent contre le service; je ne me

doutais pas à quel point je l'avais dans le sang. C'était si bon... ne penser à rien... recevoir des ordres, marcher de l'avant... ne s'occuper que de ses chevaux et de ses hommes, au jour le jour, jamais de lendemain... l'inconnu qui ne dépendait pas de nous... La bataille venue, la charge sonnée, foncer, défoncer, enfoncer... Qu'est-ce que je m'en vais faire de tout cela? »

Il tendait ses bras musclés, frôlait de sa cravache ses fortes jambes de cavalier.

« Dieu! que je vais m'embêter, répéta-t-il. Toi, au moins, Julien, tu auras les femmes...

— Les nymphes de l'Yonne? dit Julien. Voire ce qu'elles donneront. Petite guerre et grandes manœuvres. Mon ami, je commence à voir la fin, toujours la même chose... C'était bon quand on passait, mais quand on reste... il reste les ennuis, les chaînes, les crampons... Pouah!... Moi aussi, j'en ai par-dessus la tête de dégoût pour ce gouvernement-ci... Leur ignoble ordonnance du 5 août qui m'a pris ma cravate de commandeur, gagnée à Ligny, et, à

à toi, ton grade de général, aux Quatre-Bras... Ça ne peut pas durer... Sais-tu ce que je vais faire... il faut toujours que mon esprit travaille... Je vais creuser la mine, avec les amis de là-bas... On était patriote, dans ce pays-là, autrefois... On y aimait la République... on y regrette l'Empereur... On y déteste les alliés et leur traité de Vienne.

— Moi, reprit Robert, je n'aurais même pas cette ressource-là... Ma famille est royaliste... Je désolerais ma vieille maman à laquelle j'ai tant causé d'inquiétudes... Et puis, je ne suis pas homme à combinaisons. Une fois descendu de cheval, je ne suis plus bon qu'au repos...

— Tu te marieras, reprit Julien ; voilà longtemps que tu y penses...

— Et que tu m'en détournes... Peut-être avais-tu raison...

— J'avais raison, dit Julien, de te détourner du roman sentimental, que tu rêvais avec les histoires de Mme de Krüdener ou de Mme de Souza... cela ne s'accommodait pas avec la

vie militaire... « Qui va à la chasse perd sa place... » Mais te voilà sédentaire, maintenant, et libre de roucouler à ta guise... Seulement, ne roucoule pas trop, les femmes n'aiment pas longtemps cette chanson-là... Tu es trop bon, trop doux, trop fidèle, trop câlin... et trop colère.

— Autant dire que je suis voué aux gotons à perpétuité, interrompit Robert avec quelque vivacité.

— Mais non! dit Julien, je te détournais des aventures, des bonnes fortunes, parce que ces femmes-là sont des farceuses, qui auraient encombré ta vie, t'auraient rendu jaloux à éclater et malheureux à périr... Mais, une bonne femme de chez toi, une bonne femme comme ta mère, et elle t'en trouvera une, c'est le meilleur des pis-aller dans l'existence. Je te la souhaite... je viendrai sécher mes bottes à ton foyer... et, les pieds sur les chenets, nous nous raconterons les vieilles histoires.

— Les bonnes! dit Robert.

— Les seules, reprit Julien. La Russie... quand je m'en allais de la fièvre et que mes longues bêtes de jambes refusaient de servir, et que je m'abattais comme un saule pleureur déraciné, dans la boue... tu me pris sur ton dos et tu me portas.

— Le bon bœuf normand, dit Robert. Mais, avec mon apathie et mes accès de découragement, je serais mort dix fois de faim si tu n'avais su te débrouiller, flairer, déterrer, extorquer...

— Et notre première rencontre en Silésie, lors de ton affaire avec ce hobereau prussien, au bal chez le général... En as-tu eu de ces duels, tout de même, toi qui te prétends le plus conciliant des hommes?...

— Avec cela que je ne le suis pas, dit Robert. Pas une punition, en dix années de service.

— Parce que tu n'as jamais supporté ni réprimandes, ni discussions, ni conseils... mais tu ne comptais pas avec la salive normande...

— Tandis que toi...

— Moi, je passe pour friand de la lame, je chicane, je me dispute, je me querelle au besoin... et les affaires m'échappent .. comme les perdreaux au chasseur qui fait trop de bruit. »

Ils marchèrent longtemps, devisant ainsi. Ils s'assirent devant un café et recommencèrent à feuilleter leur vie. Puis, peu à peu, les paroles s'alanguirent; c'étaient toujours les mêmes histoires qui revenaient. Alors, de longs silences coupés de phrases banales : l'heure, le temps, les étapes du voyage... et la fin de cette journée, où, pour la première fois, comme ils le disaient, ils allaient se tourner le dos, leur parut interminable, vide et lourde, comme une fin de jour de voyage, dans une ville étrangère dont on a épuisé toutes les curiosités et où l'on se trouve pourtant loin de chez soi.

« Le commencement de la misère, dit Julien; il ne faut pas nous le dissimuler. Nous avons trente-deux ans, et nous voilà...

— Brigands de la Loire, dissous, réformés, en demi-solde, repartit Robert.

— Invalides, disons le mot, reprit Julien. N'importe, ajouta-t-il, nous avons encore du temps devant nous, et, derrière nous, notre amitié... tant qu'elle durera...

— Toujours, dit Robert.

— Toujours, dit Julien. Vois-tu, Robert, il n'y en a pas deux comme nous dans toute l'armée, pas deux qui se soient éprouvés et soutenus, comme nous, dans la poussière et dans la neige... et, de près comme de loin, c'est quelque chose dans la vie.

— C'est tout, » dit Robert.

Et, très émus, ils restèrent, un long temps, à regarder tomber les ombres sous les arbres et les lumières s'allumer dans les cafés. Puis, ce jour-là finit comme les autres jours, ceux où l'on se dit bonsoir jusqu'au lendemain.

Ils s'embrassèrent dans la cour des diligences.

Robert partit pour la Normandie et Julien pour la Bourgogne.

Robert Inguerlouf, d'une vieille famille de

Bayeux, rentra chez lui et se mit à vivre comme ses ancêtres, en gentilhomme propriétaire. Julien Le Hisois, fils d'un directeur des contributions, ne retrouva, pour toute famille, qu'une vieille servante qui gardait sa maison, à Auxerre. Il se jeta dans les aventures... qui ne furent pas toutes des aventures d'amour. Disons le mot, il conspira. Ce frondeur de l'Empire tomba des cabales de casernes dans les complots de garnison contre la royauté. La Restauration traversait alors une crise, assez semblable à celle où passa le Directoire après Fructidor. On *épura* furieusement en cette année 1816, qui fut l'an V de la monarchie. Ce fut miracle si Julien en sortit, la tête sur les épaules. Il en fut quitte pour un procès, quelques mois de prison, l'internement dans l'Yonne et la surveillance de la haute police.

Il commençait à découvrir la fin de toutes choses, même des seuls livres qu'il goûtait : *la Nuit et le Moment* et *les Liaisons dangereuses*. Il connut, par inaction de sa vie et satiété de

plaisirs trop faciles, cet ennui que la jeunesse d'alors savourait dans le vague des désirs et dont le seul nom lui rendait odieuse et incompréhensible, indépendamment de leurs opinions, la belle littérature du vicomte de Chateaubriand et celle de M. de Pivert de Senancourt. Il se surprit à s'attendrir.

« Je mûris pour une liaison d'habitude, écrivait-il à Robert. L'habitude est toute prête, c'est la liaison qui manque. »

Ils s'écrivaient peu, Robert par nonchalance de pensée, paresse de s'analyser, crainte de se connaître ; Julien, par mépris de la phrase, horreur des épanchements. Correspondance irrégulière, mais où la tendresse perçait, cependant, entre les lignes banales.

Dans l'été de 1820, Mme Inguerlouf, la mère, mourut. A l'automne, Julien reçut une lettre qui comptait bien deux pages de l'écriture grêle, allongée, quasi féminine de Robert. Un mariage désiré, disposé par sa mère, allait s'accomplir : la veuve jeune et délicieusement belle d'un pré-

fet de Napoléon, bien née, sans être bien riche, habituée à vivre en province, encore que très femme du monde; il l'avait rencontrée, il s'était épris d'elle, elle avait agréé « ses hommages »; c'était, dans le mariage de convenance, le roman rêvé. Un mois après, le bonheur débordait : elle daignait l'aimer.

« J'y compte bien, écrivit Julien. Tu le mérites et je prendrais le contraire en très mauvaise part. Le plus beau cuirassier de Napoléon, le cœur le plus tendre et le plus fidèle... je voudrais bien voir qu'elle ne s'en contentât point. Elle aurait affaire à moi.

— Nous parlons beaucoup de toi, répondait Robert, que le bonheur rendait expansif; de notre jeunesse, de nos campagnes; de tes victoires et conquêtes, de ta jalousie, de ta vigilance pour mon bonheur. Je lui disais, en riant : « Si vous me trompiez, je me tuerais, et il vous « tuerait ensuite. Quand vous connaîtrez-vous? « — Je ne sais, me disait-elle hier encore, si je « dois le désirer; votre ami m'effraie. — Vous

« craignez de l'aimer? — Oui, certes, car si je « l'estime seulement au quart de ce que vous « l'estimez, j'en ferai un dieu et vous en serez « jaloux. — Moi, jaloux de lui, vous ne nous « connaissez pas, c'est la chose impossible; je « ne suis sûr que d'une chose au monde : c'est « de sa fidélité, unique, incorruptible. — Alors, « ce sera moi qui serai jalouse. — Et de quoi « donc? — Mais de cette amitié même, de ce « cœur que je veux à moi seule, de cette con- « fiance enfin dont vous ne gardez rien pour « moi puisque vous gardez tout pour lui. » Et voilà nos entretiens. Quand viendras-tu?

— Je viendrai au printemps, écrivit Julien. On me promet un sauf-conduit. Mais, pour Dieu! ne parle pas trop de moi à ta femme; elle serait trop déçue; de don Juan, mon pauvre ami, je n'ai plus que le catalogue... et à louer trop ma vigilance, elle se figurera un trouble-fête, un auteur à sermons, un vieux frère rébarbatif et me prendra en grippe. Trop de vertu nuit, surtout avec les femmes et surtout en

amitié; c'est une affaire à laquelle elles n'entendent rien, un miroir d'eau; si elles n'y voient pas leur image, elles y jettent des petits cailloux et n'ont de cesse qu'elles n'en aient troublé la pureté. »

Un matin des premiers jours de mai, Julien, qui n'avait pas voulu s'annoncer, s'arrêta devant l'hôtel Inguerlouf. C'était une de ces solides demeures citadines de gentilhomme, comme il y en a plus d'une à Bayeux, demeure sans caractère d'architecture, mais significative de la vie qu'on y mène, vie abritée et casematée presque contre les intempéries de l'air et les regards des indiscrets : une façade à un étage, avec des balcons aux fenêtres du premier, et de belles grilles de fer ouvragé à celles du rez-de-chaussée; à l'extrémité gauche, la porte cochère, donnant sur un passage, au bout duquel on découvrait le jardin; sur le passage s'ouvrait le vestibule. Robert accourut. Julien le trouva engraissé, quelques poils gris à sa longue moustache, mais le teint frais, apaisé, un bonheur

majestueux, un guerrier du moyen âge en redingote de ville et bottes à la Souvarof. Julien parut à Robert rajeuni, « rhabillé », comme on disait au régiment, redingote à taille serrée, culotte grise collante, bottes vernies, cravate de soie à nœud ample, épingle en brillants et canne de jonc à pomme d'or, une de ces cannes « irrésistibles », dont parlait volontiers M. Beyle.

« Comme tu te tiens! dit Julien.

— C'est le bonheur. Comme tu rajeunis! dit Robert.

— C'est Paris, répondit Julien. Ce diable de Paris, on s'y retrouve toujours avec dix ans de moins... »

Des fleurs dans le vestibule, pavé de marbre blanc irréprochable; une rampe de fer, le long des degrés de pierre blanche. Ils montèrent; Julien reconnut, au passage, un salon, des meubles de soie brochée, sans les housses qui refroidissent et décolorent d'habitude les salons de province, des portraits et encore des fleurs.

« Mazette, tu te mets bien.

— Maison et mobilier de famille.

— Et la présence d'une femme distinguée, d'une jolie femme, d'une maîtresse de maison accomplie...

— Accomplie, en vérité, dit Robert.

— Tu l'aimes, mon vieux camarade?

— J'en suis fou, répondit Robert, les yeux humides. Ne m'en gronde pas.

— Je n'en aurais garde. D'abord, il serait trop tard, et je suis terriblement revenu de mes préjugés sur la vie conjugale. J'espère que Mme Inguerlouf ne m'en voudra pas de vous surprendre ainsi.

— D'autant moins qu'elle est absente en ce moment, en visite chez sa mère, à Versailles. Je l'attends d'un jour à l'autre. »

Julien n'en manifesta tout juste qu'un regret de politesse, heureux de posséder son ami à lui seul. Ils déjeunèrent de bon appétit, causant de belle humeur. Le repas fini, ils allèrent s'asseoir, dans le jardin, devant une petite table où le café était servi, avec des liqueurs des Iles.

« Allume ta pipe, dit Robert.

— Ta femme le permet?

— En plein air...

— Je n'en demanderais pas davantage... Décidément, une femme charmante. »

Quelques jours après, Robert, radieux, entra dans la chambre de son ami :

« Elle arrive ce soir. Nous irons l'attendre à la diligence. « J'espère, m'écrit-elle, que votre « ami vous accompagnera. Je serai ravie de ne « pas tarder un instant à faire sa connaissance. »

Ils arrivèrent en avance et attendirent devant la porte de l'hôtel du *Luxembourg* où s'arrêtait la diligence, guettant l'arrivée de la voiture. Il faisait encore beau jour, un jour tombant de mai, limpide et attiédi, sous un ciel où voletaient les hirondelles. Tout près de là, un *mai* — c'est-à-dire un petit dais de fleurs, avec, pour pendeloques, des œufs aux teintes pâles, jaunes et bleus, enlevés aux nids récents; il était suspendu en travers de la rue par des guirlandes, en croix de Saint-André; la nuit venue,

il y aurait *assemblée sous le mai* et l'on danserait au chant des rondes :

Haut le pied, mes compagnes!
Qu'il fait bon danser.

Une fanfare criarde de cor à pistons traversa l'air, un rythme de galop sur les pavés, un fracas de ferraille et de vitres secouées, un claquement de fouet, les trois chevaux de tête parurent, flairant l'écurie, museau levé, sous les guides serrées entre les mains du postillon. La diligence tourna brillamment sous le porche, sans accrocher les bornes et s'arrêta dans la cour de l'hôtel. Robert se précipita vers le coupé; par la vitre abaissée, une main agitait un mouchoir, et le gant, très montant, moulait le bras joliment. Le garçon d'écurie approcha un escabeau. Une femme parut debout dans l'encadrement de la portière ouverte. Julien, un peu à l'écart, regardait discrètement, fort curieux au fond, en connaisseur toujours en arrêt. Une jupe de soie puce se souleva, évitant la poussière de la roue, un escarpin de même nuance

se posa sur l'escabeau, un pied effilé, des bas à jour, couleur de chair, la silhouette fugitive d'un bas de jambe, une robe en fourreau, ceinture haute, moulant la taille, sous le mantelet de soie noire, puis une capote de paille d'Italie, à fleurs roses, très évasée, sous un flot de mousseline blanche qui voilait le visage et se nouait autour du cou.

Mme Laure — c'était le petit nom de Mme Inguerlouf — tomba le plus coquettement du monde dans les bras de son mari qui l'étreignit, empressé, un peu goulu même, et, pour le baiser, la voilette se souleva. Julien saisit, au passage, un coup d'œil rapide, inquisiteur, de grands yeux, bruns, très brillants. Ils se baissèrent aussitôt, sous les longs cils des paupières. C'était, dans l'abandon du retour, la plus mignonne figure de brune, au teint mat; une souplesse, une grâce voluptueuse, avec un air d'innocence troublante à la créole. Son inspection faite, elle souriait, tout à son mari, et l'on pouvait admirer en elle cet art, particulier

aux femmes du monde, inconnu aux provinciales, à ménager sa personne et sa toilette : ni les cahots, ni l'entassement du véhicule, ni la poussière n'avaient altéré sa coiffure, sa parure et son visage.

« Julien! à quoi penses-tu? avance à l'ordre! »

Julien, distrait, parut se ressaisir, d'assez loin. Il s'inclina devant Mme Laure, qui lui adressa le sourire le plus affable et lui donna sa main à baiser, avec la petite nuance de réserve qui convient à une première rencontre devant la galerie.

« Prenez son bras, ma chère Laure », dit Robert.

Elle s'y appuya bien franchement, déjà tout à l'aise, et, trottinant, sautillant, elle se mit en mesure, comme l'on danse, au pas du colonel, un peu raidi sur ses longues jambes, dont il s'efforçait de raccourcir les enjambées. Robert tenait la gauche, épanoui, triomphant de sa femme et de son ami.

Dans les rues mornes de la ville épiscopale,

asile de vieux prêtres, retraite d'anciens fonctionnaires, terrier de petits rentiers, hivernage de hobereaux, le passage de ces trois personnes, une femme élégante et deux hommes de haute mine, formait un événement. Mme Inguerlouf, la mère, était reçue dans la noblesse ; Mme Inguerlouf, la bru, y avait fait des visites, froidement accueillie malgré son nom de fille — elle était née de Croix-Marie — et l'habitation de sa famille à Versailles, où la résidence anoblit. Mais il y avait son mariage avec le préfet de l'Usurpateur, son second mariage avec un général de Napoléon, rétrogradé en 1815. Les opinions et la carrière du colonel le rapprochèrent des libéraux et révolutionnaires, des acquéreurs de biens nationaux et des impies. On n'aurait pas osé le regarder de travers, mais on détournait les regards quand il passait.

Les talons pointus des escarpins de Mme Inguerlouf, les bottes à éperons des deux amis résonnaient dans le silence des rues, éveillant le long des murs comme une sorte d'échos en-

dormis et malveillants. Tout Bayeux connaissait le colonel Inguerlouf, l'histoire de la retraite de Russie, le procès du colonel Le Hisois devant la cour prévôtale de Dijon et la légende de ses victoires et conquêtes. Çà et là, au coin des rues, se dessinait le profil fuyant d'un ecclésiastique, se détournant à demi. Plus d'un rideau se soulevait aux fenêtres des belles maisons, plus d'une marchande courut au seuil de sa porte, ses clientes se pressant et se dissimulant derrière elle; plus d'un propos s'échangea entre amis en visite ou simples connaissances en rencontre :

« C'est la belle Mme Inguerlouf, retour de Versailles. — C'est l'ami du colonel. — Un colonel aussi, le fameux Le Hisois, du procès de Dijon. — Il est arrivé lundi dernier. — Un mauvais sujet. — Un don Juan, paraît-il. — Un libéral, un carbonaro. — Le fameux ami d'Inguerlouf, les inséparables au lycée et à l'armée. — Un beau couple. — Je préférerais Inguerlouf. — Celui-ci est plus distingué. — Inguer-

louf est plus bel homme. — Celui-ci plus joli garçon. — Je ne m'y fierais pas. — Des yeux, ma chère, à faire rougir les honnêtes femmes, un sacripant... »

Puis deux mots à l'oreille et un gros rire libertin.

« Ils sont déjà une paire d'amis. — Ils se connaissaient probablement. — Il a la mine d'un vainqueur. — Bigre ! ce n'est pas un gaillard à regarder de travers. — Voyez donc, madame, comme elle se pend à son bras; c'est indécent. — Ce sont les manières d'aujourd'hui. — Je n'aime pas ces manières-là. — Un peu coquette, Mme la colonelle. — Un peu, dites beaucoup. — Cependant, elle n'a pas encore fait parler d'elle, que je sache. — Patience, cela viendra et, de ce train-là, dans peu de temps. — A la place d'Inguerlouf, je me tiendrais sur mes gardes. — Y pensez-vous, un compagnon d'armes, ils se sont sauvé la vie l'un à l'autre, à la guerre. — En amour, madame, il n'y a pas de compagnon d'armes qui tienne, ni de vie

sauvée. — Ni d'honneur, monsieur? — Parfaitement, madame. — Vous êtes un scélérat, monsieur. — C'est ce qu'il faut aux femmes. »

Au balcon du cercle de la noblesse, les joueurs de billard, suspendant leur partie, se pressaient aux fenêtres entr'ouvertes, tâchant de se dissimuler.

« Inguerlouf achève de se déconsidérer en exhibant ce sacripant de Le Hisois! »

Puis, un mouvement de retraite sur toute la ligne, afin d'éviter un salut. Devant le *Café de la Victoire*, une demi-douzaine de cols de crin, de redingotes croisées, à longs pans, se dressèrent; les chapeaux tromblons enfoncés jusqu'aux oreilles se soulevèrent, découvrant des fronts chenus, tandis que se dissimulaient, derrière les dos courbés, des pipes, artistement culottées.

« Une jolie femme et deux braves! »

Le soir, au dîner, Laure et Julien se donnèrent la réplique. Elle raconta son voyage, la chronique des salons, les petits scandales nouveaux. Julien renchérit, l'esprit mordant, le mot juste,

l'anecdote vibrante, à la Stendhal, son modèle, encore que Julien, svelte, élégant, très correct, le trouvât légèrement ridicule en son dandysme ventru. Il s'éblouit à son propre feu d'artifice. Laure, très coquette, joua l'amoureuse de son mari. Julien se retira nerveux, mécontent.

« J'ai eu tort de venir ici; je n'y resterai pas », se dit-il. Et il dormit fort mal.

Il resta cependant. Ce fut d'abord une délicieuse camaraderie à trois. Laure mettait comme un enchantement dans l'intimité des deux hommes. Telles les fleurs sur les tables entre les fruits mûrs et les flacons de vin vieux. Au lieu du sans-gêne soldatesque, où se serait engourdie leur amitié, cette jolie femme les maintenait sur un ton d'élégance, une tenue d'esprit, une sorte de cordiale rivalité de plaire qui les rajeunissait. Visites aux châteaux en ruines, cavalcades dans les chemins à casse-cou, déjeuners sur l'herbe, courses à la côte, promenades en mer, dîners offerts aux camarades en retraite, récits de l'ancien temps, récits gail-

lards que Laure écoutait en se cachant derrière son éventail, chansons au dessert, galanteries et incongruités de soudards à suffoquer de rire, toujours dehors ou en compagnie, toujours en représentation, jamais de tête-à-tête, le temps passa, doux et rapide, comme les nuages de l'été. Puis vint la pluie, le coup de vent précurseur de l'automne, et l'on demeura au logis, le soir, près de la cheminée, devant le feu de broussailles, où l'on brûle le printemps qui s'envole en fumée. On causa, on causa trop, à deux, tandis que Robert recevait ses fermiers, réglait ses comptes, ou visitait ses herbages.

Ils se parlèrent en amis, qu'ils croyaient être; en amis confiants qu'ils voulaient se montrer, en amis familiers, avec une nuance de tendresse qui les charmait et qu'ils ne redoutaient pas. L'amitié d'homme à femme, toujours dans l'entre-deux, toujours sur l'équivoque, amitié de petite guerre, toujours sur le penchant de la guerre véritable, où l'on se prend au sérieux et se bat

pour de bon, l'homme pour vaincre la femme, la femme pour captiver le vainqueur. A cette amitié manque précisément ce qui fait la force de l'autre, la vraie, le désintéressement : coquetterie d'un côté, désir de l'autre, arrière-pensée amoureuse, caresses inconscientes de l'esprit, du cœur et des yeux. Ils prétendaient l'un et l'autre à *l'unique*, en leur façon d'aimer, l'un son ami, l'autre son mari. Ils s'entretenaient sans cesse de Robert, mais de plus en plus comme d'un absent.

De cette sollicitude commune pour son bonheur, se forma entre eux ce secret, cet à-part dans la vie qui est la plus insidieuse insinuation de l'amour. Julien, dans son zèle à défendre le bonheur de Robert, dans l'inquiétude que Laure pût méconnaître son ami ou le mal aimer, la pressait de questions sur sa vie sentimentale, ses goûts, ses rêves, ses vœux, ses fréquentations, et cette inquiétude du repos du mari dégénérait en confidences attendries de la femme. Comment se faire connaître sans se faire admi-

rer, et se faire admirer sans se faire plaindre? Julien, parfaitement sincère, avait dépouillé son machiavélisme habituel avec les femmes. Il ne songeait point à séduire, il n'en devint que plus séduisant. Pour la première fois de sa vie, il ne calculait pas, il se livrait. Il ne s'apercevait pas de la transposition étrange qui s'opérait en lui : il croyait penser uniquement à son camarade, il ne pensait en réalité qu'à lui-même, et son amitié pour Robert n'était plus que le masque de son amour pour Laure. Laure, infiniment plus perspicace, parce qu'elle était tout naturellement éprise et qu'elle n'y apportait pas plus de complications que de scrupules, lui dit un jour, sur ce ton de demi-ironie qui mène si aisément aux aveux :

« Savez-vous que, si vous étiez jaloux pour votre propre compte, vous ne le paraîtriez pas davantage.

— C'est, répondit Julien, subitement inquiet, que je suis plus exigeant pour lui que pour moi-même, et il faut que je veille sur son bien, car,

avec son caractère, s'en soucier ce serait le perdre.

— Vous êtes, à coup sûr, plus curieux que lui.

— C'est que je suis moins confiant. »

Et ils retombèrent ainsi à parler d'eux-mêmes et de leur conception de la vie : Julien de sa solitude, Laure de son isolement. Si bien qu'un jour l'aveu inévitable, l'irréparable aveu, leur vint aux lèvres.

« Que ne vous ai-je connue plutôt!

— Que n'est-ce vous que j'ai rencontré! »

Julien le contint sur ses lèvres, l'arrêta sur celles de Laure. Il vit l'abîme, il secoua le vertige, il eut l'énergie de reculer. Il employa tout son art à reculer, à détourner cette explication que, d'ordinaire, il mettait tout son art à provoquer. « Place qui parlemente, place qui va capituler. » Il le savait à merveille et il entendait que la place ne capitulât point. Mais il lui fallut plus de finesse et de volonté qu'il n'en avait jamais déployé en aucune autre rencontre. Son

expérience des femmes lui rendait trop cruelle cette trop savante retraite. Il voyait Laure impatiente, irritable, provocante, imprudente, il lui fallait dériver cette fièvre dont, avec une autre, il eût si volontiers et si aisément profité. Il l'arrêtait, tournant brusquement l'entretien. Elle se cabrait, frémissante, et il était tenté de lui crier : « Vous voyez bien que je vous adore, vous, votre charme, votre esprit, votre corruption même et votre taille de vierge, toute votre personne de volupté. » Il avait, il en était sûr, qu'un de ces deux mots à dire : « Je pars », pour qu'elle s'écriât : « Emmenez-moi », ou ce mot seul, ce mot pire, ce mot de mensonge et de honte : « Restez ! ». Il disposait de cette créature délicieuse, mais il n'en voulait disposer que contre lui-même. Il comprit qu'il serait vaincu s'il risquait la bataille. Il n'avait de ressource qu'à l'éviter. Il le fit.

Il prit le plus banal, mais le plus vraisemblable aussi des prétextes. Une aventure esquissée à Paris, une lettre de femme qui le rappe-

lait. Il l'avait trouvée, cette lettre, à la poste restante, dit-il à Robert, une après-midi, et il annonça son départ pour le soir même; il avait retenu sa place à la diligence.

« Aussi, dit Robert en riant, je m'étonnais de ce long armistice... et toujours la blonde, ajouta-t-il?

— Toujours », répondit Julien avec une nuance d'amertume.

Laure entra sur ces entrefaites.

« Voilà l'homme, voilà l'ami, dit Robert. Il faut l'accepter quand il vient et ne pas le retenir quand il s'en va. »

Il en prenait son parti. Julien jugea qu'il le prenait trop facilement. Laure trouva une phrase très correcte, la phrase qui convenait; mais, croisant, peu après, Julien sur l'escalier, elle lui jeta ces mots, à voix basse et colère :

« Je me vengerai sur lui qui me reste, et sur vous, qui ne m'oublierez pas. »

Elle reparut en tenue d'adieux, pimpante, toilette d'automne. Pour rien au monde, elle

n'eût renoncé à faire la conduite à leur hôte. Elle voulut que tout Bayeux la vît rentrer chez elle, souriante, jacassant et très fière, au bras de son époux.

Et ce fut fini.

Ce fut fini pour deux ans pendant lesquels les deux amis ne s'écrivirent guère. Julien se terra dans sa maison d'Auxerre. Plus de correspondances, ni de visites suspectes, plus de chronique galante. Au café, on le voyait parcourir distraitement les gazettes, indifférent aux changements de garnison, aux arrivées de fonctionnaires, aux menées de la congrégation, aux délégations du « parti prêtre ». Un loup, sauf, de temps à autre, des pointes à Dijon, d'où il revenait le teint terreux, mauvaise fatigue, mauvaise humeur, inabordable. On disait : « Le Hisois tombe dans la crapule. — Quel dommage, un homme si élégant qui aurait trouvé si facilement à se marier; toutes les veuves, et même des jeunes filles de bonne maison ayant dépassé la trentaine. »

Un soir qu'il ruminait son amertume, au coin de son feu qui charbonnait, sa pipe éteinte à la bouche, et *le Constitutionnel* étalé sur les genoux, on frappa au heurtoir : visite inattendue encore plus qu'insolite.

On parlemente, Julien reconnaît la voix, Robert tombe dans ses bras. Julien l'emmène dans la salle. Robert sanglote, suffoque, et Julien le caresse, le berce, lui tapotant doucement les épaules, comme à un enfant. Il le fit asseoir, et quand la lumière de la lampe tomba sur son visage, il le trouva très rouge, épaissi, bouffi terriblement. Quand Robert eut recouvré la parole et se fut essuyé les yeux :

« Tu me prends pour un imbécile?

— Non, mais pour un malheureux.

— Tu juges bien, puisque me voilà, et sans t'avoir prévenu de rien... c'eût été trop dur à écrire...

— Ta femme! dit Julien anxieux.

— Oui, ma femme... »

Julien regarda le vêtement de Robert, la

redingote était brune, la cravate de couleur. Robert surprit ce regard.

« Tu cherches le deuil. Le deuil est là, dit-il en se touchant le cœur. Elle n'est pas morte....

— Alors?

— Alors, ça y est, mon ami. Elle m'a lâché; tu me le prédisais autrefois, quand je rêvais de maîtresses... Oui, elle m'a lâché comme on lâche un amant de rebut et rien ne le décelait... Je ne m'étais jamais trouvé plus tranquille. Toujours les mêmes chatteries, les mêmes yeux limpides, les yeux de vierge amoureuse... Un matin — je m'étais absenté, pour une nuit, à la chasse au gabion — le domestique me dit : « Madame a reçu une lettre, elle a été obligée de partir », et ce billet de trois lignes : elle en avait assez, et elle s'en allait.

— Ah! la gueuse! s'écria Julien en frappant du plat de sa main sur la table.

— De qui parles-tu? repartit Robert avec non moins de violence et subitement blême... C'est

ma femme, ajouta-t-il, et elle porte toujours mon nom.

— Et tu l'aimes toujours, mon pauvre ami, » dit Julien qui s'efforçait de se ressaisir. Puis, il ajouta maladroitement :

« Veux-tu que je le tue?

— Qui cela?

— Mais lui, le monsieur, le misérable...

— Tu le connais?

— Pas le moins du monde. Mais les femmes ne partent jamais seules... pas plus que les canons. »

Cette banalité de mauvais goût leur rendit leur aplomb à tous les deux et les remit en scène :

« Je l'aurais tué moi-même, sans t'attendre, si cela eût été nécessaire, dit Robert. Mais à quoi bon? Un sous-préfet des Bourbons, un freluquet de vicomte... elle, la veuve d'un préfet de Napoléon, la femme d'un général de l'Empire... je n'en aurais pas été plus avancé et le scandale eût été pire. »

Et, très vite, comme récitant une leçon apprise, dont il voulait se débarrasser :

« J'ai vendu ma maison... Nous nous sommes séparés à l'amiable. Je lui sers une pension. Quand je mourrai, tu l'en préviendras; mon notaire saura toujours la trouver, et, maintenant, c'est réglé. Me voilà. Si tu veux de moi, nous ne nous quitterons plus.

— Nous ne nous quitterons plus, dit Julien.

— Et jamais nous ne parlerons d'elle.

— Jamais », dit Julien. Et il ajouta : « C'était notre destinée : deux invalides, appuyés l'un sur l'autre; il aurait bien mieux valu commencer par où nous devions finir. »

Robert ne répondit rien. Il regrettait la perte, il ne regrettait pas de souffrir pour avoir trop aimé Laure.

Leur vie s'ordonna tout de suite, définitivement. La vie de deux officiers en retraite, sans famille l'un et l'autre, obscurs et mécontents. Mêmes séances au café, mêmes parties au cercle, mêmes promenades à cheval, le matin,

et, l'après-midi, à pied, le même tour de ville; mêmes reprises d'escrime, Robert pour combattre l'embonpoint, Julien pour s'entretenir la main; mêmes propos, aussi : la honte des temps, l'oppression des peuples, la congrégation, les passe-droits; mêmes lectures : la *Révolution*, de M. Thiers; *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, qui commençaient à paraître et révélaient l'éternelle infamie des cours, des émigrés, des étrangers; le *Mémorial de Saint-Hélène;* et tous les jours, réveil-matin, selon l'heure, ou éteignoir : *le Constitutionnel*. En 1829, l'expédition de Morée les exalta. Ils projetèrent de reprendre du service. Julien écrivit à Fabvier, qu'il avait connu au temps des complots. Mais le docteur consulté interdit tout déplacement à Robert et prévint Julien que le cœur était pris. La bataille de Navarin fut une éclaircie dans leur existence. Le canon français avait tonné, on s'était battu sur mer, et l'on n'avait pas été battu.

« Il est vrai, dit amèrement Robert, que les Anglais étaient avec nous.

— N'importe, dit Julien. La Grèce est délivrée. C'est le commencement. Les nations vont s'affranchir, la France aura son tour. »

Robert s'alourdissait lamentablement. Julien, au contraire, se défendait. « Il rajeunit, disait-on, à mesure que son ami s'en va. » Car leur amitié était célèbre à Auxerre, ainsi que jadis, au régiment, voire dans tout le corps d'armée. Le sensible colonel Le Hisois se rangeait; il avait pour son camarade des sollicitudes et des soins de femme. Robert se vit réduit à garder la chambre pendant tout l'hiver de 1829 à 1830. Les jambes enflaient. On le vit encore, mais très pesant, sur ses pantoufles, saluer, après les trois Glorieuses, le drapeau tricolore. Ils avaient, pour la solennité du jour, exhibé, sur leur redingote, leurs décorations.

Puis Robert s'alita et ne se releva plus.

Une nuit, il se sentit très bas. Il chercha la main de Julien qui le veillait.

« Écoute, j'ai un secret avec toi, tu en as un avec moi. Il ne faut pas que nous nous quittions

un cadenas sur le cœur. Notre amitié a été trop lumineuse, pour finir dans le noir... Tu l'aimais?... »

Julien se tut. Robert reprit :

« Et elle t'aimait... Et... entre vous...

— Rien, dit Julien, quoi qu'elle t'ait pu dire contre moi.

— Elle ne m'a pas dit un mot.

— Alors...

— Je le savais.

— Tu le savais?

— Et par toi, par toi-même, par toi seul...

— Comment?

— Te rappelles-tu, le soir de mon arrivée, quand je t'ai raconté ma misère, ce mot qui t'est parti du cœur?

— La gueuse, murmura Julien,... je me le suis assez reproché; mais je te le jure, Robert, ça a été malgré moi; c'est vrai, la pensée mauvaise m'a possédé un instant, un instant dans toute ma vie, et en cet instant-là, seulement, j'ai senti que je trahissais l'amitié.

— Je ne t'ai jamais soupçonné, reprit Robert, même ce jour-là... mais j'ai deviné que tu souffrais par elle, presque autant que moi-même; et puis, vous étiez si bien faits l'un pour l'autre... que de fois je me l'étais dit... Et — avoue-le — si elle avait été libre, si tu l'avais rencontrée, tu l'aurais épousée.

— J'aurais fait une sottise.

— Tu la feras peut-être; elle sera libre bientôt. »

Le jour filtrait entre les persiennes, entre les plis des rideaux, aube blafarde, aurore d'agonie. Robert gisait, le souffle court et sifflant; Julien, debout devant lui : la main dans la main, les yeux dans les yeux; Robert, le regard vitreux; Julien, le regard farouche, ils se dévisagèrent, comme autrefois, à l'heure de la charge, quand ils se séparaient sans savoir combien il leur restait de minutes à vivre. Et le tourbillon les emportait. Aujourd'hui, cloués au sol, c'était leur jeunesse, leur carrière de combats, de confiance, de générosité, qui tourbillonnait autour

d'eux; tout était tombé en lambeaux, épars à leurs côtés; ils se retrouvaient sur le champ de bataille, effarés de la déroute, et c'était, cette fois, la déroute de la chose unique, celle qui devait les consoler de toutes les misères, la déroute de leur amitié.

Ils se trouvèrent si loin d'eux-mêmes, une telle froideur tombait sur eux, de l'hiver de leur vie et de l'hiver de l'année, qu'ils ne purent se regarder en face. Robert se détourna, laissa sa main s'affaler sur le drap et ferma les yeux. Julien s'éloigna, s'affaissa sur une chaise et se mit à tisonner rageusement.

La crise n'emporta pas Robert, mais elle le laissa terrassé. Depuis six ans, ils ne parlaient plus de la femme; ils ne parlèrent plus d'eux-mêmes. Tout se mourait fatalement, bêtement, par un ricochet de boulet perdu après la bataille...

Quand Robert cessa de vivre, Julien l'ensevelit et le veilla. La garde nationale rendit les honneurs au général Inguerlouf : l'Empereur

l'avait nommé général et le grade restait acquis, aux yeux des patriotes. Il fut prononcé force discours. On évoqua la gloire de Napoléon, le dévouement de ses soldats et les belles amitiés des compagnons d'armes : Euryale et Nisus et tous les lieux communs virgiliens. Puis, les salves éteintes, le défilé achevé, l'écho des tambours dévoilés de leurs crêpes et l'écho de la musique militaire évanouis dans le lointain, Julien rentra chez lui.

« C'est fini, fini, fini ! » répéta-t-il.

Et à son insu, à chaque répétition de ce mot, sa taille se redressait, le souffle plus libre rentrait dans sa poitrine. Dans sa vie, il n'avait cru qu'à une chose : son amitié pour Robert; au delà de la vie, il ne croyait à rien. Il ouvrit le portefeuille que Robert lui avait confié et il lut, écrite, l'instruction que Robert lui avait donnée verbalement à son arrivée : « Prévenir Mme Inguerlouf. » Il médita un moment, son visage reprit son aspect redoutable des jours de lutte, et il passa sa main dans ses cheveux qui gri-

sonnaient aux tempes, il releva sa moustache et se regarda dans la glace. Un sourire étrange, ironique, mauvais, passa sur ses lèvres. Il se mit à écrire, d'un seul jet, une lettre de trois pages; il aurait écrit à la belle Laure au lendemain de son départ de Bayeux, dix ans auparavant, il n'aurait pas écrit autrement : « Je vous aimais, vous m'aimiez, je vous aime toujours... J'ai gardé la foi à mon ami, j'ai gardé pour vous la même passion, je suis libre, vous l'êtes aussi. » Et, là-dessus, la pensée odieuse, obsédante de l'enlèvement de Laure... Au surplus, elle n'était pas sa femme, et s'il avait été son mari ou son amant, se fût-elle laissée séduire, comme elle l'avait fait par ennui, par détresse?... Il eût été son amant ou son mari, qu'il ne lui eût pas pardonné avec plus de passion contenue, refrénée... Il relut sa lettre, la trouva ridicule, sans suite, pleine de contradictions. Si Laure ne l'aimait pas, et pourquoi l'aimerait-elle? elle se moquerait de lui; elle montrerait sa lettre à son amant, ils en feraient des gorges chaudes : la voilà bien.

cette fidélité, le voilà, cet honneur des compagnons d'armes. Et les derniers mots de Robert lui revinrent à l'esprit, dans leur ironie désespérée. Robert l'avait prévu. Julien trahissait, Julien passait à l'ennemi, et lâchement, en chien battu qui mendie la caresse.

Il ratura la moitié de la lettre, puis la déchira et la jeta au feu. Il en écrivit une autre, de moitié moins longue et la déchira encore, avec dégoût. Il se leva, marcha dans la chambre, s'emporta, jura tous les diables, et, finalement, accoucha de ce billet :

Madame,

J'ai l'honneur de vous annoncer la mort du colonel Inguerlouf. Il a succombé entre mes bras. J'obéis à son dernier vœu en vous apprenant que vous êtes libre.

Recevez, madame, l'hommage de mon respect.

« Cela ne dit rien et peut tout dire, murmura t-il. Si elle pense à moi, comme je pense à elle,

elle me répondra... et alors... on s'expliquera, attendons... »

Il attendit toute une semaine, supputant toutes les distances, calculant les probabilités, les divers séjours où se pouvait trouver Laure. Rien ne vint. Elle était en voyage, malade! Il attendit encore. Il se forgea toutes les explications possibles. Il se donna tous les motifs de guetter le facteur, de s'informer du retard du courrier, de se renseigner, au bureau, sur les accidents possibles. Rien ne vint encore. Alors, il battit l'estrade, rôda autour de la poste, attendit contre toute raison, par exaspération d'attendre, par habitude; enfin, il s'engourdit comme d'autres s'étourdissent à boire le même poison, tous les jours, à la même table, à la même heure. Puis la dernière impatience s'éteignit et le marasme de sa vie l'enveloppa définitivement. Il se tenait, d'ailleurs, les gens le trouvaient digne. Il prenait son âge. Une année s'écoula. Il reçut

une lettre, sur vélin, une lettre gravée, impersonnelle :

Madame la baronne douairière de Croix-Marie a l'honneur de vous faire part du mariage de sa fille, Mme Laure de Croix-Marie, avec M. le vicomte de Fornière, maître des requêtes au Conseil d'État, chevalier de la Légion d'honneur.

Versailles, le 10 *octobre* 1831.

« Le freluquet! dit Julien. Cela devait arriver. »

Et il se fit sauter la cervelle.

Honfleur, juillet-septembre 1905.

LE
RETOUR DES CENDRES

LE RETOUR DES CENDRES

Ce matin-là, 12 décembre 1840, l'aube, très blême, se levait à peine, noyée dans la brume, que déjà l'on faisait queue à la porte des barbiers et, notamment, place de la Grande-Fontaine chez le père Legrand, ancien perruquier de régiment, sous-officier dans l'artillerie de la garde nationale et coiffeur du théâtre. Toutes sortes de vieilles figures ravinées, couturées, crevassées, recroquevillées, parcheminées, tannées par le soleil et l'embrun de la mer, attendaient leur tour de barbe : on rasait aux chandelles. A côté, en face de la boutique de Legrand, les cafés, ouverts bien avant l'heure habituelle, sollicitaient les retardataires, hébergeaient les premiers prêts. Derrière les vitres embuées, les

lampes pendues étalaient leurs orbes jaunâtres, écrasées, qui tachaient le jour terne, sans éclairer la rue.

Et les bonshommes — on dit dans le pays les « bonhômes » — s'impatientaient : manquer le coup d'œil ou manquer de tenue! Les grognards en raisonnaient avec les marins, les grognards plus pressés connaissaient moins le jeu des marées, les marins plus sûrs de leur affaire : la *Normandie* ne trouverait pas l'eau sur Amfard (1) avant sept heures, sept heures et demie, et le capitaine Bambine n'était pas homme à risquer un échouage avec ce passager-là!

Une cloche tinta : c'était l'appel de la messe de sept heures.

« Voilà le quart-moins qui sonne! »

Et tous, aussitôt, de détaler vers le port. Il en sortait de toutes les ruelles, de toutes les « allées », mais surtout des rues aux marins, de la Haute-Rue, de la rue de la Ville, de la rue de

(1) Célèbre banc de l'embouchure de la Seine entre le Havre et Honfleur.

l'Homme-de-Bois, sans compter les pensionnaires de l'hospice, qui débouchaient du Neubourg et du Trou-Miel.

Ils s'acheminaient, clopin-clopant et tapotant leurs sabots sur le pavé gras de l'humidité de la nuit, goutteux, ankylosés, se débattant avec la canne importune, qui, au lieu de les soutenir, s'embarrassait dans leurs jambes. Un vieux, tout tordu d'un boulet qui lui avait brisé la hanche, se tirait, en clochant, de travers sur un bâton, qu'il tenait en sautoir, se trémoussait à la manière des ours. On le nommait Crochu Le Cesne, pour le distinguer d'un autre crochu, Crochu Le Haransi, un petit tailleur, qui passait pour sorcier, parce que, le mardi gras, il se costumait en diable boiteux. Il se tortillait, fier de dépasser les autres, infirmes des deux jambes.

« Allons, les enfants, cria une voix, un peu de patience. Laissez passer le père Caudemuche. Faut bien qu'il *voye* son Empereur. »

Caudemuche était connu de tout Honfleur.

Matelot de la République, naufragé du *Vengeur*, victime des pontons, rentré à la paix, il servait, en 1815, à bord de la corvette *la Bayadère*, quand le brave Baudin proposait d'enlever l'Empereur, répondant de le conduire en Amérique ou de couler à fond avec lui, plutôt que de le voir livré aux Anglais. Retraité peu après, Caudemuche avait entendu raconter la mort de Napoléon, à Saint-Hélène : il refusait d'y croire; Hudson Lowe avait beau être un Anglais, tous les Anglais n'y pouvaient rien faire, Napoléon ne pouvait pas mourir, et Caudemuche, depuis lors, s'était enfermé dans un silence farouche, refusant de rien entendre et de ne consentir à rien. Tombait-il en enfance? Vivait-il dans un rêve? Personne n'eût pu le dire. Tous les jours, à l'heure de la marée, on le voyait sortir de son logis de la Haute-Rue, cahotant sur deux béquilles, l'œil hagard, mâchonnant une énorme chique qui déformait sa vieille peau, et il se traînait jusqu'au bout de la jetée, quêtant l'horizon, guettant, disaient les enfants, le retour

de l'Empereur ; car l'Empereur reviendrait, Caudemuche n'en doutait pas.

Or, ce jour-là, il arrivait, comme les autres jours, attiré par le flot, mais avec je ne sais quoi de plus absorbé encore et de presque solennel. Il avait appris la grande nouvelle, et il voulait être là, à sa place, au premier rang. Et il se hâtait, tout tremblotant, ses pauvres jambes tombant comme inertes sous lui, patinant de ses sabots sur le granit gluant, ses béquilles grinçant sur la pierre. Il trouvait tout naturel qu'on fît le vide sur son passage, ou plutôt il ne regardait personne, tout à son idée et les regards perdus dans l'espace.

Vestes et culottes rapiécées, à coutures de gros fil, en plaques disparates, comme les voiles de leurs barques, le cou engoncé dans leurs cravates en tricot, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux — personne au monde ne se montrant, plus qu'un marin à terre, méfiant du froid, de la pluie et surtout du

« crassin (1) » — on en voyait de tout noueux, cordiers courbés, qui semblaient se tirer sur leurs cordes, haleurs, habitués à piétiner, pesant en cadence sur l'amarre, estropiés, éclopés, délabrés, « désarmés », naufragés, déchiquetés, en épaves, à la côte; mais endimanchés et passés à la brosse, comme leurs bateaux le samedi soir, et, faute de pavoiser, étalant hors de leurs poches leur madras de priseur, aux carreaux bariolés. La cour des miracles de la vieille marine, pêche, cabotage et guerre; cour des miracles, en vérité, car on voyait des paralytiques échoués depuis des années au seuil de leur porte, qui rampaient, « crochés » au bras de leur fille, et voulaient marcher; des aveugles voulant voir, guidés par un gamin, un moussaillon, qui quêtait de l'œil à droite et à gauche, musardant, et qu'ils pressaient d'une taloche. Tous se hâtant, en roulis, soufflant, haletant, passant leur chique d'un coin de la bouche à

(1) Brouillard qui se résout en petite pluie gluante et transparente.

l'autre, toussant, crachant, comme le *Triton*, de légendaire mémoire, le *Triton*, capitaine Toutain, « la première vapeur » qui traversa du Havre à Honfleur, en une heure et demie, lorsque le temps était beau et que la marée « la » portait.

Çà et là, dans ce flot de marins désemparés, quelques grognards, très maigres, très raides, la carcasse sanglée dans la redingote à longs pans, à collet débordant, col de crin, cravate en carcan, chapeau tromblon, la canne à nœuds, sous le bras, avançant au pas accéléré, semblant marcher à une « affaire d'honneur », toisant les pékins qui, venant « là », leur semblaient se mêler de ce qui ne les regardait pas.

C'est qu'*Il* revenait de Sainte-Hélène, qu'*Il* allait passer devant Honfleur, se rendant à Paris, aux Invalides, et qu'*Il* saluerait le port, sur les huit heures du matin.

Le long du quai, des buveurs sortaient des cabarets et des cafés, où ils avaient été boire la goutte pour se réchauffer avec un *flip nor-*

mand (1), le *Café du Cheval-Blanc,* pour les messieurs, le *Café Français, Aux Trois-Lanciers, A Sainte-Hélène,* pour les troupiers, le *Café de la Marine,* sur ses marches et sous son pignon, à l'angle du quai Sainte-Catherine et de la rue des Logettes, dominant l'embarcadère du bateau à vapeur.

Aux fenêtres, aux mâts des bateaux, en haut des « belvédères », des maisons riches, les drapeaux d'étamine s'ébrouaient dans l'air matinal, se décrassant de la brume, à la brise du large.

Le plus ample flottait sur la *Lieutenance,* débris de l'antique place forte, dès longtemps démantelée. Bâtisse bizarre, qui masque la ville et domine le port, elle juche ses logis fantasques en briques sur les assises cyclopéennes des remparts du douzième siècle; sa façade, où le rouge cru de la bâtisse moderne s'ente sur la grisaille de pierre de la muraille, se présente comme un bouclier où se blasonneraient

(1) Grog au gros cidre et au calvados, sucré de cassonade.

d'énormes armoiries : coupé de gueules et d'argent, très terni, flanqué d'échauguettes, timbré de poivrières, tel l'écu du chevalier géant qui gardait aux lis du roi les portes de Rouen et les portes de Caen, en sa bonne ville de Honfleur. Sur la voûte de l'ancien pont-levis, une image de Notre-Dame de Grâce, rhabillée de neuf, parée de ses atours de fête, voile empesé, cœurs brûlants, couronne et collier de chrysocale, en l'honneur du Grand Homme.

Au pied de la Lieutenance, pareilles à de longues antennes, les jetées s'allongeaient dans la mer. La foule y affluait. Il y en avait trois, deux vieilles, en bois, et une, toute neuve, en granit. L'une des vieilles, dite de carton, en poutres moisies, noircies et infiltrées par l'eau, bordée de vieux canons de rebut, qui servaient de pieux aux amarres, avait ses habitués, aux quels personne n'aurait osé disputer leur privilège : le « Bout de la Jetée », c'était le nom de ce club en plein air, et tous, bourgeois, hommes de poids, à cannes de jonc avec des pommes

d'ivoire, bedonnant plus ou moins, culottes jaune chamois, lunettes à branches d'argent, importants, jamais pressés, se saluaient d'un quolibet, plaisanteries légendaires, à la gauloise : Babet ou Lisette qui les avaient retenus au logis. Un docteur obèse et souriant, « docteur tant mieux », toujours épanoui, s'approcha, la tabatière à la main, et, cédant à l'habitude : « Eh bien ! quoi de nouveau ce matin. » Les « clubs » fraternisaient; le bonapartiste qui se tenait chez un coutelier, le seul « négociant » de la ville qui n'eût pas mis de lampion en 1815 — et le républicain qui siégeait chez l'épicier. Il en existait un autre du « parti prêtre »; mais, prudemment, il s'était abstenu de paraître encore, se désintéressant et se dispersant dans la foule. Un peu à l'écart, très regardé, mais peu recherché, un groupe de trois personnes : un gaillard d'une quarantaine d'années, cou râblé, congestionné, face de bouledogue sournois, vexé, qui cherche à mordre, le chapeau vissé sur le crâne, un chapeau qui ne salue

jamais; un vieillard encore robuste, le teint pâle, de gros sourcils sur les yeux bombés, au regard fuyant, vêtu d'une redingote brune, coiffé d'un chapeau bas, à larges bords, donnant le bras à une personne très ridée, au profil de cavale normande, avec de petites couleurs plaquées aux pommettes, l'air prétentieux et bombant la taille, imposante, sous le corset très sanglé : c'est le trio révolutionnaire de la ville; le plus âgé porte le sobriquet de *Père Quatre-vingt-treize;* il dénonçait au temps de Robespierre et « pratiquait » sous la Terreur; le plus jeune est qualifié de *Dix-huit cent trente :* il n'a pas tenu à lui que les « Glorieuses » ne finissent en « terribles » et que Juillet ne dégénérât en Septembre; leur compagne a figuré, en costume de déesse, dans le culte de la *Raison.* Elle clignait des yeux, croyant, par là, se donner un air intéressant, et elle se trémoussait avec de petites minauderies gauches de femme qui s'est crue longtemps belle. Un passant la frôla : « Fi, le vilain! » murmura-t-elle, puis elle se

détourna, en pinçant les lèvres, avec dégoût.

C'était un petit homme grassouillet, myope, teint blafard, figure rageuse et pusillanime; il balbutia, se faufila dans la foule et s'y perdit pour reparaître aux premiers rangs : il dénonçait sous Charles X, au temps de la « Congrégation » et officiait en frère lai dans les missions.

Devant les cafés, on chantait. Yvelin, le ménétrier aveugle, debout sur sa chaise, sous son parapluie rouge, râclait son violon, tandis que sa fille, bouche édentée et tignasse rousse débordant le bonnet de coton blanc, faisait la cueillette et accompagnait en détonnant :

Ils chantaient, sans désemparer,
La gloire et *l'Père la Béquille.*

Sur le perron du *Café de la Marine*, les matelots, les gens du port, les *carabots*, faisaient cercle autour de Cadet, le roi des pêcheurs quand il était en mer, barde populaire quand il débarquait, entre deux bordées, et qu'il n'était

ivre qu'à demi. Gros homme, marchant en roulis et roulant encore les jambes lorsqu'il s'arrêtait, vêtu d'une vareuse épaisse, cravaté d'un cache-nez rouge, il psalmodiait une épopée de Napoléon composée par lui, sur la mélopée et dans l'esprit de la fameuse chanson de gestes :

Une frégate d'Angleterre
Qui, malgré le vent et les flots,
S'en allait tout droit à Breslau.

Il chantait pour l'honneur, méprisant tout salaire, méprisant davantage le bourgeois. Dès qu'il en flairait un, il se taisait, jusqu'à ce que, expulsé par la presse de l'auditoire, l'intrus se fût retiré. Un Anglais prétendit, un jour, écouter malgré tout. Cadet l'empoigna, le terrassa et, levant sur lui son terrible sabot :

« Attends, l'English, je m'en vas te f... le cachet impérial ! »

Ce qui lui valut huit jours de prison.

Ce jour-là, un jeune homme fort élégant, le « dandy » du pays, un certain vicomte, que l'on prétendait compromis dans les affaires de Ven-

dée avec la duchesse de Berry et qui se trouvait à Honfleur en surveillance de police, trouva moyen de forcer la consigne. Cadet se tut, hargneux et menaçant.

« Continuez, mon ami, » dit le dandy en ten dant au marin une pièce de deux francs.

Cadet fouilla dans sa poche, en tira une pièce de cinq francs et, la jetant au monsieur :

« V'là cent sous ; chante, toi, vicomte !... »

Sur le terre-plein, les artilleurs de la garde nationale, mèches allumées autour de leurs deux pierriers en batterie ; la musique de la même garde, en cercle, drapeau et chapeau chinois au milieu, jouait des airs patriotiques : *Veillons au salut de l'Empire, En avant, marchons, Les Hirondelles*, compositions originales de Fallouard, l'organiste de Sainte-Catherine, sur la romance de Béranger.

Sur la jetée neuve, la jetée de pierre, l'état-major de la marine : le long courrier, en habit et chapeau de soie, le capitaine de la *Rivière-de-Rouen*, les pilotes et leur syndic, le maître haleur,

en chemise de toile très rembourrée de flanelle, en bretelles tricotées, et, beau temps ou tempête, hiver comme été, chapeau « tuyau de poêle rouillé », criblé par la pluie. Entre anciens officiers de vaisseau et maîtres d'équipage, on causait du Grand Homme, des croisières, de la course et des abordages : un survivant de la *Belle-Poule* — il y en avait toujours une à flot; celle-là, sous Louis XVI — s'était illustré au combat d'Ouessant; un enfant de Honfleur, La Coudrais, y servait comme lieutenant; un vieux corsaire, très déjeté, la mâchoire gauche rompue et la joue défoncée par un biscaïen, bredouillait ses exploits, forcé, pour parler, de presser du poing la joue qui se gonflait, et soufflant comme un marsouin échoué. Un autre commandait une « proue », au camp de Boulogne et, pour la millième fois, racontait l'embarquement de l'armée : tout était prêt, on n'attendait plus que le vent et la flotte de Villeneuve; mais Villeneuve n'avait pas le pied marin, il resta en panne et perdit la tête; quant au vent, il passa

aux Anglais, traître depuis longtemps. Ah! si Napoléon avait eu la vapeur!...

Les autorités civiles et militaires occupaient le bout de la jetée; derrière eux, les pompiers, la douane, un détachement d'infanterie de ligne de Caen. On se montrait un jeune officier, du 20e léger, venu d'Afrique, en congé : capote à taille, col en hauteur, képi démesuré, moustaches et royale blondes : il passait pour ressembler « aux princes »; derrière cette élite, en tenue d'apparat, la belle société de la ville, les dames emmitouflées de leurs « châles », coiffées de capotes à marabout que la brise menaçait à tout instant de renverser; très émues, très informées, avec, à la main, leurs « jumelles » de théâtre, présent de noce, tirées pour la circonstance de l'armoire aux bijoux. Les libéraux, ceux qui tenaient pour Thiers et Dupont (de l'Eure), triomphaient sans modestie, fusionnant avec les républicains. L'un de ces derniers, chimiste, qui passait pour impie, recherché de tout le monde pour son humeur goguenarde et

son talent de chanteur, au dessert des dîners, fredonnait du Béranger :

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire...
...Pauvre soldat, je reverrai la France,
La main d'un fils me fermera les yeux!

Un bonhomme très sec, qui n'en finissait pas, très méprisant, très correct, qu'on appelait le chevalier de Misagoisne, se tenait droit, près du parapet, portant beau, Henriquinquiste déclaré, affectant d'éviter les Philippotards.

« Vous ici? » lui dit un galant inspecteur des douanes. — Ce corps passait pour aristocrate, discrètement légitimiste : on n'y dérogeait pas.

« Parfaitement! répondit le chevalier, de façon à être entendu des autorités : c'était, malgré tout, un grand capitaine.

— N'empêche, interrompit un orléaniste, que si vous aviez pu le coffrer en 1815 et le livrer à une cour prévôtale, vous n'auriez pas manqué le coup.

— Possible, monsieur, mais ce n'est pas *Lui*

qui se serait laissé mettre par Palmerston à la porte du concert européen!

— Joli concert, murmura le capitaine Lerat, des voltigeurs de la garde, la musique des alliés! »

On regardait beaucoup, aux fenêtres d'un des hôtels de la rue Haute, donnant sur la mer, entouré de femmes élégantes, l'amiral Bonnard, un des héros d'Aboukir, sa lorgnette à la main, la lorgnette de bord de la légendaire *Frétillante*. Il avait commandé des chevaux de poste pour Paris, et il allait partir dans une heure pour assister à la cérémonie des Invalides, mais il n'avait pas voulu quitter la ville sans saluer, au passage, l'Empereur.

Tout à coup les propos s'arrêtèrent; une lumière troua la brume, un coup de canon, très sourd, retentit du côté du Havre, puis un autre : on en compta vingt et un : la *Normandie* sortait des jetées; il était sept heures et demie. Dans une demi-heure, la marée aidant, elle serait en vue. Sous le ciel bas, dans l'air froid et opaque,

sur l'eau qui tourbillonnait en torrent hivernal, le soleil montait dans le fond de l'estuaire. Son disque se détachait blanc sur blanc, parmi la lumière diffuse de l'atmosphère.

« Il faisait ce temps-là, en brumaire de l'an X, racontait un ancien lieutenant de vaisseau, en grande tenue d'autrefois, toute plissée de son séjour dans la boîte poivrée, lorsque Napoléon — en ce temps-là, premier consul Bonaparte — débarqua entre nos jetées, à sept heures du matin, comme aujourd'hui; je crois y être encore — la garde nationale, les gendarmes, la musique, toutes les autorités sur les jetées de bois. Il arriva, précédé de deux barques légères, sur le lougre *Écureuil,* fit le tour de la ville, déjeuna rue des Lingots, chez le citoyen Foubert, déjeuner offert par le corps municipal. C'est dans ce temps-là que, traversant la Normandie, il s'écria : « Le beau pays! c'est la vraie France! »

« A vos pièces! » commanda d'une voix retentissante le capitaine Desbois, de la garde nationale.

Les mèches allumées scintillèrent, on vit s'agiter, avec un grand tremblotement d'étincelles, les artilleurs de l'État dans la batterie de l'hôpital, où gisaient six grosses pièces de fonte, qui, depuis 1815, n'avaient plus vu le feu...

La *Normandie*, longue, svelte, glissant sur le courant qui l'emportait, déboucha « par le phare de l'hôpital », derrière la pointe de Vasouy. Le drapeau du port et celui de la Lieutenance s'abaissèrent aussitôt, commençant les saluts ; l'un des pierriers de la garde nationale fulmina en un long feu, puis se vida en un craquement grêle de pétards. Les canons de la grande batterie se turent : les mèches étaient humides, le bronze trop refroidi et la poudre passée...

En ce moment, le long de la jetée de pierres, de la jetée officielle, il se produisit un remous : quelqu'un se poussait vers le premier rang, et, d'un même accord, tout le monde s'écartait sur son passage.

« Eh bien! père Caudemuche, vous aviez raison, voilà l'Empereur qui revient! »

Caudemuche ne répondit rien, et puis on ne fit plus attention à lui.

De quelque opinion que l'on fût ou crût être, tous les cœurs vibraient, pour un instant, en un accord, large et profond, comme ceux des symphonies. Quelque chose de très grand passait dans l'espace, et, une fois encore, la dernière peut-être, le grand souffle d'en haut qui avait pénétré la France au temps de la Révolution et de l'Empire se levait sur les eaux, et tous, petits et grands, les plus humbles d'esprit et les plus largement ouverts d'âme, le respiraient à pleins poumons et s'en trouvaient également pénétrés.

La *Normandie* arrivait, l'écume à la proue, comme triomphante, battant la mer à droite et à gauche, traçant un long sillage d'écume sur les flots mouvants. Elle traversait la baie, au large du port, mais assez près cependant pour qu'on pût distinguer un immense drapeau tri-

colore étendu à l'arrière, au-dessus du catafalque.

Il était là!

« C'est *Lui!* »

Tout le monde se tut, et dans le silence crépita, une seconde fois, le pétard gringalet de la garde nationale.

Caudemuche écarquillait ses yeux usés, ses yeux larmoyants, sanguinolents d'avoir tant de fois défié l'ouragan et la grêle. Une jeune femme lui offrit sa lorgnette. Il la prit, puis, raidissant ses jarrets, se dressa, étayé sur ses béquilles, comme suspendu par les aisselles, et porta la lorgnette à ses yeux. Subitement, on le vit tressaillir de la tête aux pieds, sa bouche se tordit comme en une convulsion de tout son être.

« Il est là! je le vois, il m'a salué... Vive l'Empereur! »

Il voulut lever son bonnet de laine, il agita ses longs bras, les béquilles battirent, les sabots glissèrent sur la pierre et il s'affala tout de son long.

Cependant le peuple acclamait au loin; la musique mugissait en ses ophicléides, tonnait en ses grosses caisses, éclatait en ses cymbales. Un coup de canon formidable retentit tout proche, déchirant les oreilles, brisant les vitres des maisons. C'était la batterie de l'hôpital qui se mettait en branle, hurlant aux échos de la côte.

Le soleil pourpre, gonflé de sang, gonflé de lumière, balayait le brouillard, en larges nappes épandues. La *Normandie* s'enfonça dans l'éblouissement de ce matin d'Austerlitz.

L'Empereur était revenu, Caudemuche était mort.

Honfleur, août 1905.

TROPHÉE

TROPHÉE

A la fin de 1871, je déjeunais chez mon ami H. V. à X... où il avait dirigé une ambulance. Nous parlions de la guerre, du relèvement du pays; de quoi aurions-nous parlé en ce temps-là. On sonna; les fenêtres de la salle à manger donnaient sur le jardin; je vis se profiler une grande ombre, mince et noire.

— C'est le docteur P..., me dit mon hôte, un ancien ami de mon grand-père, ils se sont connus en Afrique; aide-major en 1813, médaillé de Sainte-Hélène, officier de la Légion d'honneur. »

Il entra : un type admirable de sa génération, je pourrais dire, de sa profession même. Un grand vieillard, très sec, très vert, le visage entièrement rasé, labouré de rides; de forts

sourcils, un petit toupet blanc frisé que les hommes de son âge portaient alors, comme on porte aujourd'hui le bonnet de soie noire, une cravate blanche, une longue lévite noire, et un chapeau, tout un monde, à lui seul, et toute une époque : calotte basse, larges bords plats, poils longs, hérissés par places, plutôt que brossés d'un revers de la manche, à rebrousse-poil : une physionomie mobile, expressive, loyale, martiale, énergique et intelligente au possible.

Il serra la main de mon hôte qui me présenta.

— Mon ami A. S..., dont je vous ai parlé souvent.

— Celui qui était à Tours ?

— Parfaitement...

Il s'assit et, sans plus s'informer, comme un homme qui éclate :

— Savez-vous ce que je viens de faire ? Je viens d'embrasser un Prussien.

— Vous, docteur !

— Moi... quand je dis un Prussien... c'est une manière de parler... un Allemand serait

plus exact... mais c'est la même chose... Vous vous rappelez cet officier bavarois, von der B..., auquel le prince royal s'intéressait si vivement..., et que vous avez fait transporter dans une chambre du château donnant sur le parc?

— Oui, une terrible blessure.. Il était perdu s'il entrait à l'hôpital.

— Je l'ai ramené de loin, reprit le docteur. Quand *ils* sont partis, tout le monde me l'a recommandé, du haut en bas de la hiérarchie... J'ai répondu que je continuerais à le soigner, comme tous mes malades, de mon mieux, ni plus ni moins. Sa sœur est venue le veiller : ils sont orphelins, très unis. Une jeune personne charmante, jolie, bien élevée, qui serait parfaite si elle n'était pas la sœur de son frère, et lui-même, un galant homme et qui serait charmant sans le casque à chenille. J'avais fini par m'intéresser à lui, pour son cas, à elle, pour sa gentillesse et son dévouement fraternel, et aussi ma petite satisfaction de le remettre sur pied... Ce matin, je vais lui faire ma dernière visite et

lui donner son congé... je prévoyais des explications délicates. J'étais résolu à y couper court.

— Docteur, m'a-t-il dit, vous m'avez rendu la souffrance douce et vous m'avez guéri. »

« Je l'interromps :

— Tous mes confrères en auraient fait autant.

— Il vous convient de le dire, docteur; moi, je n'y saurais croire. »

« Là-dessus des phraséologies, sensibleries et congratulations germaniques. Il ne parle pas couramment le français.

— Vous comprenez que je sois content de retourner dans mon pays...

— Que n'y êtes-vous toujours resté !

« Il ne prit pas garde à ma boutade, il continua :

— Cependant, je regrette de quitter cette chambre, cette belle vue, ce château où j'ai failli mourir, et surtout votre visite quotidienne... »

« Il m'énervait.

— Ne regrettez rien, lui dis-je. C'est la guerre, comme on dit chez vous.

« Il reprit :

— Oui, la guerre, la guerre glorieuse, mais aussi la guerre sauvage, la guerre cruelle!

« Il s'arrêta embarrassé, et se tournant vers sa sœur :

— Explique la chose au docteur, tu parles mieux français que moi.

« Alors ingénument, timidement, avec une sorte d'émotion tendre dans la voix — c'est leur coquetterie et leur charme, aux femmes de ces pays-là — et bien sûre, d'ailleurs, que je ne l'interromprais pas, elle me débita son petit discours : rien, sans doute, ne pouvait récompenser les soins que j'avais donnés... mais j'avais fait beaucoup, beaucoup plus que mon devoir... j'avais certainement, la paix faite, négligé pour eux ma clientèle... Enfin, vous voyez le coup, une offre, oh! combien enveloppée, combien discrète, d'honoraires.

« J'enrageais à l'écouter. Le frère s'en mêla,

parla de sa reconnaissance. Je m'accrochai aux mots.

— Ne parlons pas de cela, monsieur. Il n'en peut être question entre nous. Vous vous méprenez sur mon caractère. Mon devoir, rien que mon devoir... Mettez-vous ceci bien en tête, monsieur : comme Français, comme homme, je vous aurais tué bien plus volontiers que je ne vous ai soigné. Non, pas de remerciements ! Ils m'outragent, monsieur, et ils me feraient croire que je suis sorti de mon caractère professionnel... impersonnel, qui ne connaît pas de nations, rien que des malades, sauf à se retrouver après. »

« Une fois parti, ce fut comme une détente ; je lui lâchai ce que depuis des mois j'avais sur le cœur :

— Songez donc, monsieur, j'ai servi sous Napoléon, j'étais à Ligny, à Waterloo... J'ai vu deux fois mon pays envahi... J'ai entendu, dans nos rues, vos fifres et vos tambours, le roulement grêle et le sifflement strident m'en tin-

taient encore dans les oreilles... J'espérais bien ne les entendre jamais plus; mon pays s'était relevé en Afrique, en Crimée, en Italie... Et vous êtes revenus... vous m'avez tué mon fils, qui était officier; vous m'avez tué mon gendre, pris dans les mobiles... Je suis, par vous, un vieillard inutile, mes petits-enfants sont orphelins... mon pays est dévasté, foulé aux pieds de vos chevaux, écrasé sous vos fourgons, et tout cela n'est rien, on a balayé déjà depuis que vous êtes partis, mais la plaie au flanc... cette blessure là, je ne la guérirai pas, je suis trop vieux pour la voir se guérir, comme la vôtre, monsieur... C'est celle-là seule qui compte... Vous m'offrez de l'argent pour avoir conservé une vie à l'Allemagne qui nous en a pris tant... Certainement je vous ai soigné, j'y ai mis tout mon art... »

« Je sentais que je m'embrouillais. Le frère et la sœur baissaient les yeux, consternés. Je ne voulais pas les voir, je fonçais, je pataugeais, je barbotais dans mes phrases. La jeune fille,

cramoisie, le visage en larmes, suffoquait de honte. Le frère devenait blême. Je me dis :

« Si cela continue, cette femme-là va avoir une attaque de nerfs, et ce monsieur-là une syncope, et qui sait si la blessure ne se rouvrira pas, la peau n'est pas encore solide... Du joli ouvrage pour un médecin... Et tu appelles cela ton devoir... »

« Donc je m'enlisais de plus en plus. Tout d'un coup, le Bavarois, se levant de sa chaise longue, se dressa sur ses jambes amaigries, toutes flageolantes encore, décrocha son sabre suspendu au mur, près de la cheminée, et me le tendant :

— Et cela, docteur, le refuserez-vous ? »

« Mon ami, j'en ai eu froid dans le dos. Je l'ai embrassé, je l'ai fait rasseoir, s'étendre sur sa chaise, j'ai embrassé la jeune fille, j'ai pleuré comme une vieille bête, et me voilà... Je suis venu chez vous parce qu'il fallait que je contasse mon histoire à quelqu'un, à un ami, qui la comprendrait... Car tout le monde ne la comprendra

pas... Moi-même, quand je montais les escaliers du château, qui m'aurait dit que j'en redescendrais avec un sabre allemand sous le bras, je l'aurais mal reçu... et cependant... »

Il se leva, les yeux humides et lumineux, nous serra la main, je le vis passer devant la fenêtre, de son pas martial, et je remarquai qu'il portait, soigneusement dissimulé dans un journal, sous son bras, son trophée.

Honfleur, septembre 1905.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Demi-solde	1
Baron Bidard	17
Lisette	53
Brumaire et Fructidor. — I. La Rançon	95
II. Lettres de rémission	130
Les Griffes du lion	149
La Dette	167
Invalides	209
Le Retour des Cendres	257
Trophée	283

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 19644.